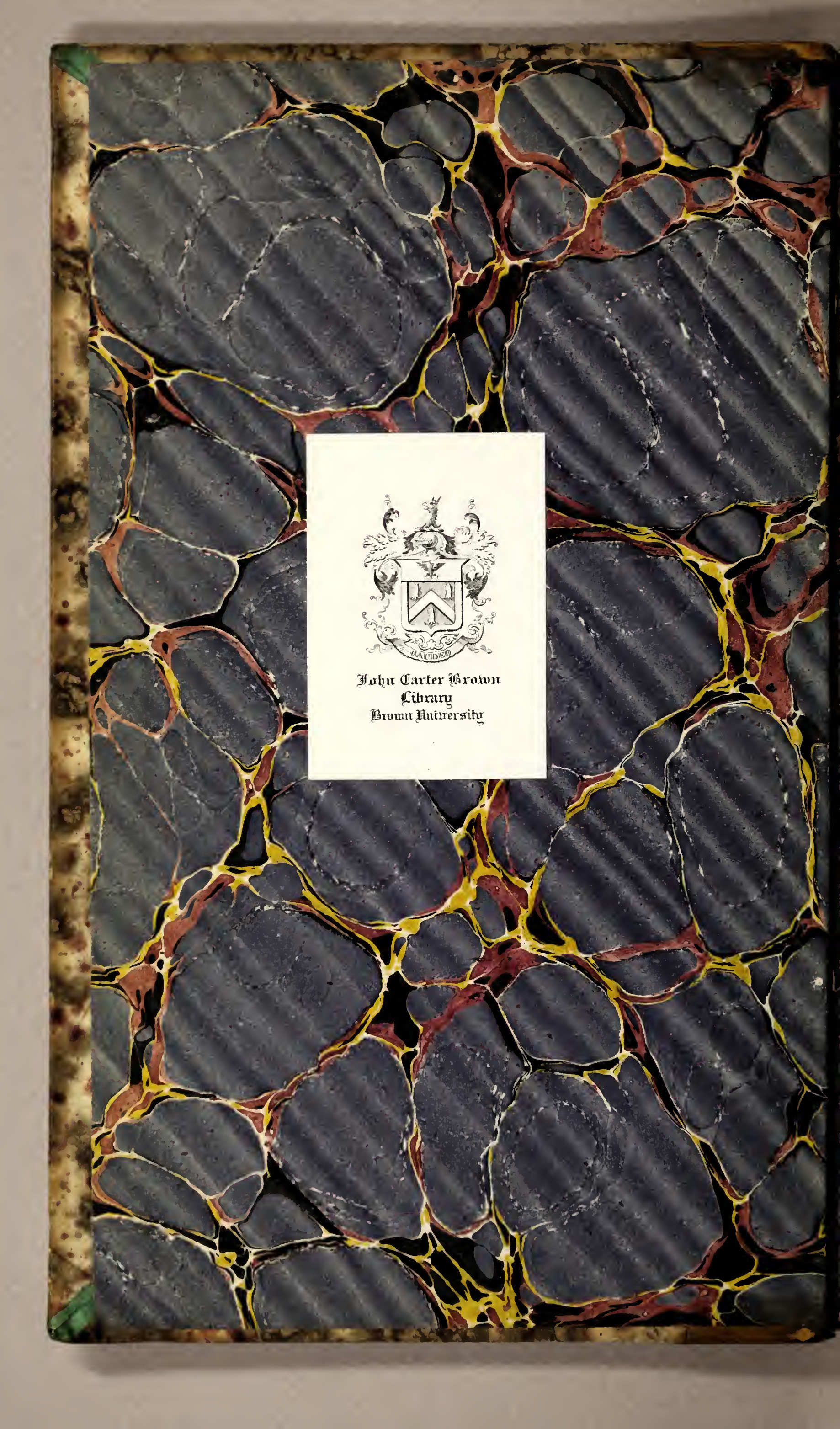
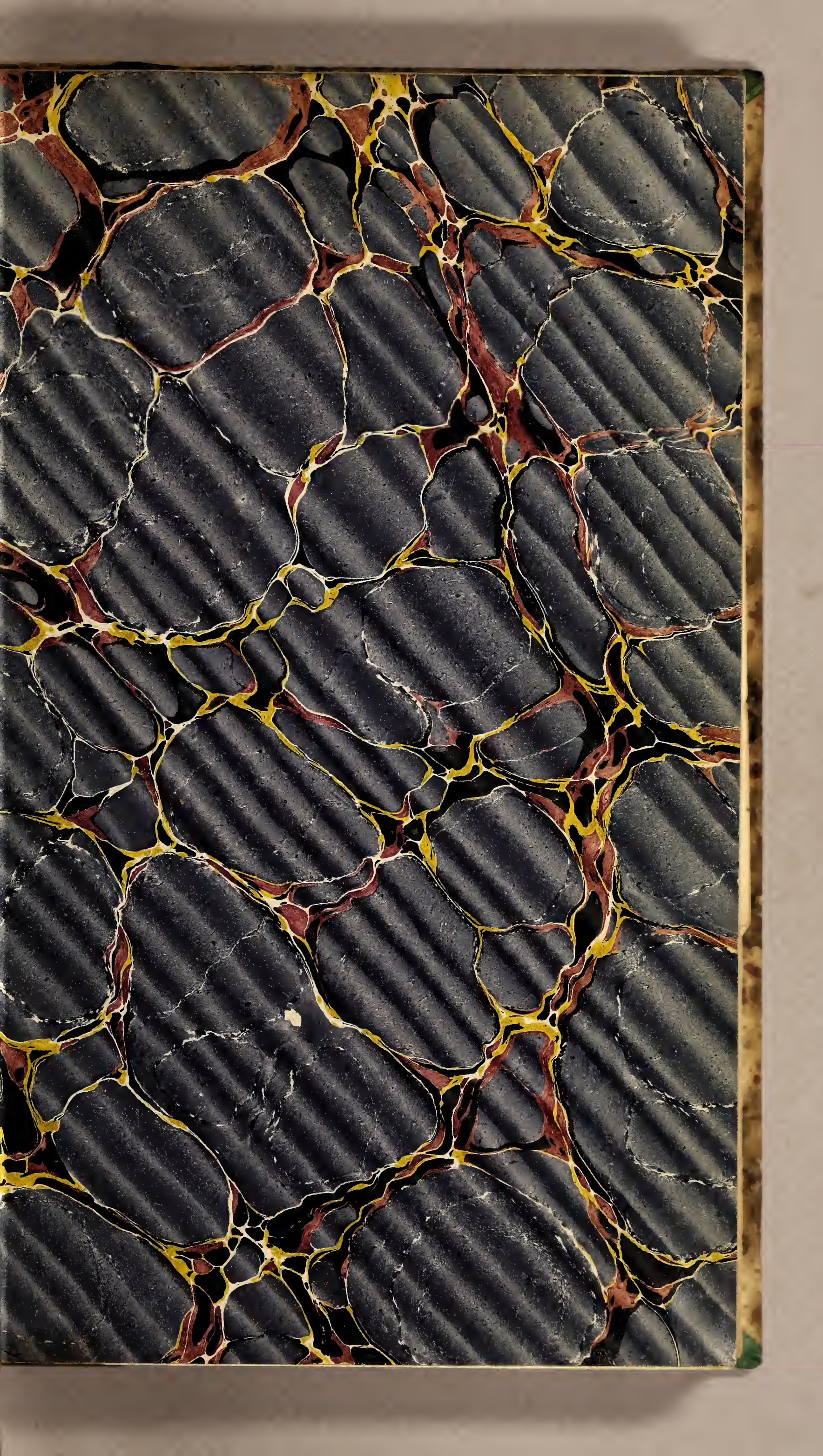



GAUDEO



HISTOIRE

SUR LA GUERRE

ENTRE

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

ET L'ANGLETERRE.

DE L'IMPRIMERIE DE CONSTANT-CHANTPIE,
RUE SAINTE-ANNE, nº 20.

HISTOIRE

DE LA GUERRE

ENTRE

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

ET L'ANGLETERRE,

DEPUIS 1812 JUSQU'EN 1815,

Par H. M. BRACKENRIDGE, citoyen américain;

Traduite par A. DE DALMAS;

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE D'UNE CARTE

DU THÉATRE DE LA GUERRE,

Et du Traité de paix entre S. M. Britannique et les États-Unis.

TOME SECOND.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS,

RUE CHABANNAIS, N° 2,

près la rue Neuve des Petits-Champs.

ET CHEZ CORBET, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.

1822.

HISTOIRE

DE LA GUERRE SOUTENUE

PAR

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

CONTRE L'ANGLETERRE,

DEPUIS 1812 JUSQU'EN 1815.

CHAPITRE X.

Affaires de l'Ouest. — Patriotisme déployé dans les états d'Ohio et de Kentucky. — Défense de *Sandusky*. — Générosité des Américains. — Armement naval sur le lac *Erié*. — Le commodore Perry met dehors avec sa flotte. — Capture en entier celle de l'ennemi. — Bataille sur la rivière *Thames* et mort de Tecumseh. — Correspondance entre le général Harrison et le général Vincent.

PENDANT que la guerre étendait ses ravages sur la frontière septentrionale et sur les côtes de l'Atlantique, il ne s'était rien passé d'impor-

tant à l'armée de l'ouest : on avait employé le printemps et l'été à faire des préparatifs immenses, pour assurer à nos armes la supériorité tant sur terre que sur le lac *Erié*; et tout annonçait que dans l'automne des coups décisifs seraient frappés sur ce point. Les Anglais, sachant combien une défaite leur serait funeste, envoyèrent de puissants renforts tant au général Proctor qu'au commandant de l'escadre qu'ils avaient sur le lac.

Dans les états voisins du théâtre de la guerre, c'est-à-dire dans l'Ohio et le Kentucky, régnait l'ardeur la plus patriotique; la population toute entière se serait volontiers levée en masse s'il y eût eu nécessité. Tout homme en état de porter les armes désirait marcher contre l'ennemi; aussi à peine le gouverneur de l'*Ohio* eut-il, dans une proclamation, fait un appel aux volontaires de cet état, que quinze mille hommes se présentèrent complètement équippés et armés. Dans le Kentucky, le vénérable Shelby, gouverneur, l'un des héros de la révolution, et le Nestor des armées américaines, ayant annoncé qu'il se mettrait à la tête de ses concitoyens pour repousser les attaques d'un ennemi aussi perfide que cruel, fut aussitôt entouré d'une foule innombrable de volontaires,

et se vit forcé de déclarer que quatre mille hommes seulement lui étaient nécessaires.

L'état de Kentucky, appelé dans la langue des naturels, la *terre sombre et sanglante*, était, il y a à peine quarante ans, entièrement inhabité et couvert d'épaisses forêts; son sol n'appartenait en propre à aucune des tribus indiennes; mais, de temps immémorial, il avait servi de théâtre aux guerres que ces peuplades féroces se faisaient entr'elles. Maintenant l'industrie a su s'y former des routes; l'agriculture le couvre de riches moissons; partout se sont élevés et s'élèvent encore des villes et des villages florissants; et ce sombre désert est devenu comme par enchantement le séjour de la paix, de l'abondance et de toutes les vertus sociales. Les habitants de cet état, la plupart originaires de la Virginie et de la Caroline du nord, ayant à profusion tout ce qui est nécessaire pour exister, vivant éloignés des grandes cités commerciales, ont heureusement échappé à toute influence étrangère; et là, plus que partout ailleurs, on trouve un amour porté jusqu'à l'enthousiasme pour l'indépendance et les institutions républicaines. A un esprit éclairé, actif, industrieux, les Kentuckiens joignent des mœurs vraiment patriarcales, et cette gé-

nérosité chevaleresque que l'avarice et la corruption ont depuis long-temps fait disparaître de l'ancien monde. Bons, affables, humains, ils exercent la plus touchante hospitalité; mais en même temps prompts à ressentir les outrages, intrépides dans les dangers, préférant la mort au déshonneur, toujours ils sont prêts à verser leur sang pour la patrie. Si tous les citoyens de la confédération avaient été animés des mêmes sentiments que les nobles Kentuckiens, s'ils avaient déployé autant de dévouement, le Canada fût bientôt devenu notre conquête, et l'orgueilleuse Albion aurait été sévèrement punie de son arrogance et de sa barbarie!

Cette digression sur l'état de Kentucky et sur ses généreux citoyens nous a paru nécessaire au moment où nous allons retracer les événements auxquels ils ont pris tant de part, et qu'on peut ranger avec justice parmi les plus glorieux et les plus importants de la guerre.

Les Anglais qui, depuis le siége du fort *Meigs*, avaient reçu de nombreux renforts de troupes de ligne, et avaient été joints par une multitude d'Indiens commandés par le célèbre Tecumseh en personne, résolurent de faire des attaques contre les différents ports améri-

cains situés sur les rivières qui se jettent dans le lac *Erié*. Ils sentaient combien il était important de faire ces attaques avant l'arrivée des volontaires de l'Ohio et de Kentucky ; aussi apprit-on bientôt qu'ils se portaient en grand nombre contre le fort bâti à l'embouchure du *Sandusky*. Le major Croghan, jeune homme de vingt et un ans, commandait dans cette partie; de suite il fut s'enfermer dans le fort, et mit tous ses soins à augmenter ses moyens de défense. Toutefois, avant l'arrivée de l'ennemi, il n'eut le temps que de creuser un fossé profond de six pieds et large de neuf à l'entour des fortifications, qui n'étaient que de simples palissades construites à la hâte, et qui ne pouvaient offrir que peu de protection contre un feu bien dirigé. Le major Croghan n'avait sous ses ordres que cent soixante hommes ; un seul canon de 6 formait toute son artillerie : aussi le général Harrison, pensant que le fort n'était pas tenable, lui avait ordonné de l'évacuer à l'approche de l'ennemi ; mais ce jeune officier, plein d'une noble audace, refusa d'obéir à cet ordre, et prit sur lui la responsabilité de l'événement.

Le 1er août, le général Proctor, ayant laissé un corps considérable d'Indiens sous Tecumseh

dans les environs du fort *Meigs*, arriva devant *Sandusky* avec cinq cents blancs, sept cents Indiens et quelques bateaux canonniers. Le général, après avoir disposé ses troupes de manière à couper toute retraite à la garnison, envoya le colonel Elliot et le major Chambers sommer la place de se rendre; cette sommation était, comme à l'ordinaire, accompagnée des plus affreuses menaces, au cas où les assiégés refuseraient les conditions qu'on leur offrait. Croghan, sûr du dévouement de ses compagnons qui tous étaient, comme lui, des jeunes gens pleins de bravoure, fit une réponse énergique, dans laquelle il annonçait la ferme résolution de ne jamais rendre la place qui lui avait été confiée.

Quand Proctor eut reçu cette réponse, il fit aussitôt jouer sur le fort un obusier qu'il avait à terre, et tous les canons de sa flotille. Ce feu dura toute la nuit, et fut augmenté au point du jour par celui de trois pièces de 6 mises en batterie à moins de cent vingt-cinq toises des palissades américaines. Cependant toute cette artillerie faisant peu d'effet, vers quatre heures de l'après-midi, les Anglais dirigèrent tous leurs coups contre l'angle nord-ouest du fort, pour y faire une brèche. Croghan, s'aperce-

vant de cette intention, fit de suite revêtir les palissades de sacs de sable et de farine, de sorte qu'elles furent peu endommagées ; en même temps il plaça sur ce point son unique canon qui n'avait pas encore tiré, et qu'on chargea de mitraille et de biscayens jusqu'à l'embouchure. Après que les Anglais eurent continué leur feu pendant plus d'une heure, cinq cents d'entre eux s'avancèrent en colonne serrée sur le point qui, à ce qu'ils pensaient, ne pouvait plus faire de résistance. Pour mieux assurer leur succès, Proctor fit de fausses attaques contre les autres parties du fort, afin de diviser sa petite garnison. La colonne anglaise, cachée par la fumée, approcha jusqu'à vingt pas des lignes sans avoir été aperçue, et se disposait à monter à l'assaut quand la mousqueterie, vive et meurtrière, des Américains jeta un instant le désordre dans ses rangs. Le colonel Short, qui commandait cette colonne, eut bientôt rallié ses gens ; et, sautant dans le fossé, il s'écria : « Suivez-moi, et point » de quartier à ces damnés Américains ! » A peine ces détestables paroles lui étaient-elles échappées, que les Américains démasquèrent leur canon, le tirèrent à bout portant, tuèrent ou blessèrent la plupart des assaillants qui s'é-

taient le plus avancés, et entre autres cet officier qui venait de donner un ordre si barbare. Une volée de mousqueterie acheva de mettre dans la plus grande confusion le reste des Anglais. Cependant l'officier qui prit le commandement après la mort du colonel Short, indigné d'être ainsi battu par une poignée d'hommes, rassembla le plus qu'il put des fuyards, et s'élança une seconde fois contre les fortifications ; mais cette attaque fut aussi funeste à l'ennemi que la première : la mousqueterie des Américains, le feu meurtrier de leur canon, inspirèrent un tel effroi aux Anglais, que tous ceux qui le purent, n'écoutant plus la voix de leurs officiers, se mirent à fuir dans les bois, où les Indiens les suivirent. C'est ainsi que ces mêmes hommes qui ne doutaient point du succès, et qui annonçaient d'avance leurs cruelles intentions, furent complètement battus par des forces dix fois moindres que les leurs !

Autant la garnison avait montré de courage pendant l'attaque, autant elle montra d'humanité après la victoire. Sans songer qu'ils avaient eu affaire à un ennemi féroce, qui d'avance s'abreuvait de leur sang, les Américains passèrent toute la nuit à secourir les blessés

abandonnés sur le champ de bataille ; et quoique on tirât encore sur eux dans le lointain, ils firent une ouverture dans leurs palissades pour entrer ceux qui réclamaient les plus prompts secours. Soit dit à leur gloire : quand bien même ces généreux vainqueurs auraient eu à soigner leurs frères, leurs amis les plus chers, ils n'auraient pu déployer ni plus de zèle, ni plus de bonté !

Les Américains eurent un homme tué et sept blessés. L'ennemi perdit au moins deux cents hommes ; plus de cinquante furent trouvés dans le fossé et aux environs. A la pointe du jour on s'aperçut que le général Proctor s'était retiré avec tant de précipitation qu'il avait laissé derrière lui un bateau et une quantité considérables d'effets militaires. On trouva en outre jetés çà et là plus de soixante-dix fusils. Le brave Croghan et ses braves compagnons, libres enfin de tous dangers, employèrent la journée à enterrer les morts et à administrer des secours aux blessés.

Cette héroïque défense excita l'admiration de la nation entière. Croghan ainsi que le capitaine Hunter, les lieutenants Johnson, Bayley, Meeks, Anthony, et les enseignes Ship et Duncan, tous les sous-officiers et

soldats, reçurent du général les justes éloges que leur conduite méritait ; et, peu après, le congrès leur adressa des remercîments au nom de la patrie. Croghan fut promu au grade de lieutenant-colonel, et, faveur bien précieuse sans doute, les dames de *Chilicotte* lui firent présent d'une élégante épée.

Après cette affaire, Tecumseh se retira de devant le fort *Meigs*, et fut rejoindre Proctor à *Détroit*. Tous deux abandonnèrent l'idée de s'emparer d'aucun des forts américains, bien persuadés que rien désormais ne pouvait réussir, à moins d'être entièrement maîtres de la navigation du lac.

Le capitaine Perry, par des soins assidus, était parvenu à compléter l'armement naval sur le lac *Érié*, et le 4 août, il mit à la voile à la recherche de la flotte ennemie. N'ayant pu la rencontrer, il vint mouiller à *Put in Bay*. La flotte américaine se composait du brick *Lawrence* de vingt canons, commandé par Perry en personne ; du *Niagara*, capitaine Elliot, de vingt canons ; du *Calédonien*, lieutenant Turner, de trois canons ; de la goëlette l'*Ariel* de quatre canons ; du *Scorpion* de deux canons ; du *Somers* de deux canons et de deux pierriers ; du sloop *Trippe*, des

goëlettes la *Tigresse* et le *Porc-épic* d'un canon chacun. Total, neuf navires et cinquante-quatre canons.

Le 10 septembre au matin, l'escadre anglaise parut; et comme elle portait vent arrière sur la flotte américaine, celle-ci mit de suite sous voile, et se disposa au combat. Les Anglais, bien qu'ayant trois navires de moins que les Américains, étaient cependant supérieurs. Leur flotte se composait du *Détroit* de dix-neuf canons et de deux obusiers, commodore Barclai; de la *Queen-Charlotte* de dix-sept canons, capitaine Finnis; de la goëlette *Lady Prévost* de treize canons et de deux obusiers, lieutenant Buchan; du brick *Hunter* de dix canons; du sloop *Little-belt* de trois canons; de la goëlette *Chippewa* d'un canon et de deux pierriers: en tout six navires et soixante-sept bouches à feu.

Au moment où l'escadre américaine mit sous voile, l'ennemi avait sur elle l'avantage du vent: mais il souffla peu après d'une autre partie, et en conséquence les Américains purent se porter avec plus de facilité vers les Anglais. A onze heures, les deux lignes de bataille étaient formées, et quelques minutes avant midi le navire monté par le commandant

Barclai, et la *Queen-Charlotte* ouvrirent leur feu sur le *Lawrence*, qui le reçut pendant quelque temps sans pouvoir riposter, attendu que les caronnades dont il était armé ne portaient pas si loin que les canons de l'ennemi. En ce moment le capitaine Perry fit signal à ses autres navires de forcer de voiles pour le rallier; mais la brise était si faible que ceux-ci ne purent avancer, de sorte que le *Lawrence* eut à soutenir à lui seul l'attaque des deux plus forts navires de l'ennemi: ce combat inégal, où les Américains déployèrent le plus grand courage, dura deux heures entières; au bout de ce temps, le *Lawrence*, dont tous les canons étaient démontés, dont tout l'équipage, à l'exception de quatre ou cinq hommes, était ou tué ou blessé, n'offrait plus aucun moyen de défense; aussi le brave Perry, avec une admirable présence d'esprit qui lui valut les éloges de l'habile officier contre lequel il combattait, se jeta dans un canot, et se rendit à bord du *Niagara*, où par un bonheur extrême il arriva sain et sauf; et comme il montait sur ce navire, il vit avec une angoisse inexprimable celui qu'il venait de quitter amener son pavillon, mais cependant l'ennemi ne put l'amariner.

Dans ce moment critique le vent ayant fraîchi, Perry, avec son nouveau navire traversa la ligne ennemie, tirant des deux bords; et s'étant placé à portée de pistolet de la *Lady Prévost*, il fit sur elle un feu si vif et si meurtrier, que tous ses hommes se précipitèrent dans la cale: sur ses entrefaites, les autres navires américains s'étant approchés, le combat s'engagea avec un acharnement sans égal. La réputation et la gloire de deux nations rivales qui pour la première fois combattaient en escadres; la domination pleine et entière du lac qui devait être le résultat de la victoire; tels étaient les puissants aiguillons qui, de part et d'autre, firent déployer le plus grand courage; mais bientôt la balance pencha du côté de Perry; la *Queen Charlotte*, ayant perdu son capitaine et ses pricipaux officiers, aborda par une fausse manœuvre le *Détroit*: cet abordage désempara la plupart des canons de ces deux navires, et dans la position cruelle où ils se trouvaient, ils eurent à leur tour à essuyer le feu de toute la flotte américaine. Aussi le capitaine Barclai fut bientôt forcé d'amener son pavillon; et la *Queen-Charlotte*, la *Lady-Prevost*, le *Hunter*, et la *Chippewa*, ne tardèrent pas à suivre l'exemple de leur

commandant; le *Little belt* seul voulut essayer de se sauver ; mais poursuivi par deux de nos navires il fut bientôt capturé et amariné.

Ainsi donc, après un combat de trois heures, la flotte américaine eut la gloire sans égale de capturer la flotte entière de l'ennemi. Si quelque chose peut encore relever l'éclat de cette brillante victoire, c'est la manière simple et vraiment sublime dont l'héroïque Perry en rendit compte : *Nous avons*, dit-il, *rencontré la flotte ennemie, et elle est à nous !* (1) Ainsi l'Angleterre, déjà battue dans des combats de navire à navire, le fut cette fois en escadre, en bataille rangée : malgré l'immense supériorité que l'habitude de la tactique navale devait donner à ses officiers sur les nôtres, nos braves marins lui prouvèrent que désormais rien n'était au-dessus de leur courage !

Cette affaire fut très-sanglante ; nous eûmes trente-sept hommes tués et quatre-vingt-seize blessés, au nombre desquels se trouvaient sept officiers. Les Anglais eurent environ deux cents hommes tant tués que blessés, et nous

---

(1) *We have met the ennemy, and they are ours !*

fîmes sur eux six cents prisonniers, nombre qui excédait la totalité des hommes embarqués sur la flotte américaine. Le commodore Barclai, brave officier, qui avait eu un bras emporté à la bataille de *Trafalgar*, fut dangereusement blessé : en général, du côté de l'ennemi la perte en officiers fut très-grande et hors de toute proportion avec celle des matelots.

La nouvelle de cette importante victoire causa le plus vif enthousiasme dans toutes les parties de l'union. Toutes les différences d'opinion, toutes les querelles de partis, furent pour un moment oubliées dans la commune joie ; et des fêtes, des illuminations, célébrèrent la gloire nationale.

Il est bien doux pour nous d'avoir encore dans cette occasion à proclamer la générosité et l'humanité des vainqueurs : nous nous en rapporterons au témoignage du commodore Barclai lui-même, qui dans une lettre que les journaux du temps ont publiée, disait en propres termes : « La conduite du commodore Perry envers ses prisonniers, serait suffisante à elle seule pour l'immortaliser ! » Un pareil éloge dans la bouche d'un ennemi n'a besoin d'aucun commentaire !

Nous étions maintenant maîtres de la navigation du lac ; mais une partie de notre territoire était encore occupée par l'ennemi, et il s'agissait de le repousser et d'aller l'attaquer jusques sur le sol canadien. En conséquence, le général Harrison ayant fait venir la milice de l'Ohio qui avait été formée en corps, et de plus, le 17 septembre, ayant été rejoint par quatre mille volontaires du Kentucky commandés par le vénérable Shelby, leur gouverneur, il fut résolu de se porter par eau, au moyen de la flotte, contre *Malden*, et en même temps, le général envoya le colonel Johnson, avec un corps de Kentuckiens contre *Détroit*. Ce corps se mit aussitôt en marche, et en approchant de la rivière *Raisin*, tous ceux qui le composaient, firent halte spontanément pour contempler les lieux où des scènes si atroces s'étaient passées. Les sensations que ces braves gens éprouvèrent ne peuvent se décrire ; les uns avaient perdu là leurs amis les plus chers ; d'autres de proches parents, tous des compatriotes recommandables, et ils voyaient leurs ossements épars çà et là sur la terre ! Les Kentuckiens recueillirent avec respect ces tristes restes et

les renfermèrent dans un même tombeau qui fut arrosé de leurs larmes!

Le 27 septembre, les troupes s'embarquèrent et gagnèrent le jour même une pointe de terre près de *Malden*. Le général anglais, à leur approche, détruisit ce fort et tous les magasins du gouvernement, puis effectua sa retraite le long de la rivière *Thames*, emmenant avec lui les Indiens commandés par Tecumseh. Un grand nombre de femmes vint sur le rivage implorer la générosité des Américains ; cette démarche était peu nécessaire, le général Harrison avait donné l'ordre positif de respecter les personnes et les propriétés, et que Proctor lui-même, s'il était pris, n'eût à éprouver aucun mauvais traitement. Cet ordre fut strictement observé, et il ne s'éleva pas une seule plainte contre nos braves concitoyens.

Harrison et Shelby se mirent avec trois mille cinq cents hommes seulement à la poursuite des Anglais. L'héroique Perry, qui venait de cueillir sur le lac de si brillants lauriers, voulut être de cette expédition en qualité de simple volontaire. Dans la première journée les Américains firent vingt-six milles; le jour suivant ils capturèrent un détachement ennemi, et surent que Proctor,

quoiqu'il ne se doutât pas d'être poursuivi de si près, faisait cependant par précaution détruire tous les ponts sur ses derrières.

Le 4 octobre, les Américains furent arrêtés par un *Creek* ou ruisseau assez profond dont le pont avait été brûlé; et sur la rive opposée un parti considérable d'Indiens commença un feu assez vif et voulut s'opposer au passage; mais ces Indiens furent bientôt mis en déroute par quelques volées d'artillerie et par une charge vigoureuse que fit le colonel Johnson après avoir traversé à gué le ruisseau. Cet officier, une fois maître de l'autre rive, s'empara de plusieurs magasins militaires qu'il livra aux flammes, après en avoir tiré des munitions et deux mille fusils.

Le 5 octobre, les Américains continuèrent leur marche, et après s'être emparés dans la journée d'une quantité considérable d'approvisionnements militaires, ils campèrent le soir au même lieu où l'ennemi avait couché la nuit précédente. Le colonel Johnson fut envoyé en avant pour reconnaître la force des Anglais et des Indiens; il revint peu après annoncer que l'ennemi s'était arrêté et paraissait disposé à tenter les hasards d'une bataille. Proctor avait placé ses troupes sur une langue de terre fort

étroite, flanquée d'un côté par un marais et de l'autre par la rivière, et couverte d'une quantité de grands hêtres ; les Anglais appuyés à la rivière et protégés par une nombreuse artillerie formaient la gauche; à la droite, les Indiens sous Tecumseh étaient embusqués près du marais et dans les bois qui le bordaient.

Les Américains étaient rangés dans l'ordre suivant: La brigade du général Trotter formait la ligne de front et avait en potence sur sa gauche la brigade du général Desha ; en seconde ligne se trouvait la brigade du général King ; enfin la brigade du général Chile était en arrière et devait servir de corps de réserve ; ces deux dernières brigades étaient sous les ordres du major général Henry. A l'angle que formaient les corps de Trotter et de Desha s'était placé le respectable Shelby qui malgré son grand âge voulait encore verser son sang pour soutenir la cause de la patrie. Les troupes de ligne qui faisaient partie de cette petite armée et qui ne montaient qu'à cent vingt hommes furent placées dans un espace étroit entre la rivière et le chemin, pour s'emparer de l'artillerie de l'ennemi si on parvenait à le mettre en déroute.

Le général Harrison avait d'abord ordonné au colonel Johnson de se former avec ceux de

ses hommes qui étaient à cheval sur deux lignes en front des Indiens ; mais les broussailles dans lesquelles ceux-ci s'étaient embusqués étant trop épaisses pour que la cavalerie pût agir contre eux , Harrison changea tout-à-coup son ordre de bataille et résolut de porter toutes ses forces contre les Anglais qui se trouvaient à droite. En conséquence tous les cavaliers furent formés en ligne devant les brigades , et lorsque l'ennemi eut tiré sa première volée, ils s'élancèrent à la charge avec tant d'impétuosité qu'ils traversèrent les rangs des Anglais, puis se reformèrent derrière eux, les plaçant ainsi entre deux feux. Dans une position aussi critique l'ennemi ne pouvant plus tenir se rendit à discrétion. Sur la gauche le combat fut commencé par Tecumseh ; il s'élança avec furie contre les troupes qui entouraient le gouverneur Shelby ; ces troupes furent d'abord étonnées d'une attaque si vive , mais elles reprirent bientôt toute leur assurance, et la mêlée devint horrible;car les Indiens, au nombre de quatorze ou quinze cents , semblaient déterminés à vaincre ou à périr. On entendait distinctement la voix formidable de Tecumseh encourageant ses guerriers ; et ceux-ci, bien qu'entourés de toutes parts excepté du côté des marais , dé-

ployaient une bravoure telle que jamais chez ces peuples on n'en avait vu de pareille. Cependant un événement que nous allons rapporter vint enfin mettre un terme au carnage. Le colonel N. M. Johnson s'étant avancé presque seul vers le lieu où les Indiens se pressaient autour de leur vaillant chef, l'uniforme de cet officier, le cheval blanc qu'il montait, le firent remarquer, et il devint le point de mire de toutes les carabines : en un moment son casque, ses habits, furent criblés de balles, et lui et son cheval furent couverts de blessures. Tecumseh s'approcha et se disposait à assommer l'Américain d'un coup de son *tomahawk*, mais frappé soit de l'intrépidité de Johnson, soit de l'état affreux dans lequel était cet officier, il hésita un instant, et cet instant fut le dernier de sa vie; le colonel, recueillant le peu de forces qui lui restaient, saisit un pistolet et le tira presque à bout portant dans la poitrine de Tecumseh qui tomba roide mort. Le colonel, tombé également près de sa victime, fut promptement secouru par ses soldats (1); quant aux

---

(1) Le colonel Johnson s'est rétabli des blessures qu'il reçut dans ce combat, et est encore en ce moment

Indiens, privés de leur chef dont la voix et la présence les avaient seules soutenus, il ne pensèrent plus qu'à fuir dans toutes les directions. On trouva autour du cadavre de Tecumseh ceux de trente Indiens et de six Américains.

Ainsi périt Tecumseh, le plus grand, le plus illustre de tous les guerriers qui levèrent jamais le *tomahawk* contre nous; avec lui s'évanouit le dernier espoir des Indiens. Depuis nombre d'années ce vaillant chef travaillait sans relâche à unir toutes les tribus indiennes pour opposer une digue insurmontable aux progrès de la civilisation; et il est à croire que si les premiers Européens qui vinrent habiter l'Amérique avaient eu affaire à un pareil homme, ce vaste et riche continent serait encore inculte et sauvage. Tecumseh avait à peine quarante ans; depuis son enfance il s'était trouvé à tous les engagements contre les

---

membre du congrès. En rendant compte de cette action, j'ai suivi la version populaire : je sais qu'on a prétendu que l'Indien tué par le colonel n'était pas Tecumseh; mais comme cet officier n'a point démenti l'exploit qui lui a été attribué, j'ai cru qu'il était de mon devoir de le faire connaître à mes lecteurs.

(*Note de l'auteur.*)

blancs; jamais il ne montra la froide férocité de ses compatriotes : terrible au milieu des combats, il faisait rarement des prisonniers; mais quand une fois il avait donné quartier à un ennemi, il le protégeait contre toute insulte. On le vit, après l'action où le colonel Dudley perdit la vie, tuer de sa propre main un chef indien pour avoir massacré des hommes qui avaient déposé leurs armes. Tecumseh avait reçu de la nature le sceau de la grandeur; et si le hasard l'eût fait naître au siége des lumières, nul doute que par ses éminentes qualités il ne se fût placé au nombre des hommes les plus distingués : doué de la plus vaste intelligence, de l'âme d'un héros, il y joignait l'aspect le plus imposant, et qui seul suffit pour le faire reconnaître parmi les morts, quoiqu'il ne portât aucune marque distinctive. Lorsque le général Proctor lui annonça que le roi d'Angleterre le faisait brigadier général en récompense de sa conduite à *Browstown* et à *Magagua*, et voulut lui ceindre une écharpe de soie, il refusa ce présent avec une noble fierté. Sans autre titre que son génie supérieur, il exerça un empire sans bornes sur ses compatriotes, et jamais aucun chef n'osa lui disputer la prééminence. Nous avons déjà parlé de son étonnante

éloquence; il en donna une dernière preuve dans les reproches amers qu'il adressa à Proctor quelques jours avant sa mort, et dont copie se trouva dans les papiers de l'un des officiers anglais pris par les Américains. A une taille haute et parfaitement proportionnée il joignait une figure noble et mâle, et il possédait une élégance dans ses formes et dans ses manières qui se trouve rarement parmi ces enfants du désert. Ce terrible, mais magnanime ennemi, fut enterré avec tous les honneurs de la guerre par les Américains qui tant de fois avaient eu l'occasion d'admirer ses prodigieux talents.

Dans l'affaire de la rivière *Thames*, les Anglais eurent dix-neuf hommes tués, cinquante blessés, et perdirent en outre six cents prisonniers. Les Indiens abandonnèrent cent vingt des leurs sur le champ de bataille. De notre côté, tant tués que blessés, nous eûmes une cinquantaine d'hommes hors de combat. Nous reprîmes plusieurs canons de bronze, trophées de la guerre de la révolution, qui étaient tombés en même-temps que le général Hull entre les mains de l'ennemi. Proctor, qui s'était enfui dès le commencement de l'action, fut vivement poursuivi; mais à l'aide de chevaux très-légers il parvint à s'échapper, laissant toute-

fois entre les mains des vainqueurs sa voiture et tous ses papiers.

Proctor, pour justifier les atrocités qu'il s'était permises, avait représenté les Kentuckiens « comme des ennemis féroces qui suivaient » le même mode de guerre que les alliés de » la Grande-Bretagne (les Indiens); » l'occasion était arrivée de voir si nos braves compatriotes méritaient les odieuses imputations de ce misérable. Sans doute le souvenir si récent encore des massacres de *Frenchtown* pouvait bien exciter le désir de la vengeance; cependant les Kentuckiens, soit dit à leur honneur, eurent envers leurs ennemis vaincus la plus généreuse conduite : non seulement ils ne se permirent pas à leur égard la moindre insulte, mais il ne leur échappa aucune allusion aux cruautés commises sur leurs frères. Les prisonniers furent distribués dans les villes de l'intérieur, où, malgré l'insolence que souvent ils déployaient, ils furent traités avec une touchante humanité; ce qui sans doute était la plus noble vengeance des traitements affreux qu'à la même époque nos compatriotes éprouvaient dans les cachots et dans les prisons flottantes de l'Angleterre.

Les Indiens, privés de leur valeureux chef, et

découragés par leur défaite, vinrent offrir de se ranger sous nos étendards. On leur accorda généreusement la paix, on leur fournit même des vivres pour l'hiver suivant ; mais, en acceptant leurs services, on stipula expressément que jamais ils ne leveraient leurs massues meurtrières contre le faible et le non combattant.

La guerre avec les Indiens étant terminée, et la tranquillité entièrement rétablie sur notre frontière occidentale, la plupart des volontaires retournèrent chez eux. Le général Harrison laissa le général Cass à *Détroit* avec un millier d'hommes ; et, conformément aux instructions qu'il avait reçues, alla avec le reste de ses troupes rejoindre l'armée du centre à *Buffaloé*. Peu avant son arrivée à cette dernière place, une correspondance fort intéressante eut lieu entre lui et le général Vincent, à l'occasion de la prière que ce dernier avait adressée au général américain de traiter les prisonniers anglais avec humanité. Harrison répondit que cette prière était au moins inutile, et que c'était aux prisonniers eux-mêmes à rendre témoignage des soins qu'on avait pour eux. Ensuite il entra dans le détail des atrocités commises par les Anglais et les Indiens sous le général Proctor envers les Américains,

tandis que ceux-ci ne s'étaient dans aucun cas écartés des règles de la guerre, telle qu'elle se fait entre les peuples civilisés ; et, pour la véracité de l'une et de l'autre de ces assertions, il en appelait à la connaissance personnelle des faits qu'avait le général Vincent lui-même. Harrison ajoutait que c'était uniquement par humanité et non par réciprocité qu'il avait agi si généreusement envers les prisonniers anglais ; et comme il y avait encore un grand nombre d'Indiens au service britannique, il demandait au général Vincent de lui faire connaître, de la manière la plus explicite, s'il avait l'intention de contenir désormais leur furie, ou si, au contraire, il les laisserait se conduire aussi cruellement qu'ils l'avaient fait jusqu'alors. « Usez, je vous prie, disait-il, de » toute votre autorité, de toute votre influence » pour arrêter l'horrible effusion du sang » innocent, et tous les fléaux qui résultent » de l'emploi de ces féroces Sauvages : leur » secours, vous le savez par expérience, man» que toujours au moment du besoin, et sera » de peu d'utilité pour le résultat de la guerre ; » mais l'effet de leur cruauté ne sera pas borné » à la génération présente, et pendant des » siècles on verra des traces de la profonde

» haine qu'ils ont produite entre les deux » nations. » Il terminait sa lettre en déclarant que si on ne mettait point un terme à de pareilles horreurs, il serait obligé, quoi qu'il en pût coûter à sa délicatesse, d'employer des moyens semblables contre les Anglais. Cette dernière partie de sa lettre était sans doute fort blâmable; elle contenait une menace que jamais le gouvernement n'eût laissé mettre à exécution. Si les représailles sont justes quelquefois, ce n'est jamais en imitant les cruautés de l'ennemi; et il est affreux, suivant nous, de faire supporter à des êtres innocents le châtiment des crimes dont leurs chefs se rendent coupables.

La réponse du général Vincent fut, comme l'avait été celle de sir Sydney Beckwith, vague et évasive. Il annonça qu'il était parfaitement satisfait de la manière dont les prisonniers anglais étaient traités : quant aux autres parties de la lettre d'Harrison, il déclarait qu'il était hors de son pouvoir de donner une *réponse explicite ;* mais il assurait, sur son honneur, qu'il mettrait tous ses soins à écarter désormais de la guerre toutes les rigueurs inutiles.

CHAPITRE XI.

Projet d'envahissement du Canada. — Le général Wilkinson prend le commandement de l'armée. — Concentration des troupes. — Wilkinson descend le *Saint-Laurent*. — Bataille de *Chrystler's field*. — Non réussite de l'expédition contre *Montréal*. — Croisière du commodore Chauncey. — Incendie de *Newark*. — Représailles des Anglais.

Les glorieuses opérations de l'armée du Nord-Ouest, et la brillante victoire remportée sur le lac *Érié*, ouvraient le chemin à l'envahissement du Canada. Nous nous trouvions dans une position pareille à celle où nous eussions été dès le commencement de la guerre, si l'expédition du général Hull n'avait pas eu un résultat si funeste, avec la différence toutefois, que les Anglais avaient eu le temps de rassembler des troupes nombreuses, de discipliner les milices, de fortifier les bords du fleuve *Saint-Laurent*, et enfin de tout préparer pour une vigoureuse résistance. Notre armée sur la frontière était beaucoup plus forte qu'elle

ne l'avait été jusqu'alors; nos troupes étaient commandées par des officiers qui avaient fait leurs preuves au milieu des combats; et de plus, presque tous les Indiens étaient passés de notre côté. Aussi la nation, fière des succès réitérés obtenus dans l'Ouest, et croyant que la fortune n'abandonnerait plus notre cause, s'attendait à de nouveaux triomphes, et demandait hautement la conquête du Canada.

On venait de confier le département de la guerre au général Armstrong, homme habile, doué d'une grande énergie : récemment revenu d'Europe, où il avait passé plusieurs années, on croyait généralement qu'il avait dû y acquérir de précieuses notions sur la stratégie, au milieu des brillantes campagnes dont il avait été témoin. Aussi jouissait-il de la confiance entière de l'Amérique; il la justifia bientôt par les diverses améliorations qu'il introduisit dans notre système militaire, et surtout par la manière judicieuse avec laquelle il choisit les officiers de l'armée. Il se rendit sur la frontière pour faire exécuter sous ses yeux le plan qu'il avait tracé et mûri dans le silence du cabinet. Ce plan était bien conçu, et bien que la saison fût avancée, on pouvait encore faire beaucoup; mais pour remplir les espérances de la nation

au point d'exaltation où les succès d'Harrison les avaient élevées, la conquête de tout le Canada eût à peine suffi : la plupart des citoyens ne se faisaient pas d'idée des dangers et des difficultés d'une pareille entreprise. Le peuple, en Amérique, comme les souverains dans les autres pays, ne considère que les succès ou les revers de ses agents, et ne tient nul compte des circonstances plus ou moins favorables dans lesquelles ils se trouvent placés. Aussi, le désir de satisfaire l'attente publique en faisant embrasser des opérations trop vastes, fut-il l'une des causes des malheurs de cette campagne, qui eut un résultat si différent de celui qu'on attendait.

Après que la santé du général Dearborn l'eut forcé de donner sa démission, le général Wilkinson, qui avait jusqu'alors commandé dans le Sud de l'union, fut appelé au commandement de toutes les forces qui se trouvaient sur la frontière du Canada. Quelle que fût la diversité des opinions en ce qui concernait la conduite antérieure et la réputation de ce général, tout le monde s'accordait sur ce point, qu'il avait plus de talents militaires qu'aucun autre officier de l'armée américaine ; et on espérait qu'il apporterait tous ses soins à ren-

dre des services signalés à sa patrie et à établir par ce moyen sa gloire au-dessus des atteintes de ses nombreux ennemis. Il avait sous ses ordres huit mille hommes de troupes réglées, sans compter les renforts que le général Harrison devait amener dans le courant d'octobre.

Le général Hampton, habile officier qui s'était déjà distingué lors de la guerre de la révolution, avait aussi été appelé du Sud pour prendre le commandement de l'armée du Nord, campée à *Plattsburgh*, et qui montait à environ quatre mille hommes.

La saison étant, comme nous venons de le dire, très-avancée, on sentit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour exécuter l'expédition projetée. Le plan était de descendre le *Saint-Laurent* sans s'occuper des places que les Anglais possédaient plus à l'ouest ; et après avoir opéré une jonction avec le général Hampton, de se porter contre l'île sur laquelle est située *Montréal* ; une fois dans cette île, les Américains, suivant les propres expressions du général Wilkinson, devaient vaincre ou périr. On a dit que ce plan de campagne avait donné lieu à une vive discussion entre le général et le ministre de la guerre ; le premier

pensait qu'il était peu prudent de laisser *Kingston* et les autres places fortes de l'ennemi sur les derrières de notre armée ; le ministre, au contraire, ne formant nul doute sur la possibilité de s'emparer de *Montréal*, pensait que la prise de cette capitale entraînerait nécessairement celle de toutes les autres fortifications que les Anglais possédaient plus haut, tant sur le fleuve que sur les lacs. Ce raisonnement était juste en cas de succès ; mais il règne tant d'incertitude dans toutes les entreprises humaines, qu'il est peu sage de ne pas prévoir les revers que l'on peut éprouver, et de n'en pas calculer d'avance toutes les conséquences.

L'armée, qui jusqu'alors avait été dispersée sur plusieurs points, fut concentrée dans l'île du *Grenadier*: ce lieu de rendez-vous avait été choisi comme se trouvant près de *Sackettsharbour* et de la tête du *Saint-Laurent*. Le 2 octobre, le général Wilkinson quitta le fort *George* et se rendit dans l'île avec la plus grande partie de ses troupes : arrivé là, il compléta ses préparatifs et donna peu après l'ordre au colonel Scott, qu'il avait laissé sur la rive canadienne, de venir le rejoindre avec les gens qu'il commandait ; enfin

le 23, l'embarquement s'effectua dans un grand nombre de bateaux qui devaient être suivis par d'autres destinés à porter l'artillerie. L'armée se composait de l'artillerie légère du colonel Porter, de quelques compagnies des régiments d'artillerie à pied des colonels Scott et M'Comb, de douze régiments d'infanterie, des chasseurs de Forsythe ; en tout plus de sept mille hommes.

Un coup de vent assez violent empêcha de mettre sous voile avant le 25 octobre. Le général était alors fort malade, mais cependant il continua à diriger seul tous les mouvements de l'armée. On avait appris que les Anglais, trompés par la marche de nos troupes et croyant que l'attaque serait dirigée contre *Kingston*, s'étaient empressés de concentrer toutes leurs forces près de cette place. Le général Wilkinson, pour accréditer davantage cette erreur, fixa, dès qu'il fut sur le *Saint-Laurent*, *French-Creek* comme lieu de rendez-vous général des troupes ; ce lieu se trouvant vis-à-vis la place qui offre le plus de facilité pour débarquer en Canada, l'ennemi devait nécessairement s'imaginer que c'était-là que le passage du fleuve devait avoir lieu.

Le 1er novembre, une flotille anglaise parut

devant *French-Creek*, ayant à bord un corps considérable d'infanterie ; mais elle fut bientôt forcée de se retirer par le feu bien dirigé d'une batterie de trois pièces de 18. L'attaque recommença le lendemain matin sans plus de succès ; et l'ennemi, voyant l'inutilité de ses tentatives, se retira tout-à-fait.

Le 6 novembre, toute l'armée quitta *French-Creek*, et débarqua le soir même à quelques milles au-dessus du fort *Prescott*. Le général Wilkinson, après avoir été reconnaître les lieux, voyant que ce fort commandait entièrement le passage du fleuve, fit débarquer toutes ses munitions pour être transportées par terre à un point convenu au-dessous du fort, et résolut de profiter de la nuit pour passer sous les batteries anglaises avec la flotille, tandis que les troupes suivraient à terre le bord de l'eau : on ne laissa à bord des barques que le nombre d'hommes suffisant pour les manœuvres. Un brouillard épais s'étant élevé sur le soir, le général espérait passer sans être aperçu ; mais le brouillard s'étant tout-à-coup dissipé, et la lune étant sur l'horizon, l'ennemi ouvrit un feu roulant sur la flotille. Le général Brown, le même qui avait défendu *Sacketts'harbour*, et qui depuis avait reçu le grade de brigadier

général dans l'armée des États-Unis, commandait l'arrière-garde : il pensa prudent de mettre à terre jusqu'à ce que la nuit fût devenue plus sombre. Ayant repris plus tard le courant du fleuve, il fut aperçu par l'ennemi qui fit sur lui un feu terrible. Cependant il continua sa route ; et le lendemain toute la flotille fut rendue à dix heures du matin au lieu de sa destination, sans qu'aucune des trois cents barges qui la composaient eût reçu de dommages considérables. Aussitôt on dépêcha un courrier au général Hampton, pour l'informer des mouvements de l'armée, et pour qu'il se préparât à coopérer avec elle.

Sur ces entrefaites, l'ennemi s'étant enfin aperçu des projets des Américains, mit tout en œuvre pour les contrecarrer ; et, le 7 novembre, au moment de passer dans un endroit où le lit du fleuve se rétrécissait beaucoup, on aperçut que la rive était couverte de troupes et d'artillerie. Ce qui augmentait encore les difficultés, c'est que le général, dont la maladie avait fait de rapides progrès et était devenue très dangereuse, ne pouvait déployer son énergie accoutumée, et diriger par lui-même le passage de la flotille. On avait déjà perdu une demi-journée à remettre à flot deux

goëlettes chargées de vivres que l'artillerie ennemie avait forcées d'échouer près d'*Ogdensburgh* ; en conséquence, un corps de douze cents hommes d'élite, sous le colonel M'Comb, fut envoyé de l'avant pour combattre tout ce qui voudrait s'opposer aux mouvements des Américains. Le reste de l'armée ne tarda pas à suivre ; et en passant les premiers rapides du *Saint-Laurent*, la barge que montait le commandant en chef essuya le feu de deux pièces d'artillerie, sans cependant éprouver d'autre dommage que d'avoir son grément haché. Le lieutenant-colonel Eustis riposta à la canonnade des Anglais, et le major Forsythe, ayant abordé la rive avec quelques-uns de ses chasseurs, les attaqua à l'improviste, et enleva trois de leurs canons. Après ceci, la flotille se rendit à environ six milles au-dessous d'*Hamilton* : là on apprit que le colonel M'Comb avait mis l'ennemi en déroute deux milles plus bas, et que les dragons attachés à la première division de l'armée avaient pris position dans un lieu où le fleuve se resserre, et qu'on appelle la *Maison-Blanche*. Le lendemain 8, la flotille arriva sur ce point ; de suite le général Brown partit avec sa brigade pour aller rejoindre le colonel M'Comb, et

prendre le commandement de l'avant-garde. Pendant la nuit, le général en chef fit passer les dragons sur l'autre rive du *Saint-Laurent*.

Les Anglais, délivrés de toute inquiétude au sujet de *Kingston*, avaient suivi l'armée américaine avec beaucoup de célérité; et dès le 9 novembre il y eut de fréquentes escarmouches entre leur avant-garde et les chasseurs de Forsythe. Tout homme versé dans la science militaire sait combien il est fâcheux d'être harcelé sur ses derrières par une force considérable; et c'est ce qu'on eût facilement évité en laissant deux mille hommes dans le voisinage de *Kingston*. Ce corps aurait tenu les Anglais en échec, et l'armée aurait pu suivre ses mouvements sans avoir à repousser des attaques qui se renouvelaient à chaque instant.

Pendant la journée du 9, la cavalerie et quatre pièces d'artillerie furent euvoyées pour dégager la tête de la passe appelée le *Long-Saut*: dans la soirée, l'armée arriva près de cette passe, dans un lieu nommé la *Maison-Jaune*. Comme le passage de cet endroit du fleuve, tant à cause du courant très-rapide que par les rochers dont il est semé, offre beaucoup de difficultés, on résolut d'attendre le lendemain pour le tenter.

Le 10 au matin, le général Brown, avec les troupes qu'il commandait, à l'exception du second régiment de dragons, reçut l'ordre de se porter en avant. De plus, le général en chef s'attendant bien que dans le long et dangereux passage du *Saut* l'ennemi aurait établi des batteries, et tous les ouvrages propres à empêcher la marche et les progrès de la flotille, et désirant exposer ses hommes le moins possible, les fit presque tous mettre à terre, ne laissant sur les barges que ceux dont le service était indispensable. Toutes les troupes, débarquées et conduites par le général Boyd, reçurent l'ordre de suivre les traces du général Brown. Celui-ci ne tarda pas à être attaqué par un parti ennemi, qui était appuyé à un petit fort près du *Saut*. Ce détachement fut bientôt mis en fuite par les chasseurs du major Forsythe; mais ce brave officier, qu'on rencontrait toujours où il y avait de la gloire à acquérir, fut grièvement blessé. Dans le même temps, quelques galères anglaises s'approchèrent de la flotille, qui, pour lors, était debout à terre, et par leur feu firent beaucoup de mal à plusieurs de nos barges. Aussitôt on débarqua et on mit en batterie sur la rive deux pièces de 18, qui forcèrent bientôt l'ennemi à la retraite. Mais le

temps s'était écoulé, la journée était trop avancée pour tenter le passage du *Saut*, et on fut contraint d'ajourner encore ce passage au lendemain.

Le 11 à dix heures du matin, au moment même où la flotille allait se mettre en mouvement, et où la division du général Boyd, composée de sa propre brigade et de celles des généraux Covington et Swartwout, était déjà en ordre de route ; les éclaireurs vinrent annoncer que l'armée ennemie s'approchait. Le général en chef et le général Lewis, étant trop malades pour se mettre à la tête des troupes, confièrent le commandement au général Boyd, qui de suite forma l'armée sur trois colonnes et avança vers l'ennemi. Il se fit précéder par le colonel Ripley avec le 21e régiment, qui traversa les bois par lesquels est bordé un vaste espace découvert nommé *Chrystler'sfield*, et repoussa plusieurs petits détachements ennemis. En débusquant dans la plaine, il rencontra l'avant-garde anglaise, composée de deux régiments, et il chargea avec tant de vigueur que quoique l'ennemi fût double en nombre, il le força à lâcher pied deux fois de suite, et le serra de si près que, pour se sauver, les Anglais escaladèrent les haies et les fossés, et

se replièrent dans le plus grand désordre sur le centre de leur armée. En même temps, le général Covington avait fait une attaque non moins heureuse sur la droite de l'ennemi; mais au moment même où le succès paraissait complet, ce général, qui se trouvait à la tête de ses troupes, fut atteint par une balle et renversé de cheval.

L'accident arrivé à ce brave officier arrêta le mouvement de sa brigade, sur laquelle l'artillerie ennemie ouvrit alors son feu, ce qui acheva de mettre la confusion dans ses rangs, de sorte qu'elle recula en grand désordre.

Le général anglais profitant de cette déroute partielle, forma une partie de ses troupes en colonne et se porta contre notre artillerie qui n'était plus soutenue. Un régiment de dragons, commandé par l'adjudant-général Walbach, essaya de charger sur l'ennemi pour arrêter son mouvement; mais la nature du terrain rendit cette charge infructueuse. Dans ce moment critique le colonel Ripley, qui, comme nous l'avons dit, avait déjà enfoncé la gauche, se jeta promptement avec son régiment devant l'artillerie, et fit échouer ainsi les desseins de l'ennemi, qui se retira précipitamment.

Les régiments, tant américains qu'anglais,

qui avaient été rompus, ne s'étaient pas éloignés du lieu de l'action et maintenaient un feu irrégulier. Celui du colonel Ripley ayant épuisé toutes ses cartouches et se trouvant dans une position fort exposée, reçut l'ordre de se porter en arrière; mais avant qu'on l'eût remplacé, l'ennemi fit une nouvelle attaque sur l'artillerie et parvint à s'emparer d'une pièce; les autres furent emmenées par le capitaine Armstrong Irwine, qui, dans cette affaire, déploya un courage et un sang-froid auxquels on dut la préservation de l'artillerie. Peu après le combat cessa; il avait duré deux heures entières, et il est bon de remarquer que de notre côté nous n'avions que des troupes qui, pour la plupart, n'avaient point encore vu le feu, et qu'elles soutinrent le choc, à nombre égal, contre des vétérans et l'élite de l'armée anglaise.

Nous eûmes cent deux hommes tués et deux cent trente-sept blessés dans cette affaire; parmi les premiers se trouvèrent les lieutenants Smith, Hunter, et Olmstead; et parmi les seconds, le général Covington, qui mourut peu après; le colonel Preston, les majors Chambers, Noon et Cumming; les capitaines Townsend, Foster, Myers, Campbell et Murdock;

les lieutenants Heaton, Williams, Lynch, Pelham, Brown et Creery. La perte des Anglais fut au moins égale à la nôtre.

Des deux côtés on réclama la victoire, bien que personne ne demeura maître du champ de bataille, car les Anglais retournèrent à leur camp, et les Américains à leurs bateaux. Cependant, comme depuis lors l'ennemi ne tenta plus rien contre notre armée, il est présumable qu'il avait au moins manqué l'objet de son attaque, qui était évidemment d'arrêter notre marche. Quoi qu'il en fût, le général Brown s'était avancé jusqu'auprès de *Barnhart*, où, le soir même de l'affaire de *Chryslter'sfield*, l'armée le rejoignit. Ce fut dans ce lieu que le général en chef reçut une lettre du général Hampton, qui mit fin à tous les projets qu'on avait formés contre *Montréal*.

A l'époque où la principale armée s'était concentrée dans l'île du *Grenadier*, le général Hampton avait fait un mouvement en avant avec les troupes sous ses ordres immédiats, et sir George Prevost s'était porté à sa rencontre avec toutes les forces qu'il put rassembler. Le 21 octobre, Hampton ayant dépassé la frontière, trouva bientôt la route obstruée par de grands arbres abattus à cet effet; de plus, il

avait devant lui une forèt d'une grande étendue qu'il fallait nécessairement traverser avant de gagner la campagne découverte; en conséquence il mit ses pionniers à couper une route dans le taillis, et envoya le colonel Purdy avec des troupes légères s'emparer, en faisant un grand détour, de l'espace ouvert qu'on savait se trouver de l'autre côté de la forêt. Cette double opération, bien qu'à chaque pas on rencontrât des embuscades ennemies, eut un succès complet, et dès le lendemain le général rejoignit le colonel Purdy dans le lieu où ils s'étaient donné rendez-vous; mais on s'aperçut que sept milles plus loin il y avait un autre bois, dont presque tous les arbres avaient été coupés et posés de manière à former des estacades; en outre, de distance en distance on avait construit des redoutes dont quelques-unes étaient bien munies d'artillerie, et le tout était défendu par le principal corps de l'armée anglaise.

Le 25 octobre, le colonel Purdy reçut l'ordre de traverser la rivière *Châteaugay*, qui bordait la route, de dépasser sur l'autre rive la position de l'ennemi; de retraverser ensuite et de l'attaquer en queue, pendant que la brigade du général Isard l'attaquerait en front.

Purdy, peu après s'être mis en marche, reçut contre ordre, et en revenant il fut subitement attaqué par l'infanterie anglaise et par les Indiens. Cette attaque inopinée mit d'abord de la confusion dans les rangs américains, mais ils ne tardèrent pas à se reformer et repoussèrent vigoureusement les assaillants : à la même heure, les Anglais, sortis de leurs retranchements, chargèrent sur la brigade du général Isard, sans pouvoir y faire aucune impression, et furent immédiatement forcés de rentrer dans leurs fortifications. Après ces deux attaques, le général Hampton, sachant que l'ennemi recevait à chaque instant des renforts, résolut, après avoir pris l'avis de ses officiers, de se replier pour aller reprendre une position nommée *Four Corners* qu'il avait occupée quelque temps auparavant, et où il arriva le dernier jour d'octobre.

Les Anglais voulurent tirer gloire de cette retraite, comme s'ils avaient forcé l'armée américaine à l'effectuer ; mais il est vrai de dire que jamais l'intention du général Hampton n'avait été de s'avancer jusqu'à *Montréal:* il voulait seulement détourner l'attention des Anglais des opérations du général Wilkinson avec lequel il devait faire jonction; et lorsque ce

but fut rempli, il dut, comme il le fit, retourner sur le point d'où il pouvait avec plus de facilité se rapprocher du fleuve *Saint-Laurent*. Ce fut dans cette position des *Four-Corners* qu'il reçut une lettre du général Wilkinson, écrite quelques jour savant l'affaire de *Chrystler'sfield* contenant l'ordre de se porter sur *Saint-Régis* pour se joindre à la principale armée, et d'apporter avec lui des vivres, attendu que celle-ci n'en avait que pour une quinzaine de jours; de suite Hampton répondit au commandant en chef que, d'après l'état des routes entre le point où il se trouvait et *Saint-Régis*, il ne pouvait prendre de vivres avec lui que ce que chaque homme serait en état de porter sur son dos, ce qui serait évidemment insuffisant; qu'en conséquence il croyait devoir d'abord ouvrir une communication entre *Plattsburgh* et *Conewvago* ou tel autre lieu sur le *Saint-Laurent* qu'il lui plairait de désigner. Au reçu de cette lettre, le général Wilkinson convoqua un conseil de guerre, et après avoir reconnu qu'avec la quantité de vivres qui restait et dans l'impossibilité de s'en procurer d'autres, il serait de la plus grande témérité de s'avancer davantage dans le pays ennemi; on décida à l'unanimité qu'on

ne pouvait continuer l'expédition projetée : elle fut donc entièrement abandonnée. L'armée principale alla prendre ses quartiers d'hiver à *Frenchmill*, et les troupes du général Hampton ne tardèrent pas à en faire autant ; ce général, à cause de sa mauvaise santé, se vit forcé de quitter le commandement, et il fut remplacé par le général Isard.

La non-réussite de l'expédition contre *Montréal* causa d'autant plus de mécontentement qu'on avait considéré son succès comme infaillible ; et la fâcheuse tournure que prirent nos affaires vers la fin de cette campagne jeta une sorte de nuage sur les brillants exploits qui en avaient illustré le commencement. Les opinions furent partagées tant sur les causes de ce triste résultat que sur ceux qui devaient en encourir le blâme. Sans nous permettre d'émettre à ce sujet un avis formel, nous dirons, quant au général Wilkinson, que privé des renforts et des approvisionnements qu'il attendait, il eût peut-être été imprudent de sa part de persévérer ; et d'ailleurs, nous devons ajouter que le mauvais état de sa santé le rendait peu capable de se livrer à des opérations qui réclamaient toute la vigueur du corps aussi bien que celle de l'esprit. Quant à Hampton,

les militaires penseront sans doute que son premier devoir était d'obéir, quelles qu'en fussent les conséquences ; cependant, si on accorde confiance aux motifs de sa conduite tels qu'il les publia, il est bien difficile de le condamner : quant au plan de l'expédition, il était judicieusement conçu ; car en nous emparant d'une forte position sur le *Saint-Laurent*, telle que *Montréal*, nous coupions nécessairement toute communication entre les provinces supérieures et inférieures du Canada, et il pouvait en résulter pour nous les effets les plus avantageux ; mais la saison était trop avancée pour que le succès fût probable : il était fort incertain qu'on pût prendre *Montréal* sans faire un siége long et régulier ; et pendant ce temps les forces anglaises se seraient considérablement accrues ; enfin nous devons le dire : la présence sur les lieux du ministre de la guerre fut peut-être plus nuisible qu'avantageuse ; car, sans être responsable des revers, nul doute qu'on ne lui eût fait honneur du succès. Une telle considération était bien faite pour refroidir le zèle du général en chef, et il était peu généreux au ministre de se placer ainsi de manière à enlever la gloire à qui elle pouvait appartenir, sans que lui-même eût à courir aucune des chances de la guerre.

Pendant que ces événements se passaient à terre, notre escadre sur le lac *Ontario* n'était pas restée dans l'inaction. Le commodore Chauncey, après son premier engagement avec l'ennemi, était, comme nous l'avons dit plus haut, retourné à *Sackettsharbour* pour se ravitailler: là, il fut renforcé par une nouvelle goëlette, et peu après remit sous voile. Le 7 septembre il rencontra près du *Niagara* la flotte anglaise qui immédiatement prit chasse en faisant route au nord. Le commodore la poursuivit pendant quatre jours entiers sans pouvoir la joindre; le quatrième jour cependant, les Américains, favorisés par une légère brise, parvinrent à s'approcher des Anglais qu'un calme plat contrariait, et une canonnade très-vive s'engagea aussitôt. Cependant, la brise ayant gagné la flotte ennemie, elle en profita pour se réfugier dans *Amherstbay* où le commodore n'osa pas la suivre, attendu qu'il n'avait pas de pilote pour cette partie de la côte; mais il la bloqua de près jusqu'au 17 septembre qu'un coup de vent d'ouest le força de quitter sa position: l'ennemi profita de l'éloignement de notre flotte pour rentrer en toute hâte à *Kingston*.

Le commodore Chauncey, après avoir passé

quelques jours à *Sakettsharbour*, retourna le 24 septembre devant le *Niagara*, et ayant bientôt appris que la flotte anglaise se trouvait dans le port d'*Yorck*, il s'y rendit aussi vite que ses navires lourds et mauvais voiliers purent le lui permettre. Le 27 au matin, il porta sur le mouillage de l'ennemi; ce que sir James Yeo apercevant, il mit de suite sous voile et essaya de s'échapper en gouvernant au sud; mais voyant que les Américains le serraient de près, il fit virer toute sa flotte et commença un feu très-violent sur le *Pike* pour couvrir sa retraite; alors le commodore Chauncey, qui se trouvait au vent, laissa arriver sur le centre des Anglais et y jeta la plus grande confusion. Sir James prit immédiatement chasse, mais pas avant, cependant, que son propre navire n'eût été cruellement maltraité, le *Wolf*, un autre de ses bâtiments, perdit son grand mât de hune, sa grande vergue et son perroquet de fougue, et s'enfuit vent arrière sous sa misaine et son petit hunier : avec ce peu de voilure il se trouva qu'il marchait encore mieux que la plupart des navires américains. *Le général Pike* prit l'*Asp* à la remorque; le *Madison* et l'*Oneïda* firent tous leurs efforts pour engager l'ennemi, mais inutilement; et à trois heures

de l'après midi, à leur grand regret, ils levèrent la chasse attendu que le vent avait extrêmement fraîchi, et qu'ils n'avaient plus l'espoir de joindre les Anglais avant que ceux-ci se fussent mis en sûreté sous leurs batteries. Le commodore Chauncey pouvait à juste titre réclamer la victoire; car bien qu'aucun des navires ennemis ne fût pris, il avait évidemment été battu et forcé de prendre la fuite; et il ne dut son salut qu'à sa marche supérieure : de plus nous devons dire que deux bâtiments anglais s'étaient trouvés entièrement à la disposition du commodore et que celui-ci eût pu facilement les amariner s'il n'eût pas craint de perdre du temps et de manquer par là l'occasion d'engager la flotte entière. *Le général Pike* eut vingt-sept hommes hors de combat ; cette perte considérable fut due à ce que l'un des canons de ce navire creva au milieu de l'action.

Au commencement d'octobre les deux flottes se rencontrèrent encore, et, comme à l'ordinaire, les Anglais prirent chasse et se réfugièrent dans *Burlington-bay*. Le matin suivant, le commodore Chauncey envoya la *Dame du Lac* pour reconnaître la position de l'ennemi, et ce navire s'aperçut que sir James Yeo, profitant de la nuit s'était échappé et était rentré à

Kingston. On plaisanta beaucoup à cette occasion sur le manque de courtoisie du pudibond chevalier anglais qui s'était si peu galamment refusé aux bontés de la *Dame du Lac*. Ensuite le commodore vint en vue de sept goëlettes, et après une chasse assez longue, trois d'entre elles amenèrent au *général Pike*, une autre à la *Dame du Lac* et une cinquième au *Sylphe*. C'étaient des canonnières qui se rendaient à la tête du lac, et parmi elles se trouvaient le *Growler* et la *Julia* que les Américains avaient perdus quelque temps auparavant. Ces cinq navires avaient à bord trois cents soldats appartenant au régiment de Wattewille. On sut par eux que dans l'engagement du 27 septembre le navire de sir James Yeo, le *Royal George*, avait été très-maltraité, et avait eu beaucoup de monde hors de combat. Les Anglais depuis lors ne se hasardèrent plus hors de *Kingston*, et le commodore Chauncey resta entièrement maître de la navigation du lac.

Nous allons maintenant reprendre le récit des événements de la guerre de terre, événements qui ne firent que trop voir quelle imprudence on avait commise en retirant presque toutes les troupes stationnées sur le *Niagara*,

et en laissant l'ennemi en forces supérieures sur les derrières de l'armée. Le général Harrison arrivé à *Buffaloé* quelques jours après que le commandant en chef en était parti, devait le suivre immédiatement; mais, faute de transports, son embarquement ne put s'effectuer qu'au mois de novembre, quand déjà la principale armée avait pris ses quartiers d'hiver : l'ordre de rester où il était, qu'on lui avait adressé, ne parvint à *Buffaloé* que lorsqu'il en était déjà parti.

Le fort *George* avait été laissé sous les ordres du général M'Clure, et sa garnison se composait entièrement de miliciens dont le temps de service était presqu'expiré ; aussi dès le 10 décembre cette garnison fut-elle réduite à une poignée d'hommes, et il fut reconnu, dans un conseil de guerre convoqué par le général M'Clure, que le fort était dans l'impossibilité de se défendre contre les forces considérables que l'ennemi amenait pour l'attaquer. En conséquence, le général fit sauter toutes les fortifications; et à peine eut-il le temps de repasser l'eau, que les Anglais étaient déjà sur la rive qu'il venait de quitter.

La retraite du général M'Clure fut marquée par un acte que tout Américain doit profondé-

ment déplorer, et qui excita un mécontentement universel dans les États-Unis. Il existait un charmant village nommé *Newarck*, qui, par sa situation sous la volée des batteries du fort *George*, pouvait grandement faciliter l'approche des troupes qui voudraient assiéger ce fort; en conséquence, le ministre de la guerre, pendant qu'il était sur les lieux, avait autorisé le général à brûler le village en cas de siége, pour ôter tout abri à l'ennemi.

Le général M'Clure, comprenant mal le sens véritable de cette autorisation, crut devoir détruire le village sans aucune nécessité avant d'évacuer le territoire ennemi; aussi après avoir donné le temps aux habitants d'emporter tous leurs effets, il livra *Newarck* aux flammes, et toutes les maisons ne tardèrent pas à être réduites en autant de monceaux de cendres. Le gouvernement, aussitôt qu'il eut connaissance de cet acte, s'empressa de le désavouer. Dès le 6 janvier, on adressa à sir George Prévost une copie authentique de l'ordre en vertu duquel M'Clure avait cru devoir agir, et à cette copie était jointe une déclaration portant, en termes formels, que l'incendie de *Newarck* n'avait point été autorisé, et que la conduite du général lui avait

attiré la désapprobation, non seulement du gouvernement, mais de la nation entière. A cette communication sir George répondit le 10 février. « Que c'était avec satisfaction qu'il » avait reçu l'assurance que la conflagration » de *Newarck* n'avait point été autorisée par » le gouvernement, et avait excité l'indigna- » tion des Américains ; que si quelques outra- » ges, *dépassant les bornes de justes repré-* » *sailles*, avaient été commis à la suite d'un » acte si barbare et si peu motivé, on devait » les attribuer à la fureur des malheureux qui » avaient eu tant à souffrir de cet affreux évé- » nement, »

La différence des principes qui servaient de base à la conduite des Américains et des Anglais est frappante. Les premiers, jamais n'avaient voulu user de représailles au sujet des horreurs commises par les officiers ennemis, attendu qu'ils considéraient ces horreurs comme non autorisées par le gouvernement britannique. Les Anglais, au contraire, vengeaient de suite les violations des lois de la guerre dont ils avaient à se plaindre, sans attendre de savoir si elles étaient ou non sanctionnées par le président des États-Unis. Si les Américains avaient agi de la même manière

que leurs ennemis, l'incendie de *Newarck* aurait sans doute été suffisamment justifié par les dévastations commises, sans aucun prétexte, et sur les bords du lac *Champlain*, et sur nos côtes maritimes. Notre gouvernement, immuable dans sa détermination de ne permettre aucun outrage non légitime contre l'ennemi, retira au capitaine d'un corsaire américain ses lettres de marque, parce que ce capitaine, pour venger disait-il, les abominations commises à *Hampton*, avait détruit quelques maisons appartenant à des particuliers dans les Antilles. D'un bout de la guerre jusqu'à l'autre, l'Amérique ne montra que des sentiments d'honneur et de générosité. Lord Castlereagh lui-même fut forcé en plein parlement d'avouer avec quelle humanité nous traitions les prisonniers de guerre; mais il osa ajouter que c'était la peur qui nous faisait agir ainsi! la peur! que les Anglais sachent, et nos combats tant sur terre que sur mer doivent le leur avoir prouvé, que l'Américain ne connaît d'autre peur que celle d'être injuste et déloyal.

Sir George Prévost n'avait point attendu le désaveu du gouvernement, pour se livrer à une vengeance capable de satisfaire le plus féroce ennemi. Le 19 décembre, à la pointe

du jour, le colonel Murray, à la tête de quatre cents hommes, surprit le fort *Niagara* dont la garnison, forte de trois cents hommes la plupart invalides, fut passée au fil de l'épée ; à peine une vingtaine de soldats parvinrent-ils à s'échapper. L'officier qui commandait le fort eut à se reprocher la plus coupable négligence, si ce n'est même la trahison ; car il n'était point sur les lieux au moment de l'attaque, et il n'avait pris absolument aucune précaution contre l'ennemi.

Les Anglais, après cette affreuse boucherie, ayant reçu de nombreux renforts, se répandirent sur les rives du *Niagara*, et portèrent partout le massacre et la dévastation. Les milices, assemblées à la hâte, ne purent opposer aucune résistance à un corps considérable de troupes de ligne soutenu par sept cents Indiens. Le major Bennet essaya de défendre *Lewistown*, mais inutilement; et ce village ainsi que ceux de *Manchester*, d'*Young's-town*, et les bourgades indiennes des *Tuscarroras*, devinrent en peu de temps la proie des flammes, et la plupart de leurs habitants furent massacrés. Le major Mellory vint de *Silosser* pour s'opposer aux Anglais qui le forcèrent aisément à se retirer. Le 30 dé-

cembre, un détachement ennemi débarqua à *Blackrock*, et se rendit de suite à *Buffaloé*; le général Hall fit tous ses efforts pour arrêter cette nouvelle agression, mais le peu de miliciens qu'il avait sous ses ordres lâchèrent pied, et bientôt *Buffaloé* ne fut plus qu'un monceau de cendres!

Sans doute c'étaient là d'amples représailles pour l'incendie de *Newarck!* Le général anglais lui-même fut rassasié de cruautés; dans une proclamation qu'il fit le 12 de janvier 1814, on trouve ce passage: « L'heure » de la vengeance a sonné; cette vengeance » a été pleine et entière! » Ensuite il ajoutait, il est vrai, que son intention était de ne pas pousser plus loin un genre de guerre si révoltant par lui-même, et si peu conforme au caractère britannique.

N'est-il pas à propos de demander ici, si les incendies, les abominations de tous genres, dont les rives du lac *Champlain* et de la *Chesapeake* avaient été le théâtre l'été précédent, étaient aussi des représailles pour l'affaire de *Newarck*? Cette affaire servit encore depuis de motif aux scènes d'extermination ordonnées par l'amiral Cochrane: ainsi ce n'était pas assez que notre gouvernement eût hautement désa-

voué la destruction de ce malheureux village; ce n'était pas assez que cet acte eût été expié par une longue série de meurtres et de ravages qui, suivant les expressions de sir George Prevost, avaient assouvi la vengeance de ses soldats; il fallait encore qu'une étendue de côtes de quinze cents milles, que nos florissantes cités fussent abandonnées au pillage et à la dévastation pour satisfaire aux représailles de nos ennemis. Ces choses seront détaillées en temps et lieu; mais elles sont tellement liées aux événements que nous venons de rapporter, qu'il nous a été impossible de n'en point faire ici une légère mention.

CHAPITRE XII.

Session du congrès. — L'esprit de parti s'y montre avec fureur. — Mesures prises pour continuer la guerre. — Mauvaises dispositions des états de l'Est. — Représailles. — Un comité du congrès est chargé de faire une enquête au sujet des atrocités commises par les Anglais. — La guerre devient de plus en plus populaire dans les États-Unis.

Le 6 décembre 1813, le congrès des États-Unis s'assembla. La fureur de l'esprit de parti avait atteint son plus haut degré. Jamais, depuis la fondation de notre gouvernement, les débats n'avaient été accompagnés d'autant d'animosité. Dans le simple récit des événements de la guerre que nous nous sommes engagés à mettre sous les yeux du lecteur, il conviendrait peu sans doute de faire entrer des discussions si virulentes, et, suivant nous, elles devraient à jamais être couvertes du voile de l'oubli. Nous nous bornerons donc à faire connaître les principaux objets qui furent traités pendant cette session.

On reprochait à l'opposition de montrer des intentions hostiles envers la commune patrie, et de se refuser à toutes les mesures nécessaires à la continuation de la guerre, au moment où l'Angleterre, en rejetant péremptoirement la médiation russe, prouvait au monde entier qu'elle ne voulait point de paix. L'opposition, au contraire, accusait le gouvernement d'avoir ruiné le pays, d'avoir détruit son commerce, de creuser un abîme de dettes qui ne pourrait jamais être comblé, et enfin de cacher, sous le vain prétexte de venger les droits de la nation, un ardent et coupable désir de conquêtes. A chaque nouvelle proposition faite au congrès, toujours on remontait aux causes de nos discussions avec l'Angleterre; toujours de véhéments orateurs s'étendaient amèrement sur l'injustice, ou au moins sur l'inopportunité de la guerre : cependant malgré ces débats, vraiment scandaleux, les mesures propres à la continuation vigoureuse des hostilités étaient toujours adoptées à la grande majorité.

Dans quelques-uns des états de l'est, l'opposition prit un caractère qui causa un vif chagrin aux vrais patriotes : l'animosité n'était pas seulement dirigée contre les membres du gouvernement; mais tout annonçait des projets

hostiles contre la constitution fédérale. On proclamait hautement que cette constitution était incapable d'assurer la tranquillité et les droits politiques de la nation ; et tout semblait se réunir pour donner à l'Angleterre lieu de croire que l'instant si ardemment désiré par elle d'une rupture entre les différentes parties de l'union était arrivé. Cependant nous devons dire que ces mauvais sentiments n'étaient nullement partagés par les citoyens des autres états, quelque opposés qu'ils fussent à la guerre et au gouvernement ; et que même dans les quatre états du nord-est une grande partie de la population resta toujours fermement attachée aux principes qui font notre force, et assurent notre indépendance.

La guerre avait été jusqu'alors soutenue au moyen d'emprunts ; mais comme, pour en payer les intérêts et soutenir le crédit, le gouvernement n'avait que la vente des terres incultes appartenant au domaine public, et la perception des droits de douanes, on fut bientôt forcé de recourir à des ressources plus efficaces, et on sentit la nécessité d'établir un système de taxes intérieures. Il eût fallu sans doute user de ce moyen dès le commencement des hostilités ; mais on connaissait l'aver-

sion que la nation avait pour tout impôt soit personnel, soit territorial ; et le gouvernement souhaitait d'éviter aussi long-temps que possible d'en venir à cette extrémité. On espérait d'abord que l'Angleterre, en nous voyant enfin prendre sérieusement les armes, s'empresserait de satisfaire à nos justes réclamations, et ne nous laisserait pas tenter la fortune de la guerre. Les différentes propositions pour une suspension d'hostilités, l'offre de la médiation russe, avaient pendant quelque temps encore fait croire à une paix prochaine ; de sorte qu'on avait retardé l'adoption de mesures désagréables pour la masse des citoyens jusqu'à ce qu'elles fussent devenues inévitables, et qu'eux-mêmes en eussent reconnu la nécessité. C'était précisément le cas où nous nous trouvions à la fin de 1813. Les revers que nous avions éprouvés sur la frontière du nord-ouest, le peu de part que les états de l'est avaient pris à la guerre, la création d'une marine sur les lacs, les armées plus considérables que nous devions opposer à l'ennemi, tout avait considérablement augmenté nos dépenses, et rendait urgente l'adoption de moyens extraordinaires. Aussi lorsque les taxes intérieures furent proposées au congrès, elles furent adoptées, après un

débat dans lequel, ainsi qu'on s'en doute bien, les antagonistes du gouvernement n'épargnèrent point leurs déclamations accoutumées.

Le second objet qui occupa la législature nationale, fut de pourvoir aux moyens de remplir les rangs de l'armée de ligne. La difficulté d'obtenir des soldats par la voie de l'enrôlement devenait chaque jour plus grande, et même l'opposition en tirait son principal argument pour prouver que la guerre n'était pas populaire. Cet argument était facile à réfuter; car, si on ne trouvait pas de recrues, c'est que pendant la longue paix dont nous avions joui, et attendu le peu de forces que nous avions eues sur pied, la profession de soldat enrôlé était tombée en discrédit: un soldat était généralement considéré comme un homme, ou fainéant, ou incapable, qui vendait sa liberté pour s'affranchir de tout travail. Aussi voyait-on les fils de laboureurs, les jeunes artisans, marcher sans murmurer comme miliciens, comme volontaires; mais ils auraient cru se déshonorer en s'enrôlant, tant les devoirs qu'un soldat s'imposait par un engagement de plusieurs années leur paraissaient contraires à l'indépendance du citoyen. Le seul mode de combattre cette aversion était

d'offrir à ceux qu'on voulait enrôler des avantages tels qu'ils pussent tenter leur cupidité, et leur servir d'excuse pour le parti qu'ils prenaient. C'est ce que fit le congrès : il augmenta la paye militaire, et assura, par une loi, une récompense nationale tant en argent qu'en terre à quiconque prendrait du service dans les régiments de ligne.

Le congrès eut, dans la même session, à traiter une question fort délicate. Vingt-trois soldats américains, pris à la bataille de *Queenstown* dans l'automne de 1812, furent reconnus pour être Anglais de naissance; en conséquence, on les conduisit en Europe avec l'intention de les juger comme coupables de trahison. Aussitôt que notre gouvernement eut connaissance de ce fait, il donna l'ordre au général Dearborn de mettre en prison un pareil nombre de soldats anglais pour servir d'otages aux Américains. Cet ordre fut exécuté, et on en donna avis au gouverneur du Canada. Ce gouverneur, sir George Prevost, répondit au général Wilkinson, qui avait remplacé Dearborn, qu'il venait de faire emprisonner quarante-six officiers ou sous-officiers américains; il lui annonçait en outre que, si aucun prisonnier anglais était mis à mort par

suite de condamnation de quelques-uns des vingt-trois soldats envoyés en Angleterre pour y être jugés, un nombre double d'Américains serait de suite exécuté. Il notifia de plus au général, pour en informer le gouvernement américain, que les commandants anglais avaient reçu l'ordre de pousser la guerre avec la plus grande rigueur et sans aucun ménagement quelconque, si on persistait dans l'intention de rendre les prisonniers anglais responsables du sort des soi-disant Américains conduits en Angleterre.

Le général Wilkinson, dans sa réponse, dédaigna de relever l'atrocité des mesures qu'on se proposait; mais il ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise de la menace par laquelle le gouvernement britannique avait cru amener les États-Unis à la soumission. « Le gouvernement des Etats-Unis, dit-il, ne peut être détourné par aucune considération de vie ou de mort, par aucune menace d'incendie ou de dévastation, de remplir fidèlement ses devoirs envers la nation américaine. »

Le langage plein d'arrogance, tenu dans cette conjoncture par la Grande-Bretagne, excita en Amérique la plus vive indignation.

Qu'elle parle ainsi aux malheureuses nations asiatiques, envers lesquelles elle exerce depuis si long-temps les violences les plus inouïes, le despotisme le plus effréné, il n'y a rien d'étonnant ; mais insulter un peuple jaloux de son indépendance, et si sensible à l'honneur national, c'était le comble de l'extravagance. La menace, loin d'intimider un tel peuple, ne devait que l'exaspérer davantage.

Le général Wilkinson fit peu après connaître au gouverneur Prevost, qu'en vertu des ordres de son gouvernement, il avait fait mettre en prison quarante-six officiers anglais, qui devaient y rester jusqu'à ce qu'on eût rendu les officiers américains à la liberté. Au reçu de cette information, le gouverneur fit enfermer tous les Américains que la guerre avait mis en son pouvoir, et notre gouvernement adopta une semblable mesure envers les prisonniers anglais.

C'est dans cet état de choses que l'affaire fut soumise au congrès ; elle donna lieu aux plus chauds débats. Les uns prétendaient qu'aucun homme ne pouvait se soustraire entièrement à l'autorité du prince ou du gouvernement du pays dans lequel il avait pris naissance; que ce prince ou ce gouvernement avait

toujours le droit de revendiquer ses sujets partout où ils se trouvaient; qu'on alléguait en vain que les soldats pris à *Queenstown* étaient naturalisés en Amérique dix ans, vingt ans avant la guerre; qu'en portant les armes contre leur pays natal, ils étaient devenus criminels; et que c'était donc à tort que le gouvernement américain avait cru devoir employer des mesures de représailles pour empêcher l'Angleterre d'infliger à ceux de ces soldats qui seraient vraiment reconnus pour être ses sujets, le juste châtiment qu'ils avaient encouru.

De l'autre côté, on répondait que chaque homme a le droit de se choisir une patrie, et que le pays où il s'établit, et par lequel il est adopté, doit le traiter en tout comme l'un de ses enfants; que dire qu'un homme est lié à jamais au pays où il a vu le jour, est une maxime du système féodal non soutenable chez un peuple libre, et d'autant plus absurde qu'il en résulterait la conséquence que celui que le hasard a fait naître sous une monarchie absolue, sous le plus affreux despotisme, ne peut jamais s'affranchir de son esclavage, et doit traîner sa chaîne partout après lui; enfin, pour prouver que le gouvernement qui a admis un étranger au nombre de ses citoyens, lui

doit, lorsqu'il a été pris en combattant pour sa cause, la même protection qu'à ses autres sujets, on rappelait plusieurs exemples donnés par l'Angleterre elle-même; et les faits cités établissaient jusqu'à l'évidence que toujours cette puissance avait agi, en faveur des étrangers dont elle s'était servie, de la même manière que le gouvernement américain l'avait fait pour sauver de tout outrage les soldats pris à *Queenstown*.

Le résultat de cette mémorable discussion, dans laquelle de part et d'autre aucun argument ne fut omis, fut d'approuver la fermeté déployée par le gouvernement, et de l'autoriser, si l'Angleterre continuait à suivre un mode de guerre barbare et féroce au-delà de tout ce qui s'était vu dans les temps modernes, à en agir de même à son égard.

Le congrès nomma de plus un comité pour examiner jusqu'à quel point étaient fondées les plaintes graves et multipliées auxquelles la conduite des Anglais avait donné lieu depuis le commencement de la guerre. Ce comité, après avoir pris les renseignements les plus exacts, et avoir consulté les documents les plus authentiques, fit, dans un long rapport, l'affreux tableau des massacres de la rivière *Raisin*,

des ravages, des incendies, des déprédations, des atrocités, dont les rives des lacs et celles de la *Chesapeake* avaient été tour-à-tour le théâtre, et exprima, dans les termes les plus forts, toute l'indignation que de pareilles horreurs devaient inspirer. Passant ensuite aux traitements exercés par les Anglais envers les Américains prisonniers de guerre, le comité peignit ces malheureux, transportés à mille lieues de leur patrie, entassés par centaines à fond de cale, manquant de tout, périssant faute d'air, faute de nourriture suffisante, traités enfin avec cent fois plus d'inhumanité que les esclaves africains! Le comité terminait son rapport, en disant qu'il lui était évidemment démontré que l'Angleterre avait violé toutes les lois de la guerre, et que le congrès devait aviser, sans délai, aux moyens de faire cesser, de la part de l'ennemi, une conduite si odieuse.

Nous avons déjà dit que, pendant la paix, les Anglais avaient enlevé un grand nombre de matelots des navires américains. Ces braves gens, quoique retenus contre leur volonté, avaient rendu de grands services à la marine britannique. Quelle fut leur récompense? Quand, au moment de la déclaration de guerre, ils

refusèrent de porter les armes contre leur patrie, plus de deux mille d'entre eux furent plongés dans des cachots, et traités avec autant et même plus de rigueur que les prisonniers de guerre! Ce n'est pas tout encore; on en retint une multitude sur les vaisseaux anglais, et, au moyen des châtiments les plus sévères, on les força de continuer leurs services, sous le vain et faux motif qu'ils n'étaient point réellement Américains, quoique leurs oppresseurs fussent bien persuadés du contraire.

La Grande-Bretagne avait refusé d'accepter la médiation russe, en disant qu'elle ne voulait point soumettre l'existence de ses droits à la décision d'un arbitre. Rien n'était plus mal fondé que ce refus ; car l'empereur de Russie, loin de se présenter comme arbitre, s'était simplement borné à offrir ses bons offices, en qualité d'ami des deux parties, pour ramener l'harmonie entre elles. Cependant l'Angleterre, afin de cacher au monde les véritables motifs de sa conduite, et pour se laisser la facilité de conclure la paix, si elle lui devenait nécessaire, proposa d'ouvrir une négociation directe, soit à *Londres*, soit à *Gothembourg*. Notre gouvernement accéda à cette proposition aussitôt qu'elle lui fut connue ; et, outre les

diplomates qui déjà s'étaient rendus en Europe lorsqu'il avait été question de la médiation russe, le président nomma Henry Clay, Jonathan Russel et Albert Galatin, pour aller à *Gothembourg* entamer la négociation proposée. On espérait peu de chose de cette négociation; il était aisé de voir que l'Angleterre la ferait traîner en longueur, et que sa seule intention était de gagner du temps. Néanmoins le gouvernement des Etats-Unis voulut prouver qu'il ne négligerait jamais aucun moyen de faire cesser l'effusion du sang et tous les maux de la guerre.

En dépit des vociférations, vraiment scandaleuses, qui s'étaient fait entendre au sein même du congrès, on s'apercevait chaque jour que la guerre devenait de plus en plus nationale. La conduite atroce de l'ennemi, le refus de la médiation russe, enfin, plus que tout cela, nos victoires navales, tout avait échauffé les cœurs, et inspiré les sentiments les plus patriotiques. L'Angleterre ne tarda pas à se plaindre de ce que ceux qu'elle considérait, en Amérique, comme ses amis, se réjouissaient de ses défaites; elle les accusa d'infidélité, d'inconstance, parce qu'en eux l'amour de la patrie avait triomphé de la haine qu'ils portaient aux

hommes en pouvoir. Noble triomphe, qu'on aurait pu attendre d'un peuple depuis longtemps formé en corps de nation, mais qui ne peut être trop admiré quand c'est une confédération d'états indépendants, si récemment unis, qui en donna l'exemple! Oui, c'est une vérité éternelle : tout digne citoyen doit se réjouir des succès de son pays, quelle que soit son aversion pour ceux qui le gouvernent! — Les préparatifs militaires qui se faisaient de toutes parts exaltaient les sentiments d'une ardente jeunesse; le récit des brillants faits d'armes dont nos journaux retentissaient lui donnait le vif désir de s'illustrer aussi. Les habitudes d'un peuple qui, pendant trente années, avait joui de la paix, et ne s'était occupé que d'opérations de commerce et d'agriculture, ne pouvaient changer tout-à-coup ; mais partout l'homme est né pour la guerre : présentez-lui des scènes martiales, et bientôt il sentira son sang bouillir dans ses veines. C'est ainsi qu'il en fut chez nous : la contagion de l'esprit militaire s'étendit peu à peu, et il fut bientôt facile de prévoir que l'étranger, qui d'abord n'avait été considéré que comme l'ennemi d'un parti, finirait par être considéré et traité comme l'ennemi de la nation entière.

CHAPITRE XIII.

Guerre avec les Indiens méridionaux. — La garnison du fort *Mims* est massacrée. — Les généraux Jackson et Coke marchent contre les Indiens. — Combat de *Talledega.* — Expédition conduite par le général Floyd. — Situation critique dans laquelle se trouve le général Jackson. — Il défait les Indiens. — Les *Creecks* sont complètement battus à *Horse-Shoe-Bend.* — Le général Jackson leur dicte la paix.

Le lecteur doit se rappeler que les choses avaient pris une apparence sombre et inquiétante dans les parties méridionales de l'union. A l'époque où nos armées du nord entrèrent en quartiers d'hiver, l'attention publique se porta toute entière sur les événements multipliés qui se passèrent dans le pays des *Creeks.* Ce peuple, poussé par une triste fatalité, nous avait enfin déclaré la guerre.

Dans le courant de 1813, les Indiens ayant déjà montré des dispositions hostiles, et ceux qui habitaient le territoire espagnol ayant ou-

vertement pris les armes, Mitchell, gouverneur de la Géorgie, reçut l'ordre d'envoyer une brigade vers la rivière *Oakmulgée* pour protéger les établissements qui se trouvaient sur la frontière de cet état. Il fut en même temps prescrit à Holmes, gouverneur du territoire *Mississipi*, de renforcer par un corps de milice les volontaires qui, sous les ordres du général Claiborne, étaient stationnés sur les rives de la *Mobile*. Les malheureux planteurs dont les habitations avoisinaient cette rivière, effrayés des menaces des *Creeks*, abandonnèrent presque tous leurs propriétés et vinrent se réfugier dans les différents forts de la frontière : ils furent imités en cela par ceux des Indiens qui ne voulaient point la guerre, et qui en conséquence se trouvaient en butte aux persécutions de leurs propres compatriotes.

Le commencement des hostilités fut marqué par un de ces massacres si communs dans les annales de nos guerres avec les Indiens. Les planteurs avaient adopté un mode de défense insuffisant ; ils s'étaient renfermés dans les forts construits sur les différentes branches de la *Mobile* ; ces forts étaient peu capables de résistance, et trop éloignés les uns des autres pour pouvoir se porter un mutuel secours. On sut,

au mois d'août, que les Indiens se proposaient d'attaquer successivement ces postes les uns après les autres, et tout faisait croire que leurs premiers mouvements seraient dirigés contre le fort *Mims*, dans lequel se trouvaient le plus de réfugiés ; on eut même à cet égard des avertissements certains, que malheureusement on négligea. Le fort avait une centaine de volontaires pour garnison ; il était commandé par le major Beasly, aussi brave militaire que digne citoyen, mais qui, dans cette circonstance, ne pouvant croire à aucun danger réel, ne se mit nullement sur ses gardes, de sorte que le 30 août, en plein midi, il fut surpris par les Indiens qui, avant que la sentinelle eût pu donner l'alarme, s'élancèrent en poussant d'effroyables cris vers la porte du fort dont les deux battants étaient ouverts. Aussitôt la garnison prit les armes ; quelques hommes ayant le major à leur tête se jetèrent sur la porte pour la fermer et repousser les Indiens, ce qui fut effectué après une violente lutte dans laquelle Beasly fut mortellement blessé. Sur ces entrefaites, les assaillants s'étaient emparés d'une petite redoute dont le capitaine Jackson les chassa, mais non sans une grande effusion de sang de part et d'autre. Cette espèce d'assaut dura encore plus d'une heure;

plusieurs fois les assaillants s'introduisirent par les embrasures des canons, et par dessus les palissades ; mais chaque fois ils furent repoussés avec perte.

Enfin les Indiens, découragés par le mauvais succès de ces différentes attaques, se retirèrent à quelque distance; mais harangués par leur chef, nommé Weatherford, ils revinrent à la charge avec une nouvelle fureur. Ils coupèrent la porte à coups de hache, firent par le même moyen une large brèche aux palissades, et entrant en foule par ces deux ouvertures ils prirent possession de l'emplacement qui se trouvait entre les fortifications et les bâtiments intérieurs où la garnison fut forcée de faire retraite. Là elle se défendit avec la plus grande vaillance; mais les Indiens grimpant sur les toits y mirent le feu, et les malheureux Américains perdirent tout espoir de salut. L'horreur d'une telle situation ne peut être comprise que par ceux qui ont une connaissance personnelle de la manière dont les Indiens font la guerre. Les femmes, les enfants poussaient des cris déchirants, capables d'attendrir des tigres, mais qui ne firent qu'accroître la furie des vainqueurs. Ces monstres impitoyables massacrèrent indistinctement tout ce qui se présenta à eux ;

l'enfance ni la vieillesse ne trouvèrent grâce à leurs yeux ; plusieurs de leurs victimes, pour échapper à des tortures affreuses, s'élancèrent d'elles-mêmes au milieu des flammes. Là périrent deux cent soixante personnes de tout âge, de tout sexe; quelques hommes seulement parvinrent à se sauver; réservés sans doute par la providence, pour venir faire l'horrible récit de cette sanglante catastrophe!

Aussitôt que cette nouvelle fut connue dans les autres postes, les infortunés planteurs qui y avaient pris refuge, saisis de terreur, se mirent à fuir, et au milieu des plus grands dangers et des privations de tous genres ils cherchèrent à se rendre à *Mobile*, abandonnant derrière eux leurs maisons, leurs troupeaux, à la rage des Indiens.

Tout ce pays, qui naguère présentait l'aspect le plus riche, le plus animé, fut changé en un véritable désert éclairé de distance en distance par la lueur des incendies ! L'homme sauvage est cent fois pire que les bêtes féroces ; il détruit pour le seul plaisir de faire le mal, et il est incapable de reconnaissance. Qui aurait pu croire que ces cruels dévastateurs étaient ces mêmes *Creeks* qui si long-temps avaient joui de nos bienfaits, contre lesquels nous n'avions

jamais commis la moindre injustice, et qui n'avaient d'autres motifs pour agir si inhumainement envers nous que ceux qu'ils puisaient dans les instigations de notre principal et non moins cruel ennemi!

La milice du Tennessée, conduite par les généraux Jackson et Coke, s'étant portée vers le pays des *Creeks*, le 2 novembre on expédia neuf cents hommes contre les bourgades *Tallushatches*; ils y arrivèrent le lendemain à la pointe du jour. Les Indiens, instruits de l'approche de ce détachement, s'étaient préparés à faire une vigoureuse résistance; et lorsque les Américains parurent, ils se virent attaqués de toutes parts avec un courage rarement déployé par les peuplades sauvages. Le combat dura long-temps, aucun des Indiens ne voulut se rendre, presque tous furent tués, et on compta plus de deux cents de leurs guerriers sur le champ de bataille; les femmes et les enfants tombèrent au pouvoir de nos troupes, qui dans cette affaire eurent cinq hommes tués et quarante blessés.

Dans la matinée du 7 septembre on vint dire au général Jackson qu'à environ trente milles de son camp des *Creeks* en nombre considérable assiégeaient quelques-uns des Indiens qui

nous étaient restés fidèles, et que la perte de ceux-ci était inévitable, à moins qu'ils ne fussent promptement secourus. Le général, aussi prompt à exécuter qu'à prendre ses résolutions, se mit en marche à minuit avec douze cents hommes, et arriva le soir suivant à six milles de *Talledega*, lieu où se trouvaient les Indiens. A minuit il reprit sa route et à sept heures, n'étant plus qu'à un mille du but de son voyage, il fit les dispositions les plus judicieuses pour entourer l'ennemi; puis il s'avança en silence et ne fut découvert par les Indiens que lorsqu'il n'était plus qu'à une centaine de pas d'eux; le combat s'engagea pour lors avec la plus grande furie; mais les Indiens furent bientôt contraints de lâcher pied, et cherchant à faire retraite ils s'aperçurent qu'ils étaient entourés; cependant plusieurs d'entre eux parvinrent à passer dans un endroit où deux compagnies américaines avaient faibli, et ils se sauvèrent vers les montagnes; on les poursuivit vivement, et on en tua encore un grand nombre. Au total, les *Creeks* qui étaient plus de mille perdirent dans cette action au moins trois cents guerriers. De notre côté nous eûmes quinze hommes tués et quatre-vingts blessés.

Le général Coke, qui commandait l'autre

division de la milice du Tennessée, et qui s'était porté au fort *Armstrong*, envoya le 11 novembre le général White attaquer les bourgades ennemies sur la rivière *Tallapoose*. Ce général parvint à surprendre l'une de ces bourgades qui contenait trois cents guerriers. Soixante d'entre eux furent tués et les autres se rendirent prisonniers; les Américains détruisirent plusieurs villages abandonnés, et revinrent ensuite au fort sans avoir perdu un seul homme.

Le général Floyd, à la tête de la milice de la Géorgie, entra d'un autre côté sur le territoire des *Creeks*. Il reçut avis que ceux-ci s'étaient rassemblés en grand nombre aux bourgades *Antossée* sur la rivière *Tallapoose*, dans un lieu qu'ils nommaient la *Terre-bien-aimée*, attendu que là, suivant les promesses de leurs prophètes, aucun blanc ne pouvait les vaincre. Le général Floyd se mit immédiatement en marche avec neuf cents miliciens et quatre cents Indiens amis, pour aller attaquer ce lieu si formidable. Le soir du 28 novembre, il n'en était plus qu'à dix milles; il fit reposer un peu ses troupes, et s'étant remis en marche à une heure du matin, il gagna les bourgades à la pointe du jour et les attaqua aussitôt.

Les Indiens se défendirent très-bravement ; mais les Américains les chargeant à la baïonnette, ils n'eurent d'autre ressource que de se retrancher dans les buissons et dans les taillis qui se trouvaient derrière eux ; on les y poursuivit et, après un combat qui dura plus de trois heures, ils furent complètement battus. Nos troupes, maîtresses des villages, les brûlèrent et ensuite retournèrent sur leurs pas. Nous eûmes dans cette affaire onze hommes tués et cinquante blessés ; parmi ces derniers se trouvait le général. L'ennemi perdit plus de deux cents guerriers ; on trouva au nombre des morts le roi des *Antossées* et celui des *Tallassées*.

Il y avait tout lieu d'espérer que ce juste et sévère châtiment ramènerait les Indiens à la raison, et qu'ils comprendraient enfin quelle folie il y avait de leur part à vouloir lutter contre nous ; mais il n'en fut rien : ces malheureux toujours égarés par de perfides conseils continuèrent les hostilités, et les Américains se virent forcés d'agir envers eux avec une rigueur qui seule pouvait mettre un terme à la guerre.

Dans le mois de décembre, le général Claiborne marcha contre les bourgades *Eccana-*

chaca, situées sur la rivière *Alabama*. Le 22, il surprit les Indiens à l'improviste, tua une trentaine de leurs guerriers, et après avoir détruit les villages de fond en comble, il revint sur ses pas, sans avoir fait aucune perte importante.

Après le combat de *Talledega*, le corps du général Jackson se trouva réduit à une poignée d'hommes, attendu que la plupart des miliciens dont ce corps était composé avaient achevé leur temps de service, et étaient en conséquence retournés dans l'intérieur. Il se trouvait dans une position fort critique; le 14 janvier, il lui arrriva bien à propos un renfort de huit cents volontaires du Tennessée, et de plusieurs centaines d'Indiens amis. Il fut aussi rejoint par le général Coffee et par un certain nombre d'officiers de milice qui, n'ayant plus de soldats sous leurs ordres, vinrent lui offrir leurs services comme volontaires.

Le 17 janvier, le général Jackson, pour faire une diversion en faveur du général Floyd, et en même temps secourir le fort *Armstrong* qu'on croyait menacé, s'avança dans le pays indien. Dans la soirée du 21, de nombreuses traces qu'il découvrit lui firent supposer qu'il était peu éloigné d'un corps considérable: en

conséquence il campa, en prenant de sages précautions pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi. Au milieu de la nuit, un homme envoyé à la découverte vint annoncer que les Indiens n'étaient qu'à quelques milles, et que, comme ils faisaient partir leurs femmes et leurs enfants, il était probable qu'ils avaient appris l'arrivée des Américains, et qu'ils se disposaient soit à fuir, soit à attaquer avant que le jour fût venu. En effet, peu après l'attaque commença sur le flanc gauche de notre armée ; l'ennemi fut reçu avec vigueur, et bientôt se mit à fuir dans un désordre apparent ; mais cette fuite n'était qu'une ruse pour attirer au-dehors les Américains ; et quand ils virent qu'elle ne réussissait point, ils revinrent à la charge avec plus de fureur que jamais. Dans ce moment le général Coffee tourna leur gauche avec une cinquantaine de volontaires ; deux cents Indiens amis en firent autant sur la droite, et le reste des troupes les attaqua en front : cette manœuvre réussit parfaitement, et l'ennemi fut mis complètement en déroute : cependant le combat dura encore quelques minutes sur la gauche. Le général Coffee fut grièvement blessé, et son aide-de-camp A. Donaldson fut tué ; mais bientôt les Indiens,

également battus sur ce point, s'enfuirent abandonnant trente des leurs sur le champ de bataille.

Le général Jackson, craignant une nouvelle attaque, fortifia son camp pour la nuit : le jour suivant, faute de provisions, il se vit dans la nécessité de faire retraite. Il gagna, le soir même, *Enotapchopco*, après avoir passé un défilé long et dangereux, où il ne fit heureusement aucune fâcheuse rencontre. Le lendemain, les Américains rencontrèrent un *creek* ou ruisseau assez profond ; à peine l'avant-garde et les blessés l'eurent-ils traversé, que l'arrière-garde donna l'alarme : aussitôt Jackson fit faire volte face aux deux colonnes qui défendaient ses flancs, et leur ordonna de se porter avec célérité sur les derrières de l'ennemi, et de l'entourer de toutes parts ; mais, à sa grande surprise, ces colonnes, au lieu d'obéir, se mirent honteusement à fuir, et leur exemple entraîna la plus grande partie de la colonne du centre, dont vingt-cinq hommes seulement tinrent bon, électrisés par l'exemple et les paroles du colonel Carrol. Le général n'avait plus, pour résister à l'ennemi, qu'une portion de l'arrière-garde, une compagnie d'artillerie, et les éclaireurs commandés par

le capitaine Russel ; mais la conduite de cette poignée de braves gens fut vraiment admirable. Ils soutinrent l'attaque avec le plus grand sang-froid ; et le lieutenant Armstrong avec quelques-uns de ses courageux camarades, ayant traîné une pièce de 6 sur une petite hauteur, fit de là un feu si meurtrier, que les Indiens, malgré l'immense supériorité de leurs forces, se virent obligés de battre en retraite : on les poursuivit assez loin ; et pendant ce temps, tous les Américains qui avaient fui s'étant ralliés, le général continua sa marche sans aucune autre rencontre. Dans ces différents engagements nous avions eu vingt hommes tués et soixante-quinze blessés ; les *Creeks* perdirent au moins cent quatre-vingts des leurs.

Dans le même temps, le général Floyd s'était de nouveau avancé sur le territoire indien. Le 27 janvier, son camp fut attaqué une heure avant le jour par une multitude d'ennemis ; ils se jetèrent tout-à-coup sur les sentinelles, les tuèrent, et s'élancèrent contre les retranchements ; l'action devint générale, et fut longtemps douteuse : mais aussitôt qu'il fit jour, le général Floyd ordonna une charge à la baïonnette, qui décida la victoire en notre

faveur. Les Indiens furent vivement poursuivis, et leur perte dut être fort considérable ; trente-sept de leurs guerriers restèrent morts sur le champ de bataille. Du côté des Américains, il y eut dix-sept hommes tués et cent trente-deux blessés.

Des revers si multipliés auraient dû sans doute ouvrir les yeux aux Indiens, et leur montrer la ligne de conduite qu'ils devaient suivre ; mais la superstition exerçait un grand empire sur eux, et leurs prophètes, en leur annonçant des victoires qui jamais ne se réalisaient, trouvaient néanmoins leurs esprits toujours crédules, et les engageaient de plus en plus dans une guerre qui ne pouvait produire que leur ruine absolue.

Le général Jackson, joint par des renforts du Tennessée et par un certain nombre d'Indiens alliés, entreprit une nouvelle expédition. Le 27 mars, il arriva dans un lieu où la rivière *Coose* fait un coude nommé *Horse-shoe-bend*, (coude du fer à cheval) ; la nature n'offrit jamais de place plus facile à défendre, aussi était-ce là que les *Creeks*, d'après l'avis de leurs prophètes, s'étaient déterminés à vaincre ou à périr. Dans la partie la plus étroite de l'espèce de presqu'île formée par la ri-

vière, ils avaient construit un retranchement épais, solide et haut de sept à huit pieds : dans ce retranchement ils avaient ménagé avec art, deux rangs de sabords ou meurtrières d'où ils pouvaient tirer sur les assaillants ; le terrain renfermé entre cet ouvrage et la rivière contenait près de cent acres. Là, les guerriers des tribus *Oakfuskée, Oakshaga, Hillebees, Fishponds et Eupanta*, au nombre de plus de mille, s'étaient réunis ; et pleins de confiance dans la force de leur position, ils croyaient que vainement on tenterait de les y attaquer.

Le 27 de grand matin, Jackson envoya le général Coffee avec tous les cavaliers de l'armée et la plus grande partie des Indiens auxiliaires, passer l'eau à un gué qui se trouvait trois milles au-dessous du camp des *Creeks*, avec l'ordre de se ranger autour du coude de la rivière, de manière à empêcher qu'aucun ennemi pût s'échapper de ce côté en traversant l'eau. Ensuite lui-même et le reste de ses troupes s'avancèrent en front du retranchement dont nous avons parlé. A dix heures et demie, il mit son artillerie en batterie sur une petite éminence qui se trouvait à une centaine de toises des fortifications indiennes, et commença à les battre en brèche.

Cependant le général Coffee, ayant passé l'eau comme il en avait reçu l'ordre, vint prendre la position qu'il devait occuper; et lorsqu'il ne fut plus qu'à un demi-mille de la pointe de la presqu'île, les ennemis poussèrent leur cri de guerre : craignant d'être attaqué à l'improviste, Coffee forma sa troupe en bataille et continua ainsi sa marche. Les Indiens auxiliaires avaient déjà pris position sur le bord de l'eau; à l'approche du général et au bruit de la canonnade, il leur fut impossible de rester tranquilles spectateurs de ce qui se passait; en conséquence ils se mirent d'abord à tirer au travers de la rivière large d'une cinquantaine de toises; puis quelques-uns d'entre eux l'ayant traversée à la nage et ayant ramené un grand nombre de canots dont ils s'étaient emparés sur l'autre bord, la plupart des Indiens s'embarquèrent dans ces canots, passèrent l'eau, et furent attaquer les ennemis jusque dans leurs huttes, ce qui seconda puissamment l'attaque principale.

Le général Jackson, ayant de son côté terminé tous ses préparatifs, cèda enfin à la bouillante ardeur des soldats qui à grands cris demandaient qu'on les conduisît à l'attaque. En ce moment les troupes de ligne, commandées

par le colonel Williams et le major Montgomery, se rendirent maîtresses d'une partie des retranchements; les miliciens, qui les suivaient, montrèrent un égal courage ; un combat très-vif s'engagea à l'embouchure des sabords: là, les Américains luttèrent corps à corps avec les Indiens, et parvinrent non sans peine à pénétrer dans l'intérieur du retranchement. Dès lors le succès ne fut plus douteux, quoique plusieurs des ennemis combatissent encore avec ce courage farouche qu'inspire le désespoir; aussi ne voulurent-ils accepter aucun quartier : la presqu'île était jonchée de cadavres, on en compta cinq cent trente-sept: un grand nombre de *Creeks* avaient péri, en outre, en voulant se sauver à la nage; à peine cinquante d'entre eux purent ils s'échapper. Parmi les morts on trouva le grand prophète *Manahoe*, et deux autres moins célèbres. De notre côté nous eûmes vingt-six blancs et vingt-sept Indiens tués, cent-sept blancs et quarante-sept Indiens blessés; en tout deux cent trois hommes hors de combat.

Cette action sanglante fut la dernière. Les *Creeks*, accablés par une perte aussi énorme, n'eurent plus ni la volonté, ni les moyens de continuer la guerre: ceux d'entre eux qui ne

voulurent point se soumettre s'enfuirent chez les Espagnols à *Pensacola*. Tous les autres vinrent avec leurs prophètes implorer la pitié des Américains et se confièrent entièrement à la générosité des vainqueurs. Ce ne fut pas en vain : la paix que le général Jackson leur accorda fut beaucoup plus favorable qu'ils ne pouvaient l'espérer d'après la manière cruelle dont ils s'étaient conduits, et surtout d'après le dénûment absolu dans lequel ils se trouvaient par suite de leurs défaites réitérées. Les conditions de cette paix furent 1° Qu'ils céderaient une partie de leur territoire comme indemnité pour les dépenses de la guerre; 2° Qu'ils consentiraient à ce qu'on perçât des grandes routes au travers de leur pays, et qu'on navigât sur leurs rivières; 3° Qu'ils n'auraient plus aucune relation ni avec les Espagnols, ni avec les Anglais; 4° Qu'ils restitueraient tout ce qu'ils avaient pris, soit aux blancs, soit aux Indiens qui nous étaient restés fidèles. Le général, au nom des États-Unis, s'engagea de son côté, à leur garantir toute l'étendue de territoire qui leur restait; à leur rendre tous les prisonniers qu'il avait faits; et à leur fournir les choses nécessaires à la vie jusqu'à ce qu'ils pussent y pourvoir eux-mêmes; enfin, les In-

diens promirent de rétablir le commerce d'échange qui se faisait entre eux et les Américains, et de reprendre le genre de vie qu'ils menaient avant la guerre.

C'est ainsi que ces malheureux, naguère dans un état si florissant et faisant des progrès si rapides vers la civilisation, poussés par une influence étrangère aussi perfide que cruelle, se précipitèrent dans une ruine totale. Ils avaient eux-mêmes égorgé leurs troupeaux; la plupart de leurs villages avaient été brûlés, et il ne leur restait plus que le souvenir de leur ancienne prospérité. Fasse le ciel que cette grande et sévère leçon leur profite, et que dorénavant ils ne se laissent plus entraîner par des conseils pervers à agir contre leurs véritables bienfaiteurs!

CHAPITRE XIV.

Le général Wilkinson se replie sur *Plattsbourg.* — Le général Brown se rend sur la frontière du *Niagara.* — Affaire de la *Colle.* — Le commodore M'Donough crée une force navale sur le lac *Champlain.* — Évolutions des deux flottes rivales sur le lac *Ontario.* — *Oswego* est attaqué. — Mort du colonel Forsythe — Jugement du colonel Campbell. — Moment de crise pour les États-Unis. — Les Anglais débarquent sur les côtes septentrionales. — Prennent possession de *Eastport* et de *Castine.* — Vigoureuse défense que fait la ville de *Stonington.* — Destruction de la frégate *John Adams.*

Après qu'on eut abandonné tout projet d'attaque contre *Montréal*, les Américains prirent, comme nous l'avons dit, leurs quartiers d'hiver, et y restèrent, sans que rien d'important eût lieu, jusque vers la fin de février 1814. Le général Wilkinson avait proposé divers plans pour couper toute communication entre le haut et le bas Canada; mais aucun de ces plans ne reçut l'approbation du secrétaire de la

guerre, qui au contraire donna l'ordre au général de se replier sur *Plattsbourg*, et d'envoyer deux mille hommes à *Sackettsharbour*, sous les ordres du général Brown.

Le général Wilkinson, après avoir détruit les baraques dans lesquelles ses troupes avaient passé l'hiver, se mit en route pour obéir aux ordres du gouvernement. A peine son départ fut-il connu des Anglais, qu'ils envoyèrent un détachement considérable sous le colonel Scott pour piller et saccager le pays ; mais les Américains ayant fait un nouveau mouvement pour s'opposer à cette incursion, le colonel Scott se retira précipitamment. Il eut beaucoup à souffrir d'une neige très-abondante qui en peu d'heures couvrit les routes et les campagnes ; et dans sa retraite plus de deux cents de ses soldats désertèrent. C'est à compter de cette époque que la désertion devint très-fréquente dans les rangs de l'armée anglaise ; et il paraît qu'elle n'avait été empêchée jusqu'alors que par l'horrible usage où étaient les généraux britanniques de laisser leurs soldats piller impunément partout, afin de les retenir sous leurs drapeaux par l'appât d'un gain aussi illicite que honteux.

Vers la fin de mars, le genéral Wilkinson,

par l'avis des ingénieurs, résolut de construire une batterie dans un lieu nommé *Rouse's-Point*, d'où on espérait qu'on pourrait aisément inquiéter la flotte ennemie, mouillée pour lors à *St. John*, quand, après la débacle des glaces, elle voudrait venir sur le lac *Champlain*. Les Anglais, lorsqu'ils s'aperçurent de son dessein, rassemblèrent plus de deux mille hommes au moulin appelé *la Colle*, situé à trois milles seulement de *Rouse's-Point*. Leur projet était d'empêcher l'accomplissement des travaux commencés.

Wilkinson, voulant déloger l'ennemi de sa position, et en même temps faire une diversion en faveur du général Brown, récemment parti pour les rives du *Niagara*, se mit en marche à la tête de quatre mille hommes, et dépassa la frontière le 30 mars. Après avoir chassé devant lui plusieurs postes avancés, il vint camper près du moulin *Lacolle*. Ce moulin se compose de plusieurs bâtiments solidement construits en pierres, et qui avaient été crénelés et fortifiés avec beaucoup d'art par le major Hancock qui y commandait. On voulut amener une pièce de 18 pour battre en brèche cette espèce de citadelle; mais la nature du terrain s'opposa à ce qu'on pût transporter

une pièce d'un si gros calibre, et on lui substitua un canon de 12 et un obusier de 5 pouces. Ces deux pièces furent mises en batterie à deux cents pas environ du moulin. La brigade du général Smith fut chargée de les couvrir sur la droite, et celle du général Bissel sur la gauche. Le colonel Miller avec les 12ᵉ et 13ᵉ régiments prit position de manière à couper toute retraite à l'ennemi ; et le général M'Comb avec un corps d'élite forma la réserve. Tous ces arrangements pris, la batterie américaine ouvrit son feu, et les Anglais ne tardèrent pas à riposter. Cependant, malgré la bonne direction donnée à nos canons, on ne put parvenir à faire brèche au moulin. Le capitaine M'Pherson, commandant de l'artillerie, fut blessé dès le commencement de l'action, et néanmoins resta à son poste jusqu'à ce qu'un second boulet lui eût cassé la cuisse : son second, le lieutenant Larrabee, eut peu après la poitrine percée d'une balle, de sorte que la batterie resta sous les ordres du lieutenant Sheldon. Cet officier se conduisit pendant tout le combat d'une manière qui lui valut les éloges les plus flatteurs de la part du général et de toute l'armée.

Le commandant anglais, voyant que les

Américains persistaient à canonner le moulin, tenta une sortie; mais elle ne lui réussit pas, et il fut repoussé avec une perte énorme. Cependant comme il paraissait de toute impossibilité de faire une trouée au moulin, dont les murs étaient d'une extrême épaisseur, le général Wilkinson crut devoir abandonner son entreprise; et après avoir réuni ses différents corps, il se retira en bon ordre. La perte des Américains monta à cent quarante hommes tant tués que blessés : celle des Anglais n'a jamais été bien connue.

La non réussite de cette attaque occasionna un mécontentement général contre Wilkinson, qui jouissait déjà de peu de faveur, à raison de la manière dont s'étaient terminées les opérations de la campagne précédente. En Amérique, par un vice inhérent à la nature de notre gouvernement, la conduite des hommes en place est jugée précipitamment et d'une manière peu équitable : de légères causes, des accidents imprévus, font quelquefois perdre l'estime publique aux uns, tandis que d'autres sont portés au plus haut point de célébrité pour des actions bien plutôt dues au hasard qu'au vrai mérite. Le général Wilkinson fut un nouvel exemple de l'injustice populaire; et

le gouvernement, cédant aux clameurs qui s'élevaient contre lui, lui retira le commandement de l'armée. Quelque temps après, ce général, ayant passé devant un conseil de guerre, prouva clairement qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui, et il fut honorablement acquitté.

La sévérité du climat sur les lacs et sur le *Saint-Laurent* produisit les plus fâcheux effets dans l'armée. Nos jeunes soldats, peu faits à la vie militaire, ignoraient les moyens d'adoucir les cruelles privations auxquelles on est journellement exposé dans les camps : aussi les épidémies moissonnèrent-elles plus d'hommes que ne l'avaient fait les combats. La régularité, l'exactitude manquaient dans le service. Tantôt les vivres, les munitions encombraient nos magasins, tantôt nos troupes étaient dans une disette totale. Le gouvernement se voyait à tout moment appelé à faire face à des dépenses imprévues et irrégulières. Des abus sans nombre s'étaient glissés dans chaque rouage de la machine ; partout on rencontrait des entraves ; rien n'allait comme il le devait. Tant il est difficile de changer les habitudes d'une longue paix, et tant la formation d'un établissement militaire éprouve de len-

teur sous une constitution telle que la nôtre. Il nous fallait apprendre toutes ces choses qui font la force et la sûreté des armées, et qui varient de mille manières suivant les circonstances. Aussi, est-il vrai de dire que nos troupes ne furent vraiment organisées qne vers la fin de la guerre; et comment l'auraient-elles été plus tôt? nos officiers eux-mêmes avaient la plupart autant besoin d'instruction militaire que les soldats qu'ils commandaient.

A ces graves inconvénients qui s'opposaient à ce que nos opérations militaires prissent une véritable importance, nous devons ajouter celui résultant de la honteuse conduite de quelques habitants des frontières qui, non contents de fournir à l'ennemi des provisions de toutes sortes, sans lesquelles il n'aurait pu tenir ses troupes si près de nous, portaient l'infamie jusqu'à lui faire journellement connaître tous les mouvements de l'armée américaine.

Peu de temps après l'affaire de *la Colle*, presque toutes les forces britanniques se concentrèrent à *Saint-John* et à *l'Ile-aux-Noix*, afin de faciliter l'entrée de leur flotille dans le lac *Champlain*: ce qui s'effectua au commencement de mai. De notre côté, le commodore M'Donough, d'après l'avis du géné-

ral Wilkinson, avait fortifié l'embouchure de la rivière *Otter*, de manière à amener aussi sur le lac quand elle serait prête la flotille que nous avions pour lors à l'ancre devant *Vergennes*. Cette flotille avait été construite pendant l'hiver précédent, et le commodore avait pris une peine infinie pour la rendre capable de lutter avec celle de l'ennemi. Cependant au moment où la fonte des glaces permit aux Anglais de se présenter sur le lac, nos navires n'étaient point encore complètement armés; et l'ennemi voulant essayer de les détruire avant même qu'ils fussent sortis du port, ou au moins intercepter toutes les choses nécessaires à leur armement et qu'on savait devoir arriver par eau, envoya le 12 mai une galiotte à bombes et huit grandes galères s'embosser à l'embouchure de l'*Otter*. Le capitaine Thornton et le lieutenant Cassin se portèrent avec un grand nombre de matelots à la défense des ouvrages construits par le commodore; et comme on soupçonnait les Anglais d'avoir l'intention d'attaquer la batterie à revers du côté de terre, le général Davis, commandant la milice de l'État de Vermont, en rassembla à la hâte une partie et se porta sur le point menacé.

Le 14 mai, à la pointe du jour, les Anglais

commencèrent l'attaque ; mais ils furent si chaudement reçus, le fort leur envoya des volées si meurtrières, qu'ils furent contraints de remettre à la voile, abandonnant derrière eux deux de leurs galères qui, à raison des nombreuses avaries qu'elles avaient éprouvées, ne pouvaient plus manœuvrer. Le commodore anglais, après le mauvais succès de cette entreprise, se retira avec toute sa flotte vers la partie inférieure du lac, de sorte que M'Donough, qui, à force de travail, était parvenu à faire sortir quelques-uns de ses navires, ne trouva plus aucun ennemi à combattre.

Reportons maintenant nos regards vers les rives du lac *Ontario* : là, pendant l'hiver et le printemps, on avait mis la plus grande activité dans les préparatifs qui devaient assurer à l'une ou l'autre des puissances belligérantes la prépondérance navale. Les Anglais paraissaient croire qu'ils ne pouvaient l'obtenir qu'en construisant des navires plus forts et plus nombreux que les nôtres ; et il y avait entr'autres sur les chantiers de *Kingston* un vaisseau dont les dimensions surpassaient tout ce qu'on avait vu dans ces parages. Le commodore Chauncey, pour maintenir autant que possible l'égalité entre les forces des deux flottes, se vit dans l'ob-

ligation de construire aussi un nombre assez considérable de nouveaux navires ; mais l'ennemi, non content de nous gagner de vitesse en fait de constructions, fit plusieurs tentatives pour détruire notre flotte. C'est ainsi que trois barques, chargées de matières inflammables, furent envoyées à *Sackettsharbour*: elles étaient déjà parvenues à entrer clandestinement dans le port, et se disposaient à tout incendier, quand heureusement elles furent découvertes par l'officier de garde qui aussitôt fit tirer sur elles. Les Anglais renonçant à leur dessein, jetèrent à l'eau toute la poudre qu'ils avaient, et se retirèrent avec célérité. Plusieurs tentatives du même genre furent faites, mais la vigilance des Américains les déjoua toutes.

Les Anglais, voyant avorter tous leurs projets incendiaires, formèrent celui de s'emparer d'*Oswego*, où ils savaient que toutes les choses nécessaires à l'armement des navires nouvellement construits se trouvaient. En conséquence, le 5 mai, toute la flotte de sir James Yeo, ayant à bord beaucoup de troupes commandées par le général Drummond, vint mouiller devant la ville et commença aussitôt une épouvantable canonnade. La garnison ne consistait qu'en trois cents hommes sous les ordres du

lieutenant-colonel Mitchel, et dans le port se trouvait la goëlette le *Growler*, qui était venue chercher des canons. A l'approche de l'ennemi, on coula la goëlette pour empêcher sa capture, et pour augmenter de son équipage les forces de la garnison : le colonel Mitchel fit en outre dresser sur le rivage toutes les tentes qu'il put trouver, afin de tromper les Anglais sur le nombre effectif de ses hommes. Vers une heure après midi, quinze barges remplies de soldats s'approchèrent du rivage; elles étaient précédées et soutenues par plusieurs bateaux canonniers qui, aussi bien que les grands navires de la flotte, firent un feu non interrompu sur les Américains : cependant ceux-ci firent si bonne contenance et employèrent si à propos le peu de moyens de défense qu'ils avaient, que deux fois de suite ils repoussèrent les assaillants, s'emparèrent de l'une des plus grandes barges, et forcèrent les autres à la retraite.

La flotte anglaise reprit le large; mais il était facile de prévoir que c'était avec l'intention de renouveler incessamment l'attaque. En effet, dès le lendemain 6 mai, tous les navires vinrent mouiller tout près du rivage; et après une canonnade de trois heures, deux mille hommes, commandés par le général de

Watteville, débarquèrent malgré la résistance opiniâtre que le lieutenant Pearce et ses matelots leur opposèrent. Dans ce moment, le colonel Mitchel abandonna le fort, et réunissant toutes ses troupes, il chargea l'ennemi en flanc et lui fit éprouver une perte considérable: ensuite, voyant l'impossibilité de résister plus long-temps à des forces si supérieures, il fit retraite en bon ordre vers les chutes de la rivière *Oswego*, détruisant derrière lui tous les ponts afin d'arrêter l'ennemi, dans le cas où il voudrait le poursuivre. Il avait eu le soin de faire transporter d'avance, dans le lieu où il se retira, tout l'approvisionnement naval qui était à *Oswego*, de sorte que les Anglais, maîtres de cette place, n'y trouvèrent plus rien, si ce n'est quelques barils de farine et de whiskey (eau de vie de grain); acquisition bien chère, sans doute, car pour l'obtenir ils avaient eu deux cent trente-cinq hommes tués ou blessés. Ils pouvaient à juste titre prétendre dans cette occasion à la victoire; mais ils ne jugèrent pas à propos d'en parler. La perte des Américains fut de soixante-neuf hommes tant tués que blessés ou manquants: parmi les premiers on eut à regretter le lieutenant Blaney, jeune officier de la plus grande espérance.

Les Anglais, voyant qu'il n'y avait rien à *Oswego* de ce qu'ils s'attendaient à y trouver, ne tardèrent pas à l'évacuer. Le 12 mai, ils débarquèrent à *Pultney-Ville* et sommèrent les habitants de leur remettre tout ce qui appartenait au gouvernement : ceux-ci, trop peu nombreux pour résister, allaient obéir ; et déjà les ennemis se livraient à leurs déprédations habituelles, quand le général Swift de la milice de *New-Yorck*, arriva avec une partie de sa brigade, et força les Anglais à regagner précipitamment leur flotte.

Sir James-Yeo alla ensuite bloquer *Sacketts-harbour*, où il croyait que devaient arriver par eau le grément et l'artillerie de la frégate *Superiour* qu'on venait de lancer ; mais ayant appris que cette frégate avait reçu par terre tout ce qui lui était nécessaire, et que son armement était complet, il leva le blocus et se retira à *Kingston*.

Un autre navire, nommé le *Mohawk*, était prêt à être lancé ; ses voiles, ses agrès et ses canons étaient venus de l'intérieur, et se trouvaient déposés à *Oswego* : on aurait pu les transporter par terre, mais ce transport était long et dispendieux, et on résolut de profiter de l'éloignement de la flotte anglaise pour l'ef-

fectuer par eau. Toutefois, afin de tromper l'ennemi, dont les nombreuses canonnières infestaient la côte, on répandit le bruit que le transport devait avoir lieu par le lac *Onéida*; et dans le même temps, dix-neuf barges sous le commandement du capitaine Woolsey prirent tous les effets déposés à *Oswego*. Le 28 mai au soir elles se mirent en route, protégées par le major Appling et quelques troupes. Le jour suivant, les barges gagnèrent une petite rivière, nommée *Sandy-Creek*, et la remontèrent quelques milles. Le capitaine Woolsey, quand il fut à l'ancre, envoya un canot s'assurer si la route était libre. Ce canot fut aperçu et chassé jusques dans la rivière par plusieurs canonnières ennemies. Le capitaine Woolsey et le major Appling s'en apercevant, se placèrent en embuscade près d'un endroit où ils ne doutaient pas que les Anglais ne vinssent: en effet, ceux-ci firent remonter la rivière par toutes les embarcations de leurs canonnières, et débarquèrent un certain nombre d'hommes sur la rive. Les Américains les laissèrent s'engager fort avant; puis, fondant tout-à-coup sur eux, ils n'eurent besoin que de tirer une seule volée, qui fut très-meurtrière, pour faire mettre bas les armes à toute la troupe: ils s'emparè-

rent également de tous les bateaux entrés dans la rivière. Le nombre des prisonniers monta à cent trente-six hommes, parmi lesquels se trouvaient quatre lieutenants de vaisseau, et deux lieutenants de troupes de marine. Les Indiens *Onéida* s'étaient joints pendant le combat aux Américains, et quand les Anglais se rendirent, ils voulurent les traiter comme nos compatriotes l'avaient été dans différentes circonstances par les Anglo-Indiens; mais, à leur grand déplaisir, on les en empêcha (1). Les barges arrivèrent peu-à-près à *Sackettsharbour* sans aucun accident.

Cette affaire fut très-préjudiciable aux Anglais; ils y perdirent l'élite de leurs marins, et le commodore Chauncey se trouva de nouveau maître de la navigation du lac; il en profita pour mettre dehors, et alla se présenter devant *Kingston*; mais sir James-Yeo ne jugea

---

(1) A cette occasion, le chef indien s'exprima ainsi : « Quand Anglais venir à *Buffaloe*, eux tuer hommes » blancs, eux tuer Indiens, eux tuer femmes, eux brû- » ler toutes les maisons. — Quand Anglais venir ici, » vous pas laisser Indiens tuer eux, vous donner eux de » quoi manger. — C'est pas juste. »

(*Note de l'auteur.*)

pas prudent de sortir jusqu'à ce que le grand navire qu'il avait sur les chantiers et qui devait porter cent douze canons fût prêt. Cette rivalité à qui aurait de plus grands vaisseaux sur les lacs était vraiment ruineuse, surtout pour les Anglais; les grandes difficultés qu'ils éprouvaient pour transporter à *Kingston* et dans leurs autres ports toutes les choses nécessaires à l'armement des navires, rendaient leurs dépenses au moins doubles de celles des Américains.

Aucun événement d'importance n'eut lieu dans cette partie jusques vers la fin de l'été, si ce n'est cependant un petit combat rendu célèbre par la mort du colonel Forsythe, cet actif et brave officier de partisans, dont nous avons eu si souvent l'occasion de parler, et qui s'était rendu la terreur des Anglais. Ayant fait une incursion sur le territoire de l'ennemi et attaqué un assez fort détachement de ses troupes, il feignit de se retirer en désordre afin de l'attirer dans un lieu où il avait caché une embuscade. Ce que Forsythe avait prévu arriva: les Anglais le suivirent et eurent dix-sept hommes tués; mais lui-même perdit la vie dans cette action. Le major Appling lui succéda dans le commandement des troupes,

et il les ramena saines et sauves au camp américain.

Le général Brown, après avoir quitté la principale armée, s'était rendu sur la frontière du *Niagara*; mais il ne put, comme il l'avait espéré, en chasser l'ennemi; et à l'exception de quelques escarmouches entre les avant-postes, on resta à s'observer tout l'été de part et d'autre sans aucun engagement sérieux. Toutefois, nous devons rendre compte d'un événement qui mit dans tout son jour la loyauté avec laquelle notre gouvernement voulait que la guerre fût conduite. Le colonel Campbell ayant traversé le lac *Erié* avec cinq cents hommes, alla débarquer à *Dover*, petit bourg sur la rive canadienne, et y détruisit plusieurs moulins et la plupart des maisons particulières. Cette expédition avait été faite sans ordre; et comme la conduite de Campbell, quoique très-bon officier d'ailleurs, paraissait fort blâmable, il fut traduit devant une cour martiale présidée par le général Scott. Cette cour décida que la destruction des moulins et des distilleries qui se trouvaient à *Dover* était suffisamment justifiée par les usages de la guerre, attendu que ces moulins et ces distilleries étaient employés à l'appro-

visionnement de l'armée ennemie ; mais, relativement aux autres parties de sa conduite, et notamment à la destruction de plusieurs habitations particulières, Campbell fut condamné à l'unanimité, bien que, dit le jugement, cet officier trouvât en quelque sorte son excuse dans l'exemple donné par l'ennemi, en mettant à feu et à sang tous les villages situés sur le *Niagara* ; mais dans l'opinion de la cour, « des représailles de la part d'une nation loyale et généreuse ne devaient avoir lieu qu'avec la plus grande réserve, et jamais sans un ordre exprès et formel du chef du gouvernement. »

La guerre, jusqu'à l'époque où nous l'avons amenée, n'avait eu aucun résultat décisif : nous avions cueilli de brillants lauriers sur l'océan ; nos victoires dans le nord-ouest et sur les lacs avaient vengé nos premiers affronts ; l'ennemi, malgré ses nombreuses et cruelles déprédations, avait pu s'apercevoir combien il était difficile de pénétrer et de s'établir sur notre territoire. La non-réussite de la dernière expédition dirigée contre le Canada nous avait ôté, il est vrai, tout espoir de rien faire d'important de ce côté, au moins pour le moment ; mais par compensation l'heureuse issue de la guerre contre les Indiens du nord et du sud avait diminué de beau-

coup nos dangers. Cependant à l'ouverture de la troisième année de la guerre nos affaires présentaient une apparence effrayante ; le découragement était à son comble ; la détresse des états du nord-est, privés de la navigation maritime leur principale ressource ; celle des états du sud, dont les denrées ne trouvaient plus d'acheteurs ; les embarras qu'éprouvaient les banques des états du centre ; tout concourait à nous faire sentir les effets de la guerre d'autant plus vivement que pendant une longue paix nous avions été habitués à une prospérité toujours croissante. L'agriculture avait, il est vrai, gagné à l'interruption de nos relations maritimes ; les capitaux restés sans emploi depuis les hostilités avaient reflué vers l'intérieur ; les terres avaient augmenté de valeur ; des villes nouvelles s'étaient formées ; on avait établi des manufactures considérables ; mais comme il est bien plus dans la nature de l'homme de se plaindre des calamités qu'il endure que de vanter le bonheur dont il jouit, on n'entendait que la voix de ceux que la guerre avait ruinés, et on ne parlait point des nouvelles sources de richesses qu'elle avait en quelque sorte créées. Le mécontentement se manifestait hautement, surtout dans les états du nord-est, où on ne

craignait pas de menacer d'une dissolution de la fédération. Les froissements, les rivalités entre les gouvernements particuliers des états et le gouvernement général, commençaient à produire les entraves les plus fâcheuses: enfin nos finances étaient dans un si mauvais état qu'on craignait que l'administration, faute d'argent, ce nerf de la guerre, ne fût forcée d'abandonner les rênes du gouvernement à des mains plus heureuses ou plus habiles, ou de faire les plus grands sacrifices pour apaiser notre implacable rivale.

Ce fut au milieu de ces graves conjonctures que notre position devint bien plus critique encore par suite de l'un de ces événements prodigieux faits pour mettre en défaut toute prévoyance humaine. L'ambitieux monarque de la France, succombant sous les efforts réunis de toutes les puissances de l'Europe, avait été renversé de son trône, et les Bourbons étaient rentrés dans le pays où leurs ancêtres avaient régné pendant une longue suite de siècles. Plusieurs de nos citoyens fêtèrent par des réjouissances publiques cette grande révolution; elle ne pouvait cependant que nous être préjudiciable; car, suivant toutes les apparences, le roi de France ne devait pas être porté

à voir de bon œil aucune république quelconque, et surtout la nôtre, qui, disait-on, avait par son exemple contagieux amené le bouleversement terrible dont lui et les siens avaient eu tant à souffrir. Certainement, comme hommes, nous pouvions, nous devions même nous réjouir de voir cesser les maux de cette illustre maison, qui, au milieu des persécutions de tous genres, avait bien expié sans doute les fautes que ses ennemis lui reprochaient; mais c'était l'Angleterre, c'était notre plus cruelle ennemie qui s'attribuait hautement la gloire d'avoir rétabli les lys en France: dès lors, quels que fussent nos sentiments particuliers, nous devions nous abstenir de réjouissances publiques qui semblaient célébrer le triomphe de notre rivale, en même temps qu'elles insultaient à nos malheurs domestiques. D'ailleurs l'Angleterre, enivrée d'orgueil, s'exagérant à elle-même ses succès, son pouvoir et sa grandeur, ayant maintenant à sa disposition toutes ses flottes et toutes ses armées, se préparait à nous *châtier*, terme dont elle se servait avec complaisance. Nos plénipotentiaires, négligés, presque méprisés, devaient attendre le loisir des ministres anglais qui, trop occupés de leurs rapports avec tant de têtes couronnées, n'avaient aucun

moment à donner à de simples républicains. Des témoignages de joie étaient donc au moins déplacés, quand tout au contraire se réunissait pour navrer de douleur, pour remplir d'inquiétude le cœur de tout véritable patriote.

Loin de penser encore à envahir le Canada, c'était à la défense même de notre territoire que tous nos soins, tous nos efforts, devaient désormais se borner : heureux encore si nous pouvions y parvenir ; car l'Angleterre, dans la plénitude de son arrogance, déjà parlait de *recolonisation*, ou tout au moins de nous mettre pendant cinquante ans dans l'impossibilité absolue de lui résister. L'époque était venue de mettre à l'épreuve la force de notre confédétion, notre puissance comme nation, et plus encore l'amour que nous portions à nos institutitions politiques : institutions, non encore empreintes du sceau vénérable des siècles, mais foudées sur des bases solides etimmuables, celles de la justice et de la sagesse ! enfin ce qui devait nous inspirer une indomptable ardeur, c'était l'assurance que tous les peuples avaient les yeux ouverts sur nous, et qu'ils appuyaient au moins de leurs vœux la cause de l'Amérique ; sanctuaire de la véritable liberté, refuge toujours ouvert aux malheureux et aux victimes du monde entier.

Pendant les premières années de la guerre, nos côtes du nord avaient eu peu à souffrir, mais leur tour était à la fin venu. Le 7 avril, un détachement considérable de matelots et de soldats de marine remonta la rivière *Connecticut* jusqu'à *Saybrook*, encloua les canons des batteries, et détruisit tous les navires marchands qui se trouvaient dans ce petit port. Il procéda ensuite à *Brockway-ferry*, où il en fit autant. Dans ce dernier lieu les Anglais restèrent vingt-quatre heures à terre, et pendant ce temps quelques miliciens et quelques marins sous les ordres du capitaine Jones et du lieutenant Biddle se réunirent pour leur couper la retraite; mais les Anglais profitant d'une nuit très-obscure, et ayant eu le soin de garnir de peau leurs avirons pour ne point faire de bruit en ramant, parvinrent à s'échapper, et regagnèrent leurs vaisseaux après avoir dans cette expédition causé pour plus de 200000 dollars de dommage au commerce américain.

Quelque temps après, un corsaire anglais, nommé le *Liverpool-Packet*, fit de grands ravages parmi nos caboteurs. Comme il croisait tout près de terre, le commodore Lewis se mit à sa poursuite avec treize bateaux canonniers, et le força à prendre le large. En

rentrant à *Saybrook*, le commodore y trouva une cinquantaine de navires chargés et prêts à mettre à la voile, mais qui n'osaient pas s'aventurer à sortir sans convoi. Lewis offrit de protéger leur sortie; mais il les prévint qu'il ne pourrait leur être d'aucun secours contre l'escadre formidable qui bloquait *New-London*. Les capitaines des navires acceptèrent les offres du commodore ; et en conséquence tous ensemble mirent dehors le 25 avril. Dans l'après-midi du même jour, une frégate et deux corvettes anglaises s'étant présentées, la flotille américaine se plaça entre elles et son convoi, et soutint le combat jusqu'à ce que tous les navires marchands eussent atteint *New-London*.

Le commodore Lewis, ayant rempli le but de sa mission, d'attaqué qu'il était devint agresseur. Il fit rougir sur ses canonnières une quantité de boulets, et les lança avec tant de justesse que plusieurs fois les bâtiments ennemis eurent le feu à bord. Les deux corvettes se retirèrent bientôt, et en conséquence tous les coups des Américains furent dirigés contre la frégate. Celle-ci courut les plus grands dangers ; un boulet passa tout près de sa soute aux poudres, son premier lieutenant fut tué, une

grande partie de son équipage était hors de combat, et son capitaine se disposait à baisser pavillon, quand il s'aperçut que les canonnières ne tiraient plus : en effet, le commodore ne connaissant pas la situation critique de la frégate, et la nuit étant venue, pensa qu'il valait mieux remettre l'issue du combat au lendemain ; mais quand, le matin suivant, il voulut recommencer l'action, il vit que la frégate s'était fait remorquer par ses embarcations, et qu'elle se trouvait déjà fort éloignée. Il s'était mis à sa poursuite, lorsque plusieurs autres frégates arrivant au secours de celle qui avait été si maltraitée, il fut forcé de renoncer à toute idée d'attaque ultérieure. Cette affaire, et celle de l'île *Crany*, firent remettre en délibération l'utilité des canonnières pour la défense des ports et des côtes, et tout le monde s'accorda à donner les plus grandes éloges à la conduite que le commodore Lewis avait tenue dans cette circonstance.

Différentes escadres anglaises étaient stationnées devant *New-Yorck*, *New-London* et *Boston*, et des débarquements multipliés menaçaient tour-à-tour chaque point de la côte ; mais au moins là la guerre n'était pas conduite comme dans le Sud ; le commodore Hardy ne

permettait ni pillage des propriétés particulières, ni outrages envers les personnes. Cependant, malgré les défenses de ce loyal ennemi, quelques-uns de ses officiers, lorsqu'ils n'étaient pas sous ses yeux, commirent des violences inexcusables. C'est ainsi que les petites villes de *Wareham* et de *Scituate* furent saccagées et incendiées.

Le 11 juillet, sir Thomas Hardy fit une descente à l'île *Mouse*, prit ensuite possession de *Eastport*, et déclara que tout le territoire à l'est de la baie de *Passamaquoddy* appartenait à sa majesté britannique : il somma en conséquence les habitants de venir prêter serment de fidélité, ne leur donnant que sept jours pour le faire. Les deux tiers environ de la population obtempérèrent à cette sommation ; mais, dans le mois d'août, le conseil supérieur de la province anglaise de *New-Brunswick* déclara que, malgré le serment que ces gens avaient prêté, leur pays devait être considéré comme conquis, et rester sous le gouvernement militaire. Peu après *Eastport* fut entouré de vastes fortifications ; mais l'ennemi eut toutes les peines possibles à y entretenir une garnison, attendu la difficulté des approvisionnements et la fréquence des désertions.

Le commodore Hardy se présenta ensuite avec la plus grande partie de son escadre devant *Stonington*. L'approche d'une force aussi considérable occasionna une vive alarme, qui s'accrut encore quand le commodore fit dire d'éloigner les femmes et les enfants, attendu qu'il avait ordre de détruire la ville de fond en comble. Les habitants, quoique peu pourvus de moyens de défense, résolurent de tout risquer pour sauver leurs propriétés. En conséquence ils se portèrent à une petite batterie construite sur le rivage, et à une espèce de retranchement propre à couvrir quelques fusiliers, et envoyèrent en toute hâte demander du secours au général Cushing, commandant à *New-London*.

Dans la soirée, six grandes barques anglaises remplies de troupes s'approchèrent du rivage, protégées par le feu de toute l'escadre. Les Américains qui n'avaient que deux pièces de 18, ne tirèrent que quand les Anglais furent à portée de fusil ; quelques coups de canon à mitraille bien dirigés empêchèrent l'ennemi d'aborder sur ce point, et il se porta vers une autre partie de la ville qui était sans défense ; mais quelques miliciens s'y rendirent avec une pièce de 6, et là encore

s'opposèrent avec succès au débarquement. Les Anglais retournèrent vers leurs vaisseaux, décidés à renouveler l'attaque le lendemain. En effet, le matin suivant, on aperçut un navire ennemi qui pendant la nuit s'était embossé tout près du rivage; et les barques, en plus grand nombre que la veille, ne tardèrent pas à venir de nouveau tenter le débarquement: mais elles furent reçues si vigoureusement, qu'abandonnant tout projet d'attaque, elles retournèrent vers l'escadre. Le commodore, voyant que sa canonnade ne produisait aucun effet, reprit le large peu après. C'est ainsi que les habitants de *Stonington* dûrent à leur bravoure la conservation de leurs propriétés.

Le 1er septembre, le gouverneur de la *Nouvelle Ecosse*, et l'amiral Griffith entrèrent dans la rivière *Peneboscot*, prirent possession de la ville de *Castine*, qui avait été précédemment évacuée par nos troupes, et déclarèrent, dans une proclamation, que toute la partie du district de *Maine*, comprise entre la rivière *Pénéboscot* et la baie *Passamaquoddy*, appartenait au roi d'Angleterre, et serait désormais gouvernée comme l'une de ses colonies; et en effet tout ce territoire, qui contenait environ trente mille habitants, resta entre les mains de l'ennemi jusqu'à la paix.

Quelques jours avant l'occupation de *Castine*, la frégate *John Adams*, capitaine Morris, revenant de croisière, était entrée dans la rivière *Pénéboscot*, et ayant touché sur une roche, on la conduisit pour se réparer à *Hampden* petit port situé à trente cinq milles de la mer. Le 3 septembre, plusieurs navires anglais et dix barges portant un millier d'hommes, remontèrent la rivière pour s'emparer de la frégate. Le capitaine Morris disposa à la hâte des batteries sur le rivage, et distribua des armes aux miliciens; mais voyant que, malgré tous ses soins, il y avait impossibilité réelle de faire une défense efficace, il donna l'ordre au lieutenant Wandsworth de faire retraite avec la presque totalité de son équipage, tandis que lui-même resta avec quelques hommes pour incendier la frégate, et l'empêcher ainsi de tomber au pouvoir de l'ennemi. Il remplit parfaitement cet objet; mais au moment de se retirer, s'apercevant qu'il était cerné de toutes parts, il s'élança dans la rivière, la traversa à la nage, et arriva sain et sauf sur l'autre rive malgré les balles qui pleuvaient sur lui.

CHAPITRE XV.

Événements maritimes. — Le *Plantagenet*, vaisseau anglais de soixante-quatorze, refuse le combat offert par la frégate le *Président*. — Croisière de la frégate l'*Essex* dans la mer du Sud. — Ses diverses aventures. — Sa prise par deux navires anglais. — Le *Peacock* s'empare de l'*Epervier*, brick anglais. — Le *Wasp* capture le *Reindeer*. — Coule l'*Avon*. — Fait naufrage. — La frégate le *Président* est prise par une escadre ennemie. — La *Constitution* combat à la fois les deux corvettes *Cayenne* et *Levant* et s'en empare. — Le *Hornet* capture le *Penguin*.

L'ANNÉE 1814 fut aussi glorieuse pour notre marine que celles qui l'avaient précédée, et elle commença par un événement bien flatteur pour l'Amérique, et bien mortifiant pour sa rivale. Au mois de février, le commodore Rodgers, rentrant de croisière avec la frégate le *Président*, se trouva devant *Sandy-Hook* entouré par trois grands navires de guerre, dont l'un, le *Plantagenet* vaisseau de soixante quatorze, était très-près et au vent. Le commodore voyant qu'un engagement était inévi-

table prépara sa frégate, bien décidé, si les forces supérieures de l'ennemi le contraignaient à baisser pavillon, de ne point le faire du moins avant d'avoir vendu chèrement la victoire : il tira plusieurs coups de canon du côté des Anglais, pour leur annoncer qu'il ne refuserait pas le combat; mais, à sa grande surprise, ils ne firent pas le moindre mouvement pour s'approcher de lui, et peu après il entra sain et sauf à *New-Yorck*. Le capitaine Lloid, commandant le *Plantagenet*, lorsqu'il fut de retour en Angleterre donna pour motif de sa singulière conduite dans cette occurrence qu'une partie de son équipage s'était mutinée; et en effet plusieurs matelots de ce vaisseau furent jugés et condamnés à mort.

Peu après, l'ennemi prouva de la manière la plus manifeste qu'il reconnaissait la supériorité navale des Américains. Au mois d'avril, la *Constitution*, capitaine Steward, rentrant de croisière, fut chassée aux atterrages par deux frégates et un brick anglais, et parvint au moyen d'une manœuvre habile à se réfugier dans *Marble head*. Quelques jours avant, elle avait rencontré la frégate la *Pike*, capitaine Maitland, qui prit aussitôt chasse devant elle. La chasse dura fort long-temps, et à la faveur de la nuit la

frégate ennemie s'échappa. Le capitaine Maitland reçut les plus grands éloges de l'amirauté anglaise, pour s'être conformé à ses instructions en refusant le combat à forces égales. Désormais il n'était donc plus permis aux marins de notre rivale, naguère si fiers, d'engager les nôtres que quand ils étaient au moins doubles en nombre.

Notre flotille de bateaux canonniers, sous le commodore Lewis, sut aussi se faire redouter des croiseurs anglais, et protégea souvent la rentrée de nos navires marchands. C'est ainsi que le *Régent*, ayant à bord la plus riche cargaison, chassé de très-près par la frégate la *Belvidera*, se trouvait sur le point d'être amariné, quand tout-à-coup Lewis avec onze canonnières se jeta entre l'ennemi et lui, et le sauva : la frégate anglaise leva la chasse et reprit le large sans avoir tiré un seul coup de canon.

Le commodore Porter, commandant la frégate l'*Essex*, termina cette année la longue et utile croisière qu'il avait faite dans la mer du Sud. Cette croisière fut si fertile en événements, que nous croyons de notre devoir d'en donner un récit succinct. Le commodore, après avoir, non loin de *Lima*, châtié le pirate espagnol

dont nous avons parlé précédemment, établit sa croisière dans les parages des *Gallipagos*. Il resta là depuis le mois d'avril 1813 jusqu'au mois d'octobre suivant, et dans l'intervalle captura douze bâtiments armés en guerre et en marchandises, et il nomma l'un deux l'*Essex junior*. Ce navire, qui portait vingt canons et avait soixante hommes d'équipage, fut placé sous les ordres du lieutenant Downes : cet officier ayant été chargé de conduire à *Valparaiso* les prises dont on voulait se défaire, apprit au commodore, lorsqu'il le rejoignit, qu'une division anglaise composée d'une frégate, de deux corvettes à trois mâts, et d'une gabarre, avait été envoyée à sa recherche.

Le commodore Porter, qui depuis une année tenait la mer, et dont la frégate avait besoin de réparations considérables, prit la résolution d'aller se radouber à l île *Nooaheevah*, qu'il nomma *Madison's-island*, en l'honneur du président des Etats-Unis. Il trouva dans cette île une belle baie, et toutes les facilités possibles pour effectuer l'objet de sa relâche. Les habitants de la côte montrèrent d'abord des dispositions amicales, mais bientôt ceux de l'intérieur, jaloux des avantages que la présence des Américains procurait aux premiers,

leur déclarèrent la guerre ; et les nouveaux amis du commodore le prièrent de les soutenir contre leurs ennemis, le menaçant, en cas de refus, de le chasser lui et les siens de leur île. Pour éviter une si funeste mésintelligence, le commodore consentit à joindre quelques matelots aux Indiens ; ceux-ci ainsi secourus eurent bientôt mis leurs antagonistes à la raison ; et le commodore, faisant l'office de médiateur, eut le bonheur de rétablir la paix. Les échanges entre les Américains et les Sauvages recommencèrent comme auparavant, et la bonne harmonie régna pendant quelque temps.

Cependant la tribu des *Typées*, la plus valeureuse de toute l'île, n'avait point voulu déposer les armes, et ne cessait de provoquer les autres tribus et de les engager à se défaire des étrangers. Le commodore dont la position devenait de plus en plus critique, après avoir épuisé toutes les voies de la douceur, vit qu'il ne lui restait d'autre ressource, pour éviter des malheurs incalculables, que de déployer contre les naturels la force des armes, et de leur inspirer une profonde terreur ; seul moyen, nous ne l'avons que trop appris, de contenir les Indiens dans les bornes du devoir. Toutefois,

avant de recourir à des extrémités qui lui répugnaient, il envoya un présent considérable à la tribu des *Typées*, et les invita à se tenir en paix ; mais cette démarche ne fit qu'augmenter leur insolence, en leur persuadant que les Américains étaient des lâches, qui voulaient à tout prix éviter d'en venir aux mains avec eux. La frégate était pour lors hors d'état de mettre en mer; ses barriques, son grément, ses voiles étaient débarqués : le commodore Porter, pour faire cesser des outrages qui pouvaient avoir des suites funestes, se résolut donc à faire sentir à ces Indiens combien il lui était facile de se venger d'eux, et combien l'idée qu'ils avaient conçue de la modération des Américains était fausse; en conséquence, il se mit à la tête de trente-cinq hommes et se rendit sur le territoire des *Typées* pour leur livrer bataille et les forcer à la paix : ce ne fut qu'à grand'peine qu'il parvint à persuader aux Indiens, qui jusqu'alors avaient été nos amis, de ne point prendre part aux hostilités et d'en rester tranquilles spectateurs. En avançant dans l'intérieur, le commodore s'aperçut que le détachement qui le suivait était trop peu nombreux pour attaquer les Indiens dans les positions fortes que le terrain très-montueux et couvert de

buissons leur offrait ; il fut donc contraint de revenir sur ses pas sans avoir rien opéré, ce qui produisit un très-mauvais effet sur les habitants de la côte, qu'on ne put calmer qu'en leur promettant de retourner le lendemain avec des forces plus imposantes.

En effet, le matin suivant la plupart des matelots de l'*Essex* parvinrent à franchir les montagnes et à pénétrer dans les vallées où demeuraient les *Typées ;* ceux-ci se réfugièrent sur des hauteurs qu'eux seuls pouvaient gravir ; et les Américains, pour les punir de leur indigne conduite, brûlèrent neuf de leur villages, et ensuite firent retraite. Les *Typées*, rendus plus humbles par ce châtiment, consentirent enfin à la paix, se réconcilièrent avec leurs compatriotes des côtes, et la concorde la plus parfaite régna entre tous les habitants de l'île: chose que les vieillards les plus âgés ne se rappelaient point d'avoir vue. Depuis ce temps, les Indiens rivalisèrent entre eux à qui montrerait plus d'amitié et de prévenances pour les blancs.

Les écrivains anglais, à cette occasion, se sont permis les injures les plus grossières, envers le commodore Porter et la nation américaine ; à les entendre, la ruine de quelques

cabanes de feuilles de palmier, effectuée par un officier américain, pour sa propre défense et pour forcer à la paix une peuplade féroce, était faite pour exciter l'indignation de l'univers; tandis que les atrocités commises par les Anglais dans l'Inde, dans l'Amérique et partout où leur sordide avarice les a conduits, ne devaient donner lieu à la moindre plainte. Le commodore Porter était un farouche boucanier pour avoir brûlé les villages *Typées*, tandis que la conflagration d'une ville florissante du Chili, habitée par un peuple civilisé, était de la part de l'amiral Anson un exploit dont l'Angleterre a fait gloire. Ne nous dira-t-on pas aussi que les déprédations commises sur nos côtes étaient des représailles pour le châtiment infligé aux Typées? Que les Anglais y prennent garde; en portant de semblables accusations, ils rappellent vivement à l'esprit toutes les horreurs, toutes les rapines, toutes les violences, dont ils se sont rendus coupables dans les deux Indes: lors même qu'il y aurait eu lieu d'accuser, ce n'était pas à l'Angleterre à le faire. Sans doute l'humanité gémit de la destruction des villages *Typées*; mais le simple récit des faits prouve jusqu'à l'évidence, que ce châtiment était

mérité, et qu'il n'existait pas d'autre moyen de forcer les Sauvages à la paix, et d'assurer la tranquillité de l'équipage de l'*Essex*.

Cependant la conduite du commodore fut blâmable, suivant nous, en ce qu'il prit possession de l'île au nom du gouvernement américain : c'était, nous le savons, un lien de plus entre le commodore et les Indiens ; c'était pour eux une sorte d'adoption qui leur faisait plaisir, et ne tirait nullement à conséquence ; mais c'était sanctionner l'inique usage par lequel les puissances européennes se sont de tout temps considérées comme propriétaires des terres qu'elles découvraient, sans tenir aucun compte des droits réels et antérieurs des indigènes ; c'était enfin agir contrairement aux principes des Etats-Unis, qui n'ont jamais acquis un pouce de terrain des peuplades sauvages qui les environnent, qu'en traitant de gré à gré avec elles, et en concluant des marchés également avantageux pour les deux parties.

L'*Essex* étant réparée, et ayant quatre mois de vivres à bord, fit voile le 12 décembre, de conserve avec l'*Essex junior*, et se rendit à *Valparaiso*. Le commodore laissa à *Madison's-Island* trois prises qu'il y avait

conduites, avec ordre de se rendre aussi à *Valparaiso* au bout d'un certain laps de temps.

Quelques jours après que le commodore Porter fut entré à *Valparaiso*, le commodore Hillyar, avec la frégate la *Phœbé* et la corvette à trois mâts le *Chérub*, parut. Ces deux navires destinés à combattre l'*Essex*, avaient été armés avec le plus grand soin, et leurs équipages étaient composés d'hommes de choix. Ils portaient à la tête de leurs mâts de larges pavillons sur lesquels étaient écrits ces mots : *Dieu, notre pays, les droits des matelots anglais! La vue des traîtres nous offense!* C'était une allusion à la devise, *le commerce libre et les droits des matelots*, adoptée par le commodore Porter. Celui-ci fit de suite hisser à son mât d'artimon un pavillon sur lequel on lisait en gros caractères : *Dieu, la patrie, la liberté; la vue des tyrans nous offense.*

En entrant dans le port, la frégate anglaise, par une fausse manœuvre, aborda l'*Essex* et se trouva entièrement au pouvoir de celle-ci; mais le commodore Porter, ne voulant pas blesser la neutralité du lieu où il se trouvait, ne prit aucun avantage de la position fâcheuse

du commodore ennemi, et l'aida au contraire à se dégager : celui-ci, sensible à la magnanimité de son rival, donna sa parole d'honneur d'imiter son exemple, et de ne se permettre aucune violence tant qu'il serait sur un territoire neutre. La suite nous apprendra comment il tint cette parole.

Les deux bâtiments anglais ne tardèrent pas à remettre à la voile, et restèrent pendant six semaines à l'entrée du port pour bloquer l'*Essex*; ils portaient à eux deux quatre-vingt-un canons, et avaient environ cinq cents hommes d'équipage, force presque double de celle de notre frégate. Aussi le commodore Porter, voyant bien que la partie n'était pas égale, tenta, soit par ses manœuvres, soit par des défis formels, d'engager le combat seul à seul avec la *Phœbé*; mais le commodore Hillyar s'y refusa constamment. En conséquence Porter, sachant que de nouvelles forces anglaises arrivaient, et s'étant aperçu que sa frégate marchait mieux que les navires qui le bloquaient, résolut de mettre en mer à la première occasion favorable.

Le 28 mars, le vent soufflant très-fort de la partie du sud, l'*Essex* rompit l'un de ses câbles, et chassait avec son autre ancre au large.

Profitant aussitôt de cette circonstance, le commodore Porter se couvrit de voiles, et essaya de s'échapper en passant sous le vent de l'ennemi; mais au moment où il doublait la pointe de terre qui couvre l'entrée du port, une bourasque vint frapper l'*Essex*, et lui emporta son grand mât de hune. Les deux navires anglais portèrent immédiatement le cap vers la frégate américaine, et le commodore Porter, désemparé comme il l'était, ne pouvant plus espérer de se sauver, chercha à rentrer dans le port; mais ne pouvant y parvenir, il fit route pour une petite baie où il mouilla à portée de pistolet du rivage, espérant que là aussi les Anglais respecteraient la neutralité du pays. Cependant les manœuvres de ceux-ci lui apprirent bientôt qu'il s'était trompé, et que leur intention était de l'attaquer où il se trouvait; en conséquence, il disposa promptement l'*Essex* pour le combat, et il fit frapper un grelin sur son câble, afin de pouvoir plus aisément présenter le côté à l'ennemi; à peine avait-il terminé ses préparatifs que le feu commença: la *Phœbé* s'était placée sur son arrière, et le *Chérub* sur l'avant; mais celui-ci, se trouvant exposé aux bordées de l'*Essex*, quitta sa position et vint rejoindre sa

compagne; tous deux alors firent sur la frégate américaine un feu d'enfilade d'autant plus terrible, qu'elle ne pouvait y riposter qu'avec trois canons de 12 placés à ses sabords de retraite. Néanmoins, ces trois pièces furent servies et pointées avec tant d'activité et de précision, que l'ennemi au bout d'une demi-heure se retira pour se réparer. Il était évident que le commodore Hillyar, voulait éviter tout ce qui pouvait mettre quelque égalité dans le combat; il savait que son ennemi était entièrement en son pouvoir, et il calculait froidement les moyens de le faire amener sans éprouver lui-même aucune perte. La position de nos compatriotes était affreuse: déjà plusieurs hommes avaient été tués ou blessés; les autres, sans pouvoir les venger, devaient attendre dans l'inaction les coups de l'ennemi; cependant loin d'être découragés, ils puisèrent une nouvelle ardeur dans leur désespoir même, et résolurent de ne se rendre qu'à la dernière extrémité.

L'ennemi s'étant réparé, se plaça avec ses deux navires par le travers de la bouteille de tribord de l'*Essex*, de manière à ce qu'aucun canon de celle-ci ne pût tirer sur lui. Porter vit qu'il ne lui restait d'autre ressource que de

mettre sous voile : en conséquence, il fit couper son câble, et hissa l'un de ses focs, seule voile qu'il pût manoeuvrer, et courut vent arrière sur l'ennemi avec l'intention de l'aborder. Les trois navires étant tout près les uns des autres, la canonnade fut horrible pendant quelques minutes : les ponts de l'*Essex* étaient jonchés de cadavres, sa cale remplie de blessés ; le feu prit plusieurs fois à son bord : enfin, le *Chérub* ayant été forcé de se retirer par suite des avaries qu'il avait reçues, le commodore Porter eut l'espoir de n'avoir plus affaire qu'à la *Phœbé*. Mais celle-ci laissa arriver et continua avec le *Chérub* à tirer de loin sur les Américains, qui sans mâts et sans voiles ne pouvaient les approcher.

Le commodore Porter, perdant dès-lors toute espérance de sauver sa frégate, voulut la mettre à la côte : le vent était favorable à son dessein, mais tout-à-coup il changea et poussa l'*Essex* au large. Le commode tenta encore d'aborder l'un ou l'autre des bâtiments ennemis ; mais ils parvinrent à l'éviter, et continuèrent par un feu d'enfilade à porter la destruction et la mort parmi les Américains : ceux-ci mirent en usage tous les moyens possibles de changer la face du combat ; mais

les Anglais profitant de leur immense avantage, surent éviter tous les piéges qu'on leur tendit. La situation de l'*Essex* était devenue affreuse au-delà de toute expression : elle était en feu derrière et devant ; une quantité de poudre fit explosion dans la batterie, et l'on vint avertir le commodore que l'incendie gagnait la Sainte-Barbe. Porter, au milieu de tant d'horreurs, voulut au moins sauver le plus possible de ses braves camarades ; et comme la frégate ne se trouvait qu'à trois quarts de mille du rivage, il les engagea à s'y rendre en nageant, car les boulets de l'ennemi avaient mis en pièces toutes les embarcations. Quelques hommes profitèrent de ce conseil, mais la plupart des matelots résolurent de ne point abandonner la frégate et de partager le sort, quel qu'il fût, de leur héroïque commandant.

L'incendie se propageait de plus en plus, les flammes jaillissaient de toutes parts ; officiers et matelots indistinctement se mirent à l'ouvrage pour les éteindre, et ils y parvinrent non sans peine ; ensuite ils retournèrent à leurs canons, mais réduits à un petit nombre, épuisés de fatigue, ils firent de vains efforts pour maintenir le combat. Enfin, le commodore

Porter, voyant l'impossibilité d'une plus longue défense, voulut avant de se rendre prendre l'avis de ses officiers : ils les fit tous appeler sur le pont ; mais un seul lieutenant, Stephen Decatur M'Night, était encore debout, tous les autres étaient morts ou grièvement blessés. La frégate était pour lors dans le plus grand danger de couler. La moitié au moins de l'équipage était hors de combat, plusieurs hommes avaient été tués entre les mains même des chirurgiens ; les Anglais continuaient leur canonnade, et comme le vent avait cessé, et que la mer était devenue belle, tous leurs coups portaient dans le corps de la frégate. Porter ayant donc acquis la certitude qu'il ne lui restait aucune ressource, et voulant conserver la vie du peu de braves gens qui l'entouraient encore, donna enfin, après avoir soutenu pendant deux heures et demie un combat si inégal, l'ordre si pénible pour son noble cœur d'amener le pavillon : l'ennemi ne s'en étant probablement pas aperçu, continua pendant dix minutes encore à tirer, de sorte que Porter, croyant qu'on ne voulait point lui accorder de quartier, était au moment de faire rehisser ses couleurs quand le feu cessa. L'*Essex* eut cinquante - huit hommes tués,

soixante-six blessés ; en outre trente et un manquèrent à l'appel, soit qu'ils se fussent sauvés à la nage, soit qu'ils se fussent noyés. Les Anglais n'eurent que cinq hommes tués et dix blessés, mais leurs deux navires souffrirent beaucoup, tant dans leurs mâtures que dans leur bois ; la *Phœbé* surtout avait reçu une si grande quantité de boulets à fleur d'eau, que ce fut avec peine qu'on l'empêcha de couler jusqu'au lendemain matin qu'elle rentra à *Valparaiso*.

Le commodore Porter fut renvoyé sur parole, et pour se rendre aux Etats-Unis il se servit de *l'Essex junior*, qu'on transforma à cet effet en parlementaire. En arrivant devant *New-Yorck*, ce navire fut visité par le *Saturne*, vaisseau rasé ; et à la honte de la marine anglaise qui s'était déjà déshonorée en attaquant Porter en nombre double, sur une côte neutre, on voulut retenir ce brave officier comme prisonnier de guerre, mais il avertit son ennemi qu'il s'échapperait ; et en effet le lendemain matin il s'embarqua dans un canot, et bien qu'il fût à trente milles de terre, et que toutes les embarcartions du *Saturne* le poursuivissent, il parvint sain et sauf à *New-Yorck*. Là il fut reçu à bras ouverts, et on lui témoigna

toute la reconnaissance que la patrie lui devait pour les brillants et utiles services qu'il lui avait rendus dans une longue croisière de dix-huit mois.

La corvette à trois mâts le *Peacock*, lancée au mois d'octobre 1813, et confiée au capitaine Warrington, fit durant l'hiver une heureuse croisière, et à son retour elle fut chassée par des forces supérieures et obligée d'entrer à *Saint-Mary*. Peu après elle remit à la mer, et le 29 avril elle aperçut un convoi sous l'escorte de *l'Epervier*, brick de guerre commandé par le capitaine Wales. Celui-ci se présenta pour combattre pendant que son convoi s'échappait, et dès la première volée le *Peacock* eut sa vergue de misaine emportée, ce qui le priva de toutes ses voiles de l'avant; cependant malgré plusieurs autres avaries que ce navire reçut encore, il força l'ennemi à baisser pavillon après une action de quarante-deux minutes. Quand l'*Epervier* amena il avait cinq pieds d'eau dans sa cale; sa mâture était dans un état déplorable, et il avait eu onze hommes tués et quatorze blessés; il fut de suite amariné par le lieutenant Nicholson, premier officier du *Peacock*, qui, ainsi que le lieutenant Vorhees du même navire s'était déjà distingué dans une autre action navale. On

trouva à bord de l'Anglais 118,000 dollars qu'on transporta à bord du *Peacock*; ensuite le capitaine Warrington fit route avec sa prise pour l'un des ports du sud. Le lendemain étant chassé par deux frégates, il prit à son bord tous les prisonniers, et ne laissant sur l'*Epervier* que le nombre d'hommes nécessaire pour manœuvrer, il donna l'ordre au lieutenant Nicholson de se réfugier dans le premier port qu'il pourrait atteindre : quant à lui, il évolua avec tant d habileté, qu'après avoir attiré sur le *Peacock* toute l'attention des deux frégates, afin de donner le temps à l'*Epervier* de s'échapper, il parvint à se tirer heureusement d'affaire, et entra a *Savannah* où il trouva sa prise que Nicholson y avait amenée.

La corvette le *Wasp*, capitaine Blakely, fit voile de *Porstmouth* le 1er mai ; et après avoir capturé sept navires marchands, découvrit le 1er juin le brick anglais le *Reindeer*, capitaine Manners. De suite le capitaine Blakely serra le vent et se mit en chasse ; l'autre, au contraire, fit tous ses efforts pour s'échapper, de sorte que le combat ne s'engagea qu'à trois heures et demie ; mais bientôt l'action devint très-vive : les Américains sautèrent à l'abordage et s'emparèrent du *Reindeer*, qui dans

ce combat avait perdu la moitié de son équipage. Le *Wasp* eut cinq hommes tués et vingt et un blessés. Le capitaine Blakely, trouvant que sa prise avait été tellement endommagée pendant l'action qu'elle ne pouvait plus être manoeuvrée, la brûla, et ensuite fit route pour le port de Lorient, en France, afin de faire convenablement soigner ses blessés, ainsi que ceux de l'ennemi.

Le capitaine Blakely, à sa sortie de Lorient, captura deux riches navires anglais; et peu après rencontra un convoi de dix voiles escorté par l'*Armada*, vaisseau de soixante-quatorze, et par une galiote à bombes. Il manœuvra autour de ce convoi, et parvint à s'emparer d'un brick chargé de canons de bronze et de fonte qu'il portait à Gibraltar; il tira tous les hommes de cette prise, puis y mit le feu, le tout en présence et assez près du vaisseau convoyeur. Le même soir, Blakely aperçut deux bricks, l'un à tribord, l'autre à bâbord; il serra le vent et se mit à chasser celui qui était le plus éloigné: bientôt après il reconnut que c'était un fort brick de guerre; et enfin, à neuf heures et demie, il en approcha à portée de canon. L'action s'engagea et dura jusqu'à dix heures; dans ce moment, l'ennemi ayant cessé de tirer,

le capitaine Blakely le hêla pour lui demander s'il avait amené. Ne recevant aucune réponse, il recommença son feu, auquel les Anglais ripostèrent de nouveau ; mais au bout d'un quart-d'heure, ils furent réduits au silence, et crièrent qu'ils se rendaient. Cependant avant que le *Wasp* eût mis ses embarcations à l'eau pour aller amariner l'Anglais, un second brick de guerre parut ; de suite les matelots américains retournèrent à leurs pièces, et le combat allait recommencer avec ce nouvel ennemi, quand deux autres corvettes, attirées par la canonnade, se présentèrent. Le *Wasp*, ne pouvant lutter contre des forces aussi supérieures, s'éloigna sans avoir pu amariner sa prise, qu'on a su depuis être l'*Avon*, capitaine Arbuthnot ; ce navire avait eu huit hommes tués et trente et un blessés : il coula peu après le combat.

Le *Wasp*, après avoir réparé ses avaries, continua sa croisière ; et, le 21 septembre, il captura devant Madère le brick l'*Atlanta*, de huit canons : ce navire était la treizième de ses prises, et la seule qui fut envoyée à terre. Depuis lors on n'a plus entendu parler du *Wasp* ; long-temps on a attendu son retour en Amérique, mais inutilement. La mer, théâtre

des brillants exploits du capitaine Blakely et de son équipage, est vraisemblablement devenue leur commun tombeau ; mais, quelle qu'ait été leur mort, la patrie reconnaissante honorera toujours leur mémoire.

Le comodore Décatur, montant la frégate le *Président*, mit à la voile de *New-Yorck* le 14 janvier 1815. En sortant, il toucha sur la barre, et y demeura plus de deux heures, ce qui dérangea entièrement son arrimage; et lorsque la marée montante eut remis la frégate à flot, on s'aperçut qu'elle ne marchait plus comme à l'ordinaire. Cependant, le vent ne permettant pas de rentrer dans le port, le commodore, se fiant à la bonté de son navire, résolut de continuer sa route. A la pointe du jour, il rencontra une escadre anglaise, composée du vaisseau rasé le *Majestic*, et des frégates l'*Endymion*, le *Ténédos* et la *Pomone*. Cette escadre se mit de suite à chasser la frégate américaine ; et, comme elle gagnait sur elle, surtout l'*Endymion* qui déjà se trouvait à portée de canon, le commodore Decatur résolut d'attaquer cette frégate, de l'aborder, et, s'il pouvait s'en emparer, d'y faire passer tout son équipage, et de se sauver avec elle en abandonnant le *Président* : mais il ne put y

parvenir, attendu que l'*Endymion* fit, par ses manœuvres, durer le combat pendant plus de deux heures, et donna ainsi le temps aux autres navires de s'approcher et de prendre part à l'action. Cependant le commodore avait désemparé et maltraité à tel point l'*Endymion*, que cette frégate avait cessé de tirer; mais lui-même avait beaucoup souffert, et il avait perdu un grand nombre d'hommes, de sorte que, voyant qu'il y avait impossibilité de se défendre contre les forces réunies des Anglais, il amena son pavillon après la première volée des autres frégates. Les Anglais, n'ignorant pas qu'il y avait peu de gloire pour eux à capturer avec une escadre une frégate, conduisirent le commodore Decatur à bord de l'*Endymion*, et voulurent lui faire remettre son épée au capitaine de cette frégate, comme si c'était elle seule qui l'eût fait amener. Decatur s'y refusa avec indignation, protestant hautement que, s'il n'eût eu affaire qu'à l'*Endymion*, il s'en fût aisément rendu maître, et qu'il ne remettrait son épée qu'au commandant de l'escadre.

La frégate la *Constitution*, capitaine Stewart, étant sortie de Boston pendant l'hiver, découvrit deux navires de guerre le 26 février à la pointe du jour: l'un d'eux portait sur la

Constitution ; mais dès qu'il eut reconnu sa force, il retourna vers l'autre navire. La *Constitution* leur donna chasse et vint bientôt assez près d'eux pour leur envoyer sa volée : les Anglais lui ripostèrent ; et les trois navires ayant été enveloppés pendant quelques minutes par la fumée de la canonnade, lorsque cette fumée se dissipa la *Constitution* se trouva entre ses deux antagonistes. De suite, le capitaine Stewart fit armer ses batteries de tribord et bâbord, et commença un feu tellement vif, que l'un des deux ennemis fut bientôt totalement désemparé ; l'autre mit toute voile dehors et fila de l'avant. La *Constitution* le poursuivit ; et par des volées d'enfilade ayant criblé de boulets ses voiles et son grément de manière à ce qu'il lui fût impossible de s'échapper, elle retourna vers l'autre navire, qui amena sur le champ et qu'on reconnut en l'amarinant pour être la *Cyane*, petite frégate de trente-quatre canons, commandée par le capitaine Gordon-Falkon. Le capitaine Stewart retourna ensuite vers l'autre navire qui, après quelques nouvelles volées, amena également son pavillon. Ce navire s'appelait le *Levant* ; il portait dix-huit caronnades de 32. Les Anglais perdirent plus de quatre-vingts hom-

mes, tandis que la *Constitution* n'eut que quatre hommes tués et onze blessés.

Le 18 mars, le capitaine Stewart relâcha avec ses deux prises à *Praya*, l'une des îles du Cap Vert; et le lendemain une escadre anglaise, composée de deux vaisseaux de soixante canons et d'une frégate, parut devant la rade. Le capitaine Stewart, ne se fiant pas à la neutralité du port, fit voile avec la *Cyane*, et quoique vivement poursuivi, il eut le bonheur de s'échapper et d'arriver sain et sauf aux Etats-Unis: quant à la corvette le *Levant*, n'ayant pu suivre la *Constitution*, elle était restée au mouillage, et les Anglais s'en emparèrent sans tenir aucun compte de la neutralité du port où elle se trouvait.

Dans le courant de janvier, le *Peacock*, le *Hornet* et le *Tombowline* étaient sortis ensemble de *New-Yorck*. Le 23, le *Hornet* fut séparé des deux autres navires et fit voile pour l'île de *Tristan d'Acuna*, où ils s'étaient donné rendez-vous. Le 23 mars, il aperçut au sud-est de l'île le brick anglais le *Penguin*, portant dix-huit canons en batterie et une caronnade de 12. Les deux bricks vinrent à la rencontre l'un de l'autre, et le combat ne tarda pas à s'engager vivement.

Le *Penguin* s'approchait de plus en plus dans l'intention d'aborder; et, à cet effet, laissant arriver tout-à-coup, il engagea son beaupré entre le grand mât et le mât de misaine du *Hornet* : de suite le capitaine anglais ordonna à ses gens de sauter à l'abordage ; mais ceux-ci, voyant que les Américains étaient prêts à les bien recevoir, refusèrent d'obéir. Dans ce moment une forte vague fit avancer le *Hornet*, et par ce mouvement le beaupré du *Penguin* lui enleva son gui, et toutes ses manœuvres de l'arrière ; mais ce dernier bâtiment perdit lui-même son mât de misaine et resta accroché sur la poupe du *Hornet* dans une situation si fâcheuse que l'officier qui le commandait cria qu'il se rendait. Le capitaine Biddle du *Hornet* déjà donnait l'ordre de cesser le feu, quand un de ses officiers l'avertit qu'un matelot anglais, placé dans les haubans du *Penguin* le visait; et, en effet, avant qu'il pût changer de position, il reçut une balle qui lui fit une blessure grave au cou. Deux soldats américains dirigèrent leurs fusils contre l'auteur de ce coup funeste qui paya de sa vie l'action lâche et atroce qu'il venait de commettre. Cependant le *Penguin* était parvenu à se dégager, et le *Hornet* se préparait à lui envoyer une nouvelle bordée,

quand on cria de nouveau qu'il avait réellement amené. Ce fut avec une peine infinie que le capitaine Biddle put arrêter la rage de ses matelots qui voulaient absolument laver dans le sang anglais le perfide attentat dont leur capitaine avait failli être la victime. Les Anglais eurent dans ce combat quatorze hommes tués et vingt-huit blessés ; les Américains n'eurent qu'un homme tué et onze blessés. Le *Penguin* avait été tellement endommagé que le capitaine Biddle crut devoir, après en avoir retiré l'équipage, le couler ; il envoya ses prisonniers aux Etats-Unis sur le *Tombowline* qui, ainsi que le *Peacock*, l'avaient rejoint quelques jours après le combat

Le capitaine Biddle fut obligé de se séparer encore une fois du *Peacock* par l'approche d'un vaisseau de soixante-quatorze. Ce vaisseau le chassa plusieurs jours de suite; mais il parvint heureusement a lui échapper, et entra à *San-Salvador*, où peu de jours après il reçut la nouvelle de la paix. Car, pour ne plus revenir sur les opérations navales, au milieu des événements mémorables que nous allons avoir à retracer, nous avons cru nécessaire de rendre compte dans ce chapitre de tous les combats par lesquels notre marine illustra la fin de la guerre,

comme elle en avait déjà illustré le commencement. Cependant, avant de terminer, nous croyons devoir mettre sous les yeux du lecteur un fait qui, en même temps qu'il donna une nouvelle preuve de la vaillance des corsaires américains, apprit aux Anglais que ce ne serait pas toujours impunément qu'ils violeraient les droits de la neutralité.

Le corsaire, le *général Armstrong*, commandé par le capitaine Reid, se trouvait à l'ancre dans la rade de *Fayal* (l'une des Açores). Une escadre anglaise composée du vaisseau le *Plantagenet* et des frégates *Carnation* et *Rota* vint en vue. Le capitaine Reid s'apercevant que l'ennemi mettait des embarcations à l'eau et se disposait à l'attaquer, fit branlebas de combat, et vint mouiller tout près de terre. Quatre embarcations remplies d'hommes ne tardèrent pas à s'approcher, et comme elles ne répondirent point lorsqu'on les hêla, les Américains tirèrent sur elles; elles ripostèrent, mais bientôt elles demandèrent quartier. Dans le courant de la nuit le corsaire vint mouiller à une encablure de terre, et immédiatement sous les batteries du château portugais. Le lendemain, l'ennemi envoya la *Carnation* et une flotille de chaloupes et canots

pour renouveler l'attaque; mais cependant toute la journée se passa à s'observer mutuellement. A minuit tous les canots s'approchèrent en silence; on les laissa venir jusque tout auprès du corsaire, et alors celui-ci fit un feu si terrible, qu'en moins de quarante minutes, à peine restait-il assez de monde aux Anglais pour éloigner leurs barques. Pendant ce temps, le gouverneur de l'île et, une foule d'habitants étaient sur le rivage ; et au moyen du magnifique clair de lune qu'il faisait, ne perdaient aucun des incidents du combat. Après la seconde attaque, le gouverneur écrivit au capitaine Lloid du *Plantagenet*, pour l'inviter à se désister d'une entreprise qui était une violation manifeste du droit des gens ; mais Lloid lui répondit qu'il voulait absolument se rendre maître du corsaire, quand même il devrait, pour le faire, renverser la ville de fond en comble. Le consul américain ayant fait connaître cette réponse au capitaine Reid, celui-ci ordonna à ses gens de transporter à terre les blessés, et de sauver leurs effets aussi vite que possible. A la pointe du jour la *Carnation* vint tirer presqu'à bout portant sur le corsaire; celui-ci répondit, et hacha tellement le grément de la frégate, qu'elle fut forcée de porter

au large pour se réparer. Le capitaine Reid voyant qu'il était inutile de prolonger davantage un combat si inégal, et ayant assez fait pour l'honneur du pavillon, profita du moment de répit que lui laissait l'éloignement de la frégate, pour saborder et couler son navire, et pour débarquer tout son équipage sur la rive. La perte des Anglais monta au nombre prodigieux de cent vingt hommes tués et de cent trente blessés; tandis que du côté des Américains deux hommes seulement furent tués et sept blessés : quelques maisons de la ville furent abattues par les boulets anglais, et plusieurs habitants, sujets d'un roi, l'allié de l'Angleterre, furent blessés dans leurs propres foyers.

CHAPITRE XVI.

Opérations de l'armée américaine sur la frontière du *Niagara*. — Prise du fort *Erié*. — Bataille de *Chippewa*. — Mort du général Swift. — Bataille du *Niagara*. — Les Anglais assiègent le fort *Erié*. — Lui donnent l'assaut. — Sortie des assiégés. — Destruction des ouvrages des Anglais et levée du siége. — Expédition contre *Michilimackinack*.

L'EXPÉRIENCE n'avait que trop appris l'inutilité des plans de campagne tracés dans le cabinet; mille circonstances impossibles à prévoir venaient toujours en arrêter l'exécution : cependant on crut encore nécessaire de coordonner entre elles les principales opérations qui devaient avoir lieu dans le courant de 1814, et voici les dispositions qui furent arrêtées : le colonel Croghan, soutenu par le colonel Sinclair, devait se porter vers les lacs supérieurs, attaquer les Anglais, et reprendre, s'il était possible, l'île *St. Joseph* et le fort *Michilimackinack*. L'armée du centre, commandée par le général Brown, devait passer le

Niagara, s'emparer des hauteurs de *Burlington*, et ensuite avec l'aide de la flotte du commodore Chauncey, attaquer les postes anglais les plus voisins; enfin, le général Izard, commandant l'armée du nord, devait tenir un nombre considérable de bateaux armés sur le *Saint-Laurent* pour se rendre maître de la navigation de ce fleuve, et couper ainsi toute communication par eau entre *Montréal* et *Kingston*; nous verrons bientôt jusques à quel point les circonstances permirent de se conformer à ce plan.

Tout le printemps s'écoula sans que le général Brown fût en état de rien entreprendre contre les ennemis; ceux-ci étaient même restés tranquilles possesseurs du fort *Niagara*; Brown, puissamment secondé par les généraux Scott et Ripley, avait mis tous ses soins à bien discipliner ses troupes. Il les réunit toutes au commencement de juillet; ses forces se composaient alors de deux brigades de troupes de ligne, d'une brigade de volontaires de *New-Yorck* commandée par les généraux Porter et Swift, et de quelques Indiens. Dans le même temps l'armée ennemie, commandée par le lieutenant-général Drummond, avait été renforcée par l'arrivée de plusieurs régiments que

la pacification de l'Europe avait permis d'envoyer en Amérique.

Le général Brown résolut de commencer la campagne par une attaque sur le fort *Érié*. Il pensait avec raison que ce fort n'offrirait pas une grande résistance, et que si une fois il en était maître, les Anglais n'hésiteraient pas à évacuer le fort *Niagara* et toute la rive américaine. En conséquence, le 23 juillet au matin, les deux brigades de troupes de ligne s'embarquèrent : la première, commandée par le général Scott, mit à terre au-dessous du fort, tandisque celle du général Ripley débarqua un peu au-dessus. La garnison du fort, composée de cent soixante-dix hommes, se trouva entourée avant d'avoir fait aucun préparatif de défense, de sorte qu'elle fut forcée de se rendre après avoir tiré quelques coups de canon.

Le général Brown, laissant à *Erié* des forces assez considérables sous le commandement du lieutenant M'Donough, afin d'avoir un point d'appui en cas de retraite, résolut d'aller immédiatement attaquer le major-général Riall qui occupait un camp retranché près de *Chippewa*.

Le 14 juillet au matin, le général Scott se mit en marche avec sa brigade et l'artillerie

du capitaine Townson, et fut suivi dans le cours de la journée par le reste des troupes. L'armée fit halte sur la rive droite du *Streets-Creek,* à deux milles seulement du camp anglais. Dans la matinée, les postes avancés des ennemis, chassés par la brigade du général Scott, avaient coupé le pont qui se trouvait sur le *Creek*, de sorte qu'avant de se porter plus en avant, il devint nécessaire de le réparer.

Le lendemain, les Anglais vinrent attaquer les avant-postes américains, et plusieurs escarmouches eurent lieu de part et d'autre. Le général Riall voyant qu'il ne pouvait éviter la bataille, résolut de frapper le premier coup. Ayant donc fait sortir toutes ses forces des retranchements, il vint les ranger sur la rive gauche du *Creek*; ensuite, il fit filer ses troupes légères sur la gauche des Américains, afin de tourner leur flanc de ce côté : ce dessein fut traversé par les volontaires de *New-Yorck* qui se trouvaient sur ce point; car ils reçurent si chaudement l'ennemi, qu'il fut forcé de se retirer; ils le poursuivirent même sur la route de *Chippewa*, où ils rencontrèrent soudainement le corps de bataille des Anglais. La position des volontaires devant des forces aussi supérieures allait devenir extrêmement critique, si

le général Brown qui s'en aperçut n'avait ordonné à Scott de se porter à leur secours, en passant le pont qui pour lors était réparé, et d'engager l'ennemi dans la plaine de *Chippewa*, ce qui fut immédiatement exécuté.

Le major Jessup, jeune officier du plus grand mérite, commandant l'un des bataillons de la brigade de Scott, reçut l'ordre de tourner le flanc gauche des ennemis, qui, de ce côté, avaient un bois pour point d'appui. Pendant qu'il était chaudement engagé pour accomplir cet ordre, il fut forcé de détacher une compagnie pour tenir tête à un parti ennemi arrivant d'un autre côté ; continuant néanmoins sa marche, il fit fuir tout ce qui se trouvait devant lui, et vint ensuite au secours de son détachement qui s'était vaillamment défendu contre des forces infiniment supérieures. Jessup étant de nouveau assailli par l'ennemi, et se trouvant attaqué en front et en flanc dans un endroit où le terrain lui était défavorable, avança froidement avec ses gens portant l'arme au bras, sous un feu épouvantable, jusqu'à ce qu'il eût gagné une position moins exposée d'où il chassa les Anglais. L'intrépidité avec laquelle ce bataillon opéra cette manœuvre fut vraiment admirable, et prouva mieux que

tout ce qu'on pourrait dire, combien les Américains avaient gagné du côté de la discipline. L'aile droite des Anglais se trouvant entre deux feux, ne tarda pas à se replier, et les Américains prirent sur elle beaucoup de terrain.

A l'extrême droite de nos troupes, le bataillon du major Leawenworth se trouva exposé, non seulement au feu de la mousqueterie des Anglais, mais encore de leur artillerie légère; un des officiers de ce bataillon, le capitaine Harrison, eut la jambe emportée par un boulet; cependant il ne voulut point abandonner le champ de bataille, et resta jusqu'à la fin de l'action, continuant à donner ses ordres, et à encourager ses soldats avec un sang-froid merveilleux.

Une heure après que le combat était devenu général, le capitaine Townson, qui commandait l'artillerie américaine, étant parvenu à réduire au silence celle des Anglais, dirigea tout son feu sur l'infanterie ennemie qui chargeait en ce moment; la canonnade à laquelle elle se trouvait ainsi exposée, la mit dans le plus grand désordre; et le général Riall, voyant que sa droite avait été tournée par le major Jessup, ordonna la retraite. Elle s'opéra

avec assez de régularité jusqu'à la descente qui conduit à *Chippewa* ; mais là, les Anglais abandonnant leurs rangs se mirent à fuir dans le plus grand désordre, et rentrèrent pêle-mêle dans leurs retranchements. Le major Hindman et le capitaine Townson poursuivirent l'ennemi jusque sous ses batteries ; mais ces batteries, construites et fortifiées à l'avance, ne pouvant être emportées d'assaut, les Américains retournèrent sur leurs pas.

Cette affaire peut être considérée comme la première bataille rangée de la guerre: elle nous donna la preuve que la discipline était la seule chose qui jusqu'alors avait manqué à nos soldats pour se distinguer autant que nos braves marins. De chaque côté, on déploya beaucoup de talent et de courage, et si l'on a égard au nombre d'hommes engagés, on trouvera que cette bataille fut très-meurtrière ; en effet, nous perdîmes trois cent trente-huit hommes tant tués que blessés ou manquants. Parmi les blessés se trouvèrent le colonel Campbell, les capitaines King, Read, Harrison, les lieutenants Palmer, Brimhall, Barron, de Wilt et Patchim. La perte totale des Anglais, suivant le rapport du général Drummond, monta à cinq cent cinq hommes, parmi lesquels se trou-

vaient trois officiers supérieurs, sept capitaines et dix-sept lieutenants ou enseignes.

La nouvelle de cette victoire causa une joie générale : les plus honorables témoignages de la reconnaissance publique furent donnés aux officiers qui s'étaient le plus distingués ; les majors Jessup, O'Neill et Leawenworth furent faits lieutenants-colonels ; les capitaines Townson, Crooker et Harrison montèrent aussi d'un grade, et tous les officiers de l'armée reçurent les éloges qu'ils méritaient.

Le général Drummond ayant appris la défaite du général Riall, lui envoya un régiment pour le renforcer et le mettre à même de repousser toute attaque tentée contre son camp. Le général Brown, de son côté, bien résolu de chasser l'ennemi de la forte position qu'il occupait, envoya le général Ripley construire un pont sur la rivière *Chippewa*, trois milles au dessus du camp, afin que, maître des deux rives, il pût attaquer en même temps le front et le flanc droit des Anglais. Cette opération fut conduite avec tant de célérité et de secret, que le pont était presque achevé lorsque le général Riall eut avis de ce qui se passait : de suite, il fit avancer l'artillerie pour empêcher les Américains de terminer leurs travaux ;

mais cette artillerie ne put pas lutter contre la nôtre, et fut bientôt forcée de se retirer. Le général Riall, dont la situation devenait de plus en plus critique, prit le parti d'abandonner ses retranchements, dont le général Brown prit possession le jour même. L'ennemi se replia d'abord sur *Queen'stown;* mais étant poursuivi et ne se croyant pas en sûreté, il continua sa retraite jusqu'à *Ten miles-Creek.*

L'armée américaine campa à *Queen'stown*; et avant d'entreprendre aucune opération ultérieure, le général Swift demanda et obtint d'aller avec un détachement de cent vingt hommes reconnaître la position de l'ennemi. Il surprit un avant-poste et s'empara de tous les soldats qui le composaient; cependant un de ceux-ci, auquel on avait déjà accordé quartier, met soudain son fusil en joue, tire, et presque à bout portant fait au général une blessure mortelle: celui-ci eut encore assez de force pour tuer son lâche assassin, et même pour rester à la tête de sa petite troupe pendant un vif engagement qu'elle eut à soutenir contre un détachement ennemi, attiré par la détonation du fusil; mais aussitôt que l'ennemi fut repoussé, le brave Swift tomba sans mouvement et fut reporté au camp, où peu

après il mourut, sincèrement regretté de toute l'armée.

Le général Brown convoqua un conseil de guerre pour examiner ce qu'il y avait à faire. Il s'agissait, ou de poursuivre l'ennemi la baïonnette dans les reins, pour l'anéantir avant qu'il eût reçu de nouvelles forces, ou d'aller de suite attaquer *Niagara* et le fort *George*. On s'arrêta à ce dernier plan. En conséquence, les généraux Ripley et Porter reçurent l'ordre d'aller reconnaître les approches du fort, l'un en suivant la rive du *Niagara*, et l'autre en prenant la route de *Saint-David*. Ces deux généraux remplirent parfaitement leur mission, et eurent plusieurs escarmouches avec l'ennemi ; cependant le projet d'attaque n'eut pas d'autre suite. Le général Brown en donna pour motif, que le commodore Chauncey étant extrêmement malade, il n'aurait pu être soutenu par la flotte, sans la coopération de laquelle il y aurait eu de la folie à vouloir s'emparer du fort *George*. Il fut donc résolu d'aller attaquer l'armée ennemie qui occupait pour lors les hauteurs de *Burlington*; et en conséquence, nos troupes vinrent le 24 juillet camper à la jonction de la rivière *Chippewa* et du *Niagara*.

Le lieutenant général Drummond, piqué au vif de ce que les régiments de vétérans qu'il avait amenés d'Europe eussent été battus par les troupes américaines, qu'il regardait comme un ramas de recrues sans expérience et sans discipline, désirait ardemment qu'il se présentât une occasion de rétablir la réputation des armes britanniques. Il avait, à cet effet, rassemblé toutes les troupes qui se trouvaient dans son voisinage, il en avait même fait venir par eau de lieux très-éloignés, tels que *Kingston*, et *Prescott* : à mesure qu'elles arrivaient on les plaçait à *Queenstown* dont le général Riall avait repris possession aussitôt que les Américains l'avaient abandonné pour se replier sur la *Chippewa*.

Drummond fit traverser le *Niagara* par un fort détachement, qui avait ordre de menacer la ville de *Schlosser* où se trouvaient les magasins et les hôpitaux de notre armée; ce mouvement avait pour objet d'engager le général Brown à diviser ses forces sur les deux rives; mais il n'en fut pas dupe, et pour détourner les Anglais de rien tenter contre la rive américaine, il donna l'ordre au général Scott de se porter vers *Queenstown*, avec sa brigade forte de sept cents hommes, l'artillerie

de Townson et quelques cavaliers, en lui recommandant de l'envoyer prévenir aussitôt qu'il serait en présence de l'ennemi.

Le 25 juillet, à quatre heures de l'après-midi, le général Scott se mit en marche: après avoir fait deux milles et demi, et ne se trouvant plus qu'à peu de distance du saut du *Niagara*, il aperçut l'ennemi campé sur une éminence près de *Lundyslane*, position très-forte, et qui l'avait encore été rendue davantage par une batterie de neuf canons, dont deux de 24, que le général Riall y avait fait construire. Aussitôt que les Américains se furent avancés jusqu'à un petit bouquet de bois qui se trouvait entre eux et les Anglais, les capitaines Harris et Pentland, dont les compagnies formaient l'avant-garde, reçurent quelques coups de fusil d'un détachement ennemi qui recula devant eux pour les attirer du côté de *Lundyslane*. Le général Scott envoya le major Jones prévenir le commandant en chef, et s'avança avec ardeur vers la position des Anglais. Dès qu'il fut débusqué du bois et qu'il eut rangé ses troupes dans une plaine propre aux manœuvres militaires, il fut salué par une canonnade épouvantable; le capitaine Townson voulut riposter, mais ses pièces,

toutes de petit calibre, ne portaient pas jusqu'aux Anglais. Les Américains, quoique n'ayant pas la moitié autant de troupes que l'ennemi, engagèrent vivement l'action ; elle avait duré plus d'une heure sans qu'il y eût rien de décidé, quand les 11e et 22e régiments ayant épuisé toutes leurs munitions, et les colonels Brady et M'Neil, qui les commandaient, ayant été grièvement blessés, ainsi que la plupart de leurs officiers, reçurent l'ordre de se retirer du feu. Le colonel Leavenworth, avec le 9e régiment, prit leur place, et eut lui seul à soutenir tous les efforts de l'ennemi ; ce qu'il fit avec le plus grand courage, sans céder un pouce de terrain : mais, ayant perdu plus de la moitié de ses hommes, et ayant à repousser des charges toujours nouvelles, il envoya prévenir le général Scott de la position difficile dans laquelle il se trouvait. Celui-ci se porta aussitôt de sa personne près du 9e régiment, et encouragea les braves soldats qui le composaient à tenir encore, en leur annonçant que des renforts allaient arriver ; et en effet le lieutenant Riddle, qui depuis le matin était allé battre le pays avec un détachement, entendant la canonnade, s'empressa de venir partager les dangers de ses frères d'armes. Le général

Brown, ayant aussi entendu le canon, se porta de suite vers le lieu de l'action, donnant l'ordre au général Ripley de le suivre avec sa brigade. Il rencontra en chemin le major Jones, et, d'après les informations qu'il en reçut, il expédia aussi l'ordre au général Porter de se rendre en toute hâte avec les volontaires et toute l'artillerie au secours du général Scott.

Cependant la situation de la brigade engagée devenait de plus en plus critique. Ces braves soldats voyaient leurs rangs s'éclaircir à chaque instant, et néanmoins ils firent si bonne contenance, ils repoussèrent toutes les charges avec tant d'intrépidité, que le général Riall désespéra de vaincre, et envoya en toute hâte demander des renforts au général Drummond. Il y eut pour lors une sorte de suspension d'armes; rien n'interrompit plus le silence de la nuit que les gémissements des blessés et le bruit sourd et monotone de la chute du *Niagara*. Les Américains profitèrent de cet instant de répit pour réunir en un seul corps les débris des régiments qui avaient jusque-là soutenu le combat; ce corps fut placé sous le commandement du colonel Brady qui, quoique grièvement blessé, ne voulut jamais quitter le champ de bataille. Le combat ne tarda pas à

se réengager par l'arrivée, de notre côté, de la brigade du général Ripley, de l'artillerie du major Hindman et des volontaires du général Porter, et de l'autre, du général Drummond en personne et de toutes ses forces.

Sur ces entrefaites, le jeune et vaillant major Jessup, qui, dès le commencement de l'action avait reçu l'ordre de se porter sur la droite, réussit à tourner l'aile gauche de l'ennemi ; et lorsque le combat recommença, il fondit inopinément sur les Anglais à la faveur de la nuit, surprit plusieurs détachements, et fit prisonniers tant d'officiers et de soldats, que la marche de sa petite troupe en fut fort embarrassée. Il aurait pu, suivant les lois de la guerre, ne point leur accorder de quartier ; mais, plein de générosité, il ne voulut pas rougir ses mains dans le sang d'hommes qui peut-être à sa place n'eussent pas agi si noblement. L'un de ses officiers, le capitaine Ketchum, eut la bonne fortune de faire prisonniers le major-général Riall et l'aide-de-camp du général Drummond. Cette circonstance fut d'une grande importance, car elle retarda la concentration de toutes les forces anglaises, et donna le temps aux Américains de se préparer à les recevoir. Le colonel Jessup, après avoir mis ses prison-

niers en lieu de sûreté, s'élança de nouveau dans la mêlée, et se portant sur les derrières d'un régiment anglais, fit un feu si nourri qu'il l'eut bientôt mis en déroute. « Le colonel » Jessup, dit le général Brown dans son rap- » port, nous parut enveloppé de flammes! « Il reçut ensuite l'ordre de prendre poste à l'extrême droite de la deuxième brigade.

Le général Ripley et sa brigade combattaient à une certaine distance du général Scott; et comme celui-ci était si affaibli qu'il lui était devenu totalement impossible de résister à une nouvelle attaque dirigée contre lui, le général en chef envoya l'ordre à Ripley de s'avancer promptement au secours de la première brigade. Ce général, voyant qu'il perdrait nécessairement un temps précieux en cherchant à se frayer un chemin, dans l'obscurité, à travers les broussailles qui le séparaient de Scott, prit sur lui de ne pas obéir à l'ordre qu'il avait reçu; et, avec cette rare sagacité qui n'appartient qu'à un habile capitaine, il adopta le seul parti capable de sauver l'armée. Ce parti fut approuvé par le général en chef aussitôt qu'il en eut connaissance; voiçi ce que c'était: l'ennemi avait son artillerie postée sur une colline qui formait le point d'appui de son

armée; et tant qu'il restait maître de ce point, c'était en vain que les Américains cherchaient à s'assurer la victoire. Ripley s'adressant au colonel Miller, lui demanda s'il croyait pouvoir escalader la colline à la tête du 21ᵉ régiment, tandis que lui-même l'attaquerait avec le 23ᵉ, composé de soldats de nouvelle levée. A cette demande, le brave colonel, connaissant tout le danger auquel il allait s'exposer, fit cette simple réponse « *Je l'essayerai, mon-* » *sieur.* » Nobles paroles qui depuis sont devenues la devise du 21ᵉ. Ce régiment et le 23ᵉ furent donc formés en colonnes serrées, et marchèrent à la charge, laissant le 1ᵉʳ régiment en arrière pour tenir l'infanterie ennemie en échec. Cette charge était faite pour déconcerter les troupes les plus intrépides; l'artillerie ennemie faisait un feu épouvantable; cependant le 21ᵉ avança l'arme au bras sans donner le moindre signe d'hésitation. Il n'en fut pas tout-à-fait de même des jeunes soldats du 23ᵉ; ils firent un mouvement rétrograde quand ils se virent couverts par la mitraille des canons anglais; mais le général Ripley parvint bientôt à leur rendre leur première audace, et ils n'étaient plus qu'à une cinquantaine de toises du sommet de la colline, quand

un boulet emporta le major M'Farland qui les commandait : il fut immédiatement remplacé par le major Brooks. Cependant le colonel Miller, lorsqu'il fut arrivé à quelques pas de la batterie, s'élança avec tant d'impétuosité sur les Anglais, qu'ils ne purent lui résister, et se mirent à fuir en désordre, laissant tous leurs canons au pouvoir des Américains. Cette action héroïque coûta bien cher au 21e ; presque tous ses officiers furent ou tués ou blessés, et le lieutenant Cilley, entre autres, tomba mort auprès d'une pièce dont il venait de s'emparer presque à lui seul. Aussitôt que les deux régiments furent réunis, ils poursuivirent l'ennemi de l'autre côté de la colline jusque hors de portée de fusil, et tournèrent contre lui ses propres canons.

La bataille prit dès-lors une face toute nouvelle. La hauteur d'où l'ennemi avait été délogé dominant les environs, il était évident que de sa possession dépendrait la victoire ; et le général Ripley forma ses troupes en ligne pour défendre sa conquête qu'il pensait avec raison devoir lui être chaudement disputée. Le major Hindman reçut ordre de venir se placer avec ses artilleurs, ses canons et ceux pris sur l'ennemi, entre la brigade de Ripley

et le 25e régiment ; le général Porter avec ses volontaires prit poste à l'extrême droite de la ligne américaine.

Le général Drummond, transporté de rage et de honte de ce qui venait de se passer, résolut de venger promptement l'affront qu'il avait reçu ; à cet effet il rallia toutes ses troupes, fit avancer son corps de réserve, et ordonna une charge générale. Tous ses régiments ne formaient qu'une seule ligne qui débordait de chaque côté celle de Ripley. Les Américains, suivant les ordres de leur général, restèrent dans le plus profond silence, prêts à tirer quand on le leur commanderait. Les Anglais, lorsqu'ils ne furent plus qu'à vingt pas du sommet de la colline, firent une décharge générale de leurs armes, puis s'élancèrent la baïonnette en avant sur les Américains. Ceux-ci dans ce moment faisant jouer l'artillerie et la mousqueterie presqu'à bout portant, firent un si grand ravage dans les rangs des ennemis que ces derniers commençaient déja à fuir, quand leurs chefs parvinrent à les ranimer et les ramenèrent à la charge. Il y eut alors pendant près de vingt minutes une mêlée épouvantable ; de chaque côté on combattit avec un acharnement sans pareil; cependant les Anglais furent repoussés

et abandonnèrent de nouveau la colline; mais il était à présumer que ce ne serait pas là le dernier effort du général ennemi : en conséquence la ligne américaine fut reformée sur le champ, on porta les blessés sur les derrières; et le général Scott qui, avec les débris de sa brigade était resté en réserve pendant la dernière attaque, vint se placer à *Lundyslane*, sa droite appuyée à la route de *Niagara*.

A peine une demi-heure s'était écoulée qu'on aperçut le général Drummond s'avançant à la charge avec une nouvelle ardeur. Les Américains, comme la première fois, ne tirèrent que quand les Anglais furent tout près; ceux-ci se portèrent en masse contre le centre de la ligne américaine : le brave vingt et unième régiment reçut cet horrible choc sans s'ébranler, et le général Drummond, voyant qu'il ne pouvait obtenir aucun avantage de ce côté, quitta encore une fois la partie et se retira au pied de la colline. Tandis que ces choses se passaient au centre, le général Scott, avec le peu de braves gens qui lui restaient, avait fait deux brillantes charges sur la droite de l'ennemi; mais rencontrant là un double rang d'infanterie, il ne put produire tout l'effet qu'il désirait et qui aurait été décisif : cependant il

ébranla la ligne des Anglais et contribua beaucoup à la non-réussite de leur attaque sur le centre. Dans l'une de ces charges Scott fut très-dangereusement blessé et se vit forcé de quitter le champ de bataille, laissant les restes de sa brigade réunis au vingt-cinquième régiment sous les ordres du colonel Leavenworth.

Les Anglais, complétement découragés par ces défaites réitérées, étaient sur le point d'abandonner tout à fait le combat, quand des troupes fraîches qui leur arrivaient de *Niagara*, ranimèrent leur ardeur et les enhardirent à tenter une nouvelle attaque. Après donc s'être reposés pendant une heure, ils s'avancèrent encore plus forts que jamais, et avec la ferme confiance que cette fois ils accableraient par leur nombre les Américains épuisés de fatigue. Nos braves compatriotes n'avaient pu prendre aucun repos; ils manquaient d'eau et mouraient de soif; et par le long intervalle qui s'était écoulé depuis la dernière attaque, ils commençaient à penser que les Anglais avaient enfin renoncé à leur disputer leurs lauriers. Ce fut précisément au moment où ils croyaient qu'il allait leur être permis de se livrer au repos, qu'ils aperçurent l'ennemi revenant à la charge; cette vue ranima leur ardeur première, et ils

jurèrent de ne point abandonner les nobles trophées de leur victoire. On fit de part et d'autre un feu terrible, mais cette fois les Anglais n'en furent point ébranlés, ou, pour mieux dire, comme ils étaient bien plus nombreux, une seconde ligne put aussitôt remplacer celle de front qui avait été écrasée. Le combat devint furieux ; le 21e régiment tint ferme, mais la droite et la gauche des Américains furent jetées en désordre, peu de temps il est vrai, car le général et les colonels Miller, Nicholas et Jessup les eurent bientôt ralliées : cependant les deux armées se trouvaient sur le sommet de la colline ; Anglais, Américains étaient pêle-mêle ; on combattait corps à corps ; mais c'était surtout près des canons que l'action était la plus chaude ; l'ennemi s'était percé un chemin jusqu'au milieu des pièces du major Hindman, et cet officier fut forcé d'en enclouer deux. La victoire était encore indécise, quand le général Ripley, faisant une charge sur le flanc de l'ennemi, l'enfonça ; et le centre par suite, étant également ébranlé, peu après la ligne anglaise se mit à fuir pour la quatrième fois. Vainement le général Drummond voulut-il rallier ses troupes ; sourdes à sa voix et à celle de leurs officiers, elles se sauvèrent hors

de la portée du canon, laissant leurs morts et leurs blessés entre les mains des Américains.

Le général Brown avait reçu deux blessures graves au commencement de la dernière attaque, et avait été forcé, comme le général Scott, de quitter le lieu du combat, laissant toutes ses troupes sous le commandement du général Ripley. Celui-ci avisa pour lors au moyen d'enlever les canons capturés; mais ce moyen manqua, car tous les chevaux de l'artillerie avaient été tués pendant la bataille; et, faute de cordages, on ne put même les emmener à force de bras : dans ce moment le général Brown envoya l'ordre d'emporter les morts et les blessés, et de ramener les troupes au camp de *Chippewa*. Ripley, voyant l'impossibilité d'emmener les canons anglais, les fit enclouer et précipiter au bas de la colline; ensuite avec toute l'artillerie commandée par le major Hindman, et toutes ses troupes, il se retira en bon ordre à *Chippewa*, où il arriva vers minuit. Ce fut une circonstance d'autant plus malheureuse pour nos vaillants compatriotes d'être ainsi forcés d'abandonner des trophées si chèrement achetés, que l'ennemi en tira parti pour prétendre que les Américains avaient été défaits. Certainement les Anglais s'étaient

conduits bravement ; mais dire qu'ils avaient été victorieux était avancer un mensonge atroce qui a dû faire rougir ceux de leurs officiers qui possédaient de vraies notions d'honneur.

Les troupes britanniques qui furent engagées dans cette sanglante action montaient à près de cinq mille hommes, c'est-à-dire un tiers au moins de plus que les Américains. La perte fut très-considérable des deux côtés, surtout en officiers. Les Anglais eurent un adjudant général, un capitaine, trois lieutenants et soixante-dix-neuf sous-officiers et soldats tués ; le nombre de leurs blessés s'éleva à cinq cent trente-sept hommes, parmi lesquels se trouvaient les généraux Drummond et Riall, trois colonels, deux majors, huit capitaines et vingt-deux officiers subalternes. Ils perdirent en sus, comme prisonniers, un major-général, un aide-de-camp, cinq capitaines, neuf officiers subalternes et deux cent quarante et un sous-officiers et soldats : perte totale, huit cent soixante-dix-huit hommes.

Du côté des Américains, il y eut un major, cinq capitaines, cinq officiers subalternes et cent cinquante-neuf sous-officiers et soldats tués ; le major-général Brown, les brigadiers généraux Scott et Porter, deux aides-de-camp,

un major de brigade, un colonel, quatre lieutenants colonels, un major, sept capitaines, trente-sept officiers subalternes et cinq cent quinze sous-officiers et soldats furent blessés; un major de brigade, un capitaine, six officiers subalternes, et cent deux sous-officiers ou soldats furent faits prisonniers : total général, huit cent cinquante et un hommes ; de sorte que la perte des deux armées ne différa que de vingt-sept hommes.

A son arrivée au camp, le général Ripley reçut du commandant en chef l'ordre de faire reposer et rafraîchir ses hommes, et de retourner à la pointe du jour sur le champ de bataille pour engager de nouveau l'ennemi, si les circonstances le permettaient. Ripley s'y rendit en effet, mais il trouva que les Anglais avaient repris leur première position, et qu'ils présentaient un front formidable. N'ayant de son côté que quinze cents hommes en état de combattre, il y aurait eu de la folie à attaquer l'ennemi; en conséquence il revint sur ses pas. Le général Brown, coupable en cela de beaucoup de légèreté, se hâta de blâmer la conduite de Ripley, dans une dépêche qu'il adressa au gouvernement, de sorte que cet homme respectable eut quelque temps à souffrir dans l'opinion pu-

blique. Ce ne fut que plus tard qu'on lui rendit justice, et qu'on sut que la victoire de *Niagara,* victoire la plus brillante que nos troupes eussent jamais remportée, était due en grande partie à son habileté et à sa bravoure personnelle.

Le général Ripley se trouvant dans l'impossibilité de faire tête aux forces supérieures de l'ennemi, se retira sur le fort *Érié* ; et s'attendant à y être bientôt attaqué, il fit réparer les anciennes fortifications, en construisit de nouvelles, et enfin se mit en mesure, autant que les circonstances le permettaient, de faire une longue et glorieuse résistance. Les Anglais, malgré leur prétendu triomphe, ne jugèrent à propos de suivre les Américains qu'après avoir été rejoints par un millier d'hommes conduits par le général de Wateville. Avec toutes leurs forces, montant à plus de cinq mille hommes, ils se présentèrent le 3 août devant *Érié*, fort qu'eux-mêmes avaient considéré naguère comme incapable de défense, et duquel maintenant ils croyaient ne pouvoir s'emparer qu'au moyen d'un siége régulier.

La position prise par les Américains pour résister à un ennemi qui avait une si grande supériorité numérique, présentait peu de défense naturelle, et l'ouvrage appelé fort *Érié*,

n'était qu'une simple redoute non terminée. Ce fort était situé à cinquante toises de la rive du lac, dans une plaine qui avait environ quinze pieds d'élévation au-dessus des eaux: on pouvait tout au plus le considérer comme la partie principale du camp retranché que les Américains formèrent à la hâte en élevant à droite et à gauche des lignes de palissades, et en creusant des fossés; mais le côté qui regardait le lac resta tout ouvert, et même la plupart des autres ouvrages ne purent être entièrement achevés. Cependant, dès le 7 août, les batteries américaines furent en état de riposter à celles de l'ennemi; et depuis ce jour jusqu'au 14, il y eut des deux côtés une canonnade presque continuelle. Les Anglais en ouvrant des tranchées, gagnaient peu-à-peu du terrain, et il y eut de fréquentes escarmouches entre leurs avant-postes et les nôtres; dans l'une d'elles périt le major Morgan, brave et digne officier, qui emporta les regrets sincères de toute l'armée.

Le général Gaines était arrivé à *Érié* peu après le commencement du siége: comme il était plus ancien en grade que Ripley, il prit le commandement. Dans la nuit du 14 août, Ripley ayant aperçu du mouvement dans le camp

anglais, pensa qu'on se préparait à donner l'assaut, il en prévint de suite le général Gaines; celui-ci en avait déjà eu avis, il disposa tout pour recevoir chaudement l'ennemi et le faire repentir de son audace.

Le général Drummond avait en effet tout arrangé pour attaquer les Américains sur tous les points à-la-fois; et le général Gaines, ignorant contre quelle partie l'ennemi dirigerait ses principaux efforts, avait distribué toutes ses troupes de manière à ce qu'elles pussent se prêter un mutuel secours, et qu'elles ne fussent prises nulle part au dépourvu. Le fort et deux bastions qu'on y avait ajoutés furent confiés à la garde du capitaine d'artillerie Williams; le capitaine Douglass eut le commandement d'une batterie construite près du lac. Les différentes batteries situées le long des lignes furent armées par le major Trimple et les capitaines Biddle et Fanning qui devaient au besoin être soutenus par le général Porter. L'artillerie de campagne fut distribuée sur différents points sous le commandement supérieur du major Hindman. La première brigade, composée des restes des 11e, 9e et 22e régiments, commandée par le colonel Aspinwall, fut placée à la droite, et la brigade du

général Ripley, soutenue par une batterie que commandait le capitaine Townson, prit poste à l'extrême gauche de la ligne de défense. Quelques heures avant l'assaut, une bombe lancée par l'ennemi fit sauter un des magasins qui se trouvaient dans l'intérieur des lignes américaines ; les assiégeants en poussèrent un cri de victoire, croyant que c'était la poudrière qui avait sauté : les Américains répondirent par d'autres cris, et pour prouver qu'ils avaient encore de la poudre, ils se remirent à tirer avant même que la fumée produite par l'explosion du magasin fût dissipée.

A deux heures et demie du matin, on entendit les pas d'une colonne ennemie qui venait attaquer l'extrême gauche du camp : cette partie de notre ligne était la plus faible, on n'avait eu le temps que de jeter à la hâte quelques arbres pour servir d'estacade ; mais la 2e brigade dont le brave 21e régiment sous le major Wood faisait partie, et l'artillerie de Townson étaient prêtes à recevoir l'ennemi : elles le laissèrent approcher à une très-courte distance, et firent un feu si vif et si nourri que les Anglais se mirent à fuir en désordre. Le colonel Fischer qui les commandait les rallia et les ramena à la charge ; mais ils furent encore

repoussés avec une perte plus grande que la première fois. Le colonel sachant combien il importait au succès de l'attaque générale, qu'il s'emparât de la batterie du capitaine Townson, essaya, en passant dans l'eau au-dessous de l'estacade, de pénétrer dans le camp; mais il n'y put parvenir; il perdit près de deux cents hommes, et fut obligé, ainsi que le reste de sa colonne, de faire une prompte retraite.

Cependant les autres colonnes de l'ennemi avaient attendu pour s'avancer que celle de Fischer fût complétement engagée, de sorte que quand la fusillade se fit entendre à la gauche, le colonel Scott marcha avec ses troupes contre la droite du camp, tandis que le colonel Drummond, qui s'était tenu à couvert dans un ravin situé entre les deux armées, vint attaquer le front des lignes américaines. Le colonel Scott trouva sur le point qu'il voulait attaquer la batterie de Douglass, deux compagnies des volontaires de New-Yorck et de la Pensylvanie, le 9e régiment de ligne, et une pièce de 6 dirigée par le colonel M'Ree, qui tous ensemble firent un feu si vif sur sa colonne, qu'après s'être avancée jusqu'à vingt-cinq toises, elle fut obligée de se retirer.

La colonne du colonel Drummond, com-

posée de cinq cents hommes d'élite, se porta contre une redoute construite en avant du fort, armée de six pièces de campagne. Les Anglais plantant des échelles dans le fossé parvinrent sur le parapet, et de-là ils crièrent aux troupes qui se trouvaient à la batterie Douglass de cesser de tirer; celles-ci croyant que cet ordre venait du fort, obéirent et laissèrent approcher le colonel Scott qui avait rallié sa colonne; mais s'apercevant bientôt de leur méprise, elles reçurent les assaillants avec tant de vigueur que ceux-ci furent forcés encore une fois de se retirer après avoir perdu leur commandant, et au moins un tiers de leurs gens. La colonne de front avait aussi été repoussée, mais avec bien plus de peine; et on se hâta de renforcer la garnison du fort par des détachements des brigades de Ripley et de Porter. Néanmoins le colonel Drummond, ne se tenant point pour battu, fit plusieurs autres attaques qui furent rendues inutiles par la résistance que lui présentèrent partout le colonel Hindman et le major Trimble. Quand la colonne du colonel Scott eut été entièrement défaite, le lieutenant Douglass dirigea sa batterie de manière à couper toute communication entre le colonel Drummond et le corps de réserve

sous le colonel Tucker qui devait le soutenir.

Le colonel Drummond, quoiqu'ayant été repoussé à trois reprises différentes, ne voulut point abandonner la partie ; et profitant de l'obscurité de la nuit augmentée encore par la fumée, il se glissa en silence dans le fossé, et plantant de nouveau des échelles, il s'élança sur le parapet, et ordonna à ses soldats de le suivre, criant à haute voix : « *Point de quartier aux damnés Yankeys !* » (1) Cet ordre fut fidèlement exécuté, et le combat devint beaucoup plus furieux qu'il n'avait été jusqu'alors. Tous les efforts du major Hindman ne purent déloger l'ennemi du bastion dont il s'était emparé, mais cependant il ne fit aucun progrès ultérieur. Le capitaine Williams reçut un coup mortel, les lieutenants Watmouth et M'Donough furent grièvement blessés : le dernier ne pouvant plus se soutenir, demanda quartier, mais le colonel Drummond refusa positivement de le faire prisonnier et renouvela l'ordre de faire main basse sur tous ceux qui se rendraient.

(1) *Yankeys*, terme de mépris dont les Anglais se servent pour désigner les Américains.

(*Note du traducteur.*)

M'Donough exaspéré par cet ordre barbare, rassembla le peu de forces qui lui restaient, saisit une pique et se défendit contre les assaillants, jusqu'à ce que le colonel lui-même le renversa d'un coup de pistolet qu'il lui tira à bout portant. Cet homme féroce ne survécut que quelques instants à cet acte abominable, véritable assassinat ; une balle vint l'atteindre, et il tomba sans vie près de la victime de sa cruauté.

Les Anglais, malgré la mort de leur chef, se maintenaient toujours dans leur position ; et bien que de puissants renforts fussent venus aux Américains sur ce point, depuis que le combat avait cessé sur les autres, on ne put parvenir à les chasser du bastion dont ils étaient maîtres : cependant ils avaient déjà essuyé une perte énorme, et leur opiniâtreté ne provenait que de l'espoir d'être promptement secourus par leur corps de réserve ; chose du reste assez difficile, car les canons de la batterie Douglass étaient braqués de manière à enfiler non-seulement les rangs des Anglais qui se trouvaient dans le bastion, mais encore les rangs de ceux qui tenteraient de les rejoindre. Néanmoins, la réserve anglaise s'approchait, quand une explosion aussi imprévue qu'effroyable empor-

ta le bastion et tous ceux qui se trouvaient dessus. Le corps de réserve voyant qu'il ne restait rien à faire, retrograda vers le camp : ainsi fut achevée la défaite pleine et entière de l'ennemi.

Les Anglais laissèrent entre nos mains deux cent vingt-deux hommes tués, parmi lesquels se trouvaient quatorze officiers de distinction, cent soixante-quatorze blessés, et en outre, cent quatre-vingt-six prisonniers : total cinq cent quatre-vingt-deux hommes. Le général Drummond, dans son rapport officiel, estima sa perte en tout à neuf cent cinq hommes; de notre côté, nous eûmes dix-sept hommes tués, cinquante six blessés, un lieutenant et une dixaine de soldats prisonniers. Ce ne fut que quand ils eurent perdu tout espoir d'enlever le fort, que les Anglais daignèrent accorder la vie à quelques blessés qui tombèrent entre leurs mains.

L'explosion qui termina le combat fournit aux Anglais une excuse pour leur défaite; aussi représentèrent-ils les conséquences de cet événement comme beaucoup plus graves qu'elles ne l'avaient été. Il est bien connu que l'attaque avait déjà manqué sur tous les autres points, et on ne pouvait espérer que le peu

d'hommes qui restaient sur le bastion fussent en état de lutter contre la garnison entière: d'ailleurs, l'explosion ne fit pas périr autant de monde qu'on a voulu le faire croire. Ce fut pendant l'assaut même, qui dura plus d'une heure, que l'ennemi éprouva une perte énorme; mais au reste, il est peu surprenant que ceux qui se disposaient à passer toute la garnison au fil de l'épée, se plaignissent de ce qu'on les avait empêchés d'exécuter un si noble dessein.

Après ce cruel échec, les Anglais restèrent tranquilles dans leurs retranchements jusqu'au moment où ils furent renforcés par deux nouveaux régiments; alors ils recommencèrent à tirer sur le fort presque sans interruption. Dans les derniers jours d'août, le général Gaines, ayant été dangereusement blessé par un éclat de bombe, fut forcé de quitter le commandement et de se faire transporter à *Buffaloe*.

La situation de notre armée au fort *Erié* commençait à causer de grandes inquiétudes au gouvernement. Le général Izard, qui commandait sur le lac *Champlain*, reçut ordre d'envoyer des secours au général Brown; mais sir George Prévost s'étant avancé à cette époque vers *Plattsbourg*, Izard, par ce motif et par

plusieurs autres, ne jugea pas prudent d'abandonner cette partie des frontières, ni d'affaiblir le corps qui se trouvait sous ses ordres.

Cependant la garnison d'*Erié* avait été augmentée par l'arrivée successive de plusieurs corps de milice et de volontaires ; et le général Brown, à peu près guéri de ses blessures, reprit le commandement. Les Anglais, considérablement renforcés depuis leur défaite, paraissaient avoir renoncé à toute idée de se rendre maîtres du fort autrement que par un siége régulier ; et en conséquence, ils poussaient vigoureusement leurs travaux pour s'approcher du corps de la place. Les Américains n'avaient non plus rien négligé pour compléter leurs fortifications. La canonnade continuait de part et d'autre, de fréquentes escarmouches avaient lieu ; mais pourtant il n'arriva rien d'important jusqu'au 17 septembre, jour où le général Brown, s'étant aperçu que l'ennemi avait achevé une batterie qui devait vomir un feu destructeur sur le fort, résolut de le prévenir et d'effectuer une sortie la nuit même.

Les forces anglaises se composaient de trois brigades de quinze cents hommes chacune ; l'une d'elles était toujours stationnée aux travaux du siége, tandis que les autres restaient

campées deux milles plus loin. Le dessein du général Brown était, suivant ses propres expressions, « d'escalader les batteries, de s'emparer des canons, et d'anéantir la brigade de service, avant que celles qui étaient en réserve pussent venir à son secours. » Une route fut percée au travers des bois par les lieutenants Riddle et Frazer, et en faisant un long circuit, ils parvinrent sans être découverts à conduire cette route jusqu'à portée de fusil du flanc droit de l'ennemi. A deux heures du matin, toutes les troupes sortirent du fort. La division du général Porter était composée de tirailleurs, d'Indiens, sous les ordres du colonel Gibson, et de deux corps de la milice de *New-Yorck*, commandés l'un par le colonel Wood et l'autre par le général Davis. Cette division devait suivre la route percée au milieu des bois; la division de droite, sous le général Miller, devait se placer entre les deux camps, dans le ravin dont il a déjà été question, et ne donner que lorsque Porter aurait engagé l'ennemi en flanc.

La division du général Porter marcha avec la plus grande célérité, et tomba tout-à-coup sur le flanc de l'ennemi sans qu'il se fût douté de son approche. Cependant, bientôt remis de

sa surprise, il opposa une vive résistance, et dès le commencement de l'action, les colonels Gibson et Wood furent tués à la tête de leurs colonnes ; ils furent immédiatement remplacés par le lieutenant-colonel M'Donald et le major Brooks. En trente minutes, les Américains s'emparèrent de deux batteries et d'un fortin qui les défendait, et dont la garnison fut faite prisonnière de guerre : trois pièces de 24 furent mises hors de service ; le lieutenant Riddle fit sauter un magasin, et faillit périr par suite de l'explosion.

Dans ce moment, le général Miller arriva, et après s'être réuni à la colonne commandée par le lieutenant-colonel M'Donald, il fit une trouée entre la 2e et la 3e lignes de batteries, et s'en rendit maître après une lutte très-vive et très opiniâtre dans laquelle le général Davis périt.

Tous les ouvrages de la droite des Anglais étant tombés au pouvoir des Américains, le général Miller se porta vers ceux qui se trouvaient près de la rive du lac, et qui avaient été fortifiés avec beaucoup plus de soin. Miller, auquel s'était réunie la réserve commandée par le général Ripley, éprouva de ce côté des obstacles sans nombre ; il fallut emporter cha-

cune de ces redoutes à la pointe des baïonnettes ; l'ennemi qui avait eu le temps de recevoir des renforts, mit dans sa défense la plus grande intrépidité ; cependant il ne lui restait plus qu'une seule batterie, mais c'était la plus forte de toutes : Miller, à la tête du 21e régiment et d'une partie du 17e, fut l'attaquer et força les Anglais à l'évacuer. Le général Ripley ordonna de se former en ligne sur l'arrière des batteries dont on venait de s'emparer, afin de protéger les divers détachements occupés à les détruire ; et il se préparait à poursuivre l'arrière-garde du général Drummond quand il reçut au cou une balle qui lui fit une si grave blessure, qu'on fut forcé de le reporter au fort.

Le but de sa sortie ayant été rempli au-delà de toute espérance, le général Miller rappela ses détachements, et se retira en bon ordre emmenant avec lui les prisonniers qu'il avait faits et les autres trophées de ce glorieux exploit. Quelques heures avaient suffi pour détruire les ouvrages qui avaient coûté quarante-sept jours de travail assidu aux Anglais ; ceux-ci, outre la perte de leurs canons, eurent plus d'un millier d'hommes mis hors de combat. De notre côté nous eûmes quatre-vingt-

trois hommes tués, deux cent seize blessés, et un pareil nombre de manquants. En outre des braves officiers dont nous avons déjà fait connaître la mort, plusieurs autres succombèrent dans cette occasion. Nous fîmes trois cent quatre-vingt-cinq prisonniers; quant aux morts et aux blessés de l'ennemi, il n'en fit jamais connaître la liste, de sorte qu'on n'a pas pu savoir avec précision à combien en montait le nombre. Quelques jours après cette grande victoire des Anglais, car ils ne rougirent pas de proclamer qu'ils avaient été victorieux, ils abandonnèrent leur camp et se retirèrent au fort *George*.

Nous avons déjà dit que le général Yzard n'avait pas cru devoir abandonner les bords du lac *Champlain* pour venir renforcer le général Brown. Cependant, dans les premiers jours de septembre, ayant reçu une lettre de ce dernier général, par laquelle il l'informait de la position critique dans laquelle il se trouvait à *Érié*, Yzard se mit en marche, et arriva le 17 septembre à *Sackettsharbour* avec toutes ses forces montant à environ quatre mille hommes; mais là, il ne put s'embarquer de suite, de sorte qu'il n'arriva qu'en octobre à *Érié*, quand déjà le siége était levé. Se

trouvant plus ancien en grade que le général Brown, il prit le commandement supérieur. Son arrivée fit perdre aux Anglais tout espoir de renouveler leur attaque sur *Érié*.

On verra dans un autre chapitre, que le poste quitté par le général Yzard fut bientôt dans une situation aussi mauvaise que celui qu'il était venu secourir. Nouvelle preuve de la difficulté de conduire la guerre sur une frontière aussi étendue, avec une poignée d'hommes seulement, et de l'absurdité de croire que de petites armées disséminées çà et là peuvent se prêter un mutuel secours et agir de concert à cinq cents milles de distance, quand tant de circonstances imprévues peuvent venir contrarier les plans les mieux combinés.

Le général, après avoir laissé à *Érié* une bonne garnison sous les ordres du colonel Hindman, fit avancer son armée jusqu'à *Chippewa*, dans l'intention de reprendre l'offensive; mais aucun engagement sérieux n'eut lieu. L'ennemi avait appris à ses dépens à être plus circonspect, et il évita toute action générale. Le 18 octobre, le général Bissil fut détaché avec neuf cents hommes vers *Cooks Mills*, pour détruire les magasins que l'ennemi avait sur ce point. Ce général ayant d'abord repous-

sé une avant-garde dont il prit tous les officiers, fit traverser une petite rivière nommée *Lyon'sCreek*, par trois compagnies de troupes légères sous les ordres des capitaines Dorman, Horrel et Irwine, et campa avec le reste de ses troupes sur l'autre rive. Le matin suivant, le marquis de Tweedale, avec douze cents hommes, vint attaquer les trois compagnies postées en avant; celles-ci firent la meilleure contenance, et conservèrent leur terrain jusqu'à ce que le général Bissil fût arrivé à leur secours. Le colonel Pinkney, avec le 5e régiment, reçut l'ordre de tourner la droite des ennemis et de couper, s'il était possible, une pièce d'artillerie qu'ils avaient amenée avec eux : en même temps le major Bernard s'avança en front, et chargea les Anglais à la baïonnette. Ce double mouvement fut exécuté avec la plus grande précision, et le marquis voyant la réserve américaine, qui n'avait pas encore donné, s'avancer, ordonna la retraite qui s'effectua dans un désordre complet, et en abandonnant les morts et les blessés. Le général Bissil, après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à une certaine distance, se porta sur *Cooks-Mills*, détruisit tous les magasins qui s'y trouvaient, et vint rejoindre

l'armée ayant perdu soixante-sept hommes, tant tués que blessés et manquants.

Peu après cette affaire, le temps devenant froid, et la saison propre aux opérations militaires touchant à son terme, il fut résolu de ramener toute l'armée sur la rive américaine ; ce qui fut effectué dans le plus grand ordre, après avoir détruit de fond en comble le fort *Erié*. Les troupes prirent de suite leurs quartiers d'hiver, et furent distribuées à *Buffaloe*, *Black-Rock* et *Batavia*.

Ainsi se termina la troisième invasion du Canada, si toutefois il convient de donner ce nom aux opérations de cette campagne ; car on n'avait eu en vue que de tenir l'ennemi en échec, et de regagner les postes que nous avions perdus. Cependant le général Brown avait d'abord espéré que, de concert avec la flotte du commodore Chauncey, il pourrait chasser les troupes britanniques du voisinage du lac *Ontario* et s'emparer de *Kingston* ; mais vers la fin de l'été il se fit un tel changement dans notre situation, par les débarquements que les Anglais opérèrent sur nos côtes, et par les immenses renforts qu'ils reçurent d'Europe, qu'on abandonna toute idée de pénétrer plus avant dans le Canada avec le peu de forces que nous avions.

Les partisans du gouvernement soutinrent avec raison que le meilleur mode de protéger notre territoire sur les rivages de l'Atlantique, était de menacer le Canada ; ce qui obligeait l'Angleterre à concentrer la plus grande partie de ses forces dans cette colonie. En effet, nos troupes de ligne ne montaient pas à plus de dix mille hommes ; celles de l'ennemi, ainsi qu'on l'a su depuis, se composaient de vingt mille soldats, tous ayant déjà fait plusieurs campagnes. Si notre petite armée eût été disséminée dans nos différentes cités maritimes, elle eût été d'un bien faible secours pour agir contre les troupes dont l'Angleterre aurait pu disposer, si elle n'avait plus eu d'inquiétudes pour le Canada. Quant à la conquête de cette colonie, c'est une grande question que celle de savoir si cette conquête nous eût été avantageuse. Il est certain que les ennemis les plus invétérés du gouvernement et du peuple américain, ceux qui abandonnèrent les Etats-Unis pendant la guerre de la révolution, avaient pour la plupart pris refuge au Canada ; et il n'est pas probable qu'ils eussent jamais voulu se laisser incorporer dans notre république.

Cependant la campagne sur le *Niagara* eut pour nous d'importants résultats. Les troupes

américaines, sous l'empire d'une salutaire discipline, déployèrent un caractère qui leur fit autant d'honneur qu'il causa d'étonnement à l'ennemi. Durant les deux premières années de la guerre on avait à peine eu le temps de former des officiers ; mais ensuite une jeunesse pleine d'ardeur et d'habileté demanda à servir : l'aversion pour le métier de soldat disparut peu-à-peu, l'armée fut régénérée, et les dernières scènes de la campagne de 1814 élevèrent sa réputation à la même hauteur que celle de notre victorieuse marine. Le génie de la liberté, qui, en donnant à l'homme le sentiment de sa force et de sa dignité, sut illustrer la Grèce et rendre Rome maîtresse du monde, vint animer les fils de l'Amérique. Ce fut à lui qu'ils dûrent d'écraser les bandes nombreuses et aguerries de l'Angleterre dans deux batailles rangées ; ce fut encore lui qui les soutint dans cette brillante sortie où en peu d'instants ils anéantirent tout l'espoir d'un ennemi formidable. L'Angleterre aussi jouit de quelques-uns des bienfaits de la liberté, elle leur doit sa vaste puissance ; mais ses institutions sont loin d'approcher de la sagesse et de la libéralité des nôtres. Chez nous le mérite seul fait la noblesse ; nos Hull, nos Decatur,

nos Brown, nos Scott, nos Ripley, nos Jackson, ne sont point comme ses Wellington, ses Nelson, forcés de partager leurs titres de gloire avec les créatures de la faveur, avec les indignes descendants d'illustres aïeux. Il peut y avoir sans doute, et nous sommes loin de le nier, des hommes de mérite parmi les nobles héréditaires de la Grande-Bretagne; mais combien d'entre eux n'usurpent-ils pas les emplois dûs au seul talent, et combien d'autres ne passent-ils pas leur vie entière dans une inutile oisiveté, et, ce qui est pire encore, dans les excès d'une crapuleuse débauche! — Pour en revenir à l'armée de *Niagara*, nous dirons qu'elle prouva que les Américains savaient vaincre sur terre aussi bien que sur mer. La défense d'*Erié*, si elle eût été due aux armes britanniques, aurait fatigué toutes les trompettes de la renommée; et les Anglais furent tellement convaincus de la bravoure et de l'habileté déployées dans cette occasion par les Américains, que dès-lors ils daignèrent nous élever à leur niveau, eux qui jamais avant n'avaient reconnu d'égaux.

Dans le cours de l'été, on fit plusieurs expéditions dans la partie occidentale de nos frontières; la plus importante fut dirigée par

le major Croghan qui, de concert avec le commodore Sinclair, reçut l'ordre d'aller reprendre possession du fort *Michilimackinac.* Ces deux officiers débarquèrent dans l'île *Saint-Joseph*, sur laquelle le fort est situé; mais, après une action assez chaude dans laquelle nous eûmes une soixantaine d'hommes tués ou blessés, voyant que l'ennemi était en force, et qu'il n'y avait aucun espoir d'enlever la place, ils retournèrent vers leurs vaisseaux après avoir détruit les deux établissements anglais de *Saint-Mary* et de *Saint-Joseph*. En quittant ces parages, le commodore y laissa en croisière deux goëlettes, le *Scorpion* et la *Tigresse*; ces deux navires, ayant peu après été attaqués à l'improviste par des forces supérieures, furent enlevés à l'abordage, mais non sans avoir vaillamment défendu leur pavillon.

Vers la même époque le général M'Arthur, qui commandait à *Détroit*, pénétra avec sept cents hommes sur le territoire canadien, dispersa tous les détachements qui se trouvaient dans le voisinage de la rivière *Thames*, détruisit les différents magasins que les Anglais avaient formés sur ce point, et ramena cent cinquante prisonniers, sans avoir lui-même éprouvé aucune perte.

CHAPITRE XVII.

Opérations de la guerre sur les côtes. — Les Anglais recommencent leurs déprédations. — Ils menacent *Washington* et *Baltimore*. — Le général Winder est nommé au commandement du 10e district militaire. — Sérieuses inquiétudes que font naître les mouvements de l'ennemi. — Le gouvernement éprouve de grandes difficultés pour lever une armée. — Bataille de *Bladensburgh*.—Prise et incendie de *Washington*. — Pillage d'*Alexandria*.

L'obligation de retracer les événements d'une guerre qui avait pour théâtre une si vaste étendue de côtes et de frontières, nous force à nous transporter fréquemment d'un lieu à un autre ; et nous allons maintenant ramener nos lecteurs des bords du *Niagara* sur les rives de l'Océan.

Dès le commencement du printemps de 1814, les Anglais avaient repris dans la *Chesapeake* leur système de déprédation avec plus de rage encore que l'année précédente, et ils désolèrent presque tous les établissements riverains qui se trouvaient isolés et sans dé-

fense. La flotille que nous avions dans la baie, et qui se composait d'un cutter, de deux canonnières, et de neuf barges, fut mise sous les ordres du commodore Barney, l'un des vétérans de la révolution ; et plusieurs fois ce brave et habile marin sut, comme nous allons le voir, réprimer la fureur dévastatrice de l'ennemi.

Le 1er juin, au moment où il donnait chasse à deux goëlettes anglaises, un vaisseau de ligne survint, et mit toutes ses embarcations dehors, à l'effet de s'emparer de quelques-uns des bateaux américains; Barney fit aussitôt signal à sa flotille de remonter le *Patuxent* ; les goëlettes et les autres embarcations ennemies l'y suivirent : mais il fit sur elles un feu si nourri, qu'après avoir éprouvé une perte considérable, elles se virent forcées de reprendre le large. Néanmoins elles revinrent peu après en plus grand nombre ; cette seconde attaque n'eut pas plus de succès que la première, et cette fois Barney les chassa jusques sous le feu des vaisseaux de ligne.

Le 10 juin, l'ennemi vint de nouveau attaquer notre flotille avec deux goëlettes et vingt barges. Le combat fut long et très-meurtrier, mais les Américains eurent encore l'avantage ;

et les Anglais, complétement battus, retournèrent vers leur escadre, mouillée pour lors à l'embouchure du *Patuxent*. Quelques escarmouches eurent lieu journellement jusqu'au 26 juin. A cette époque Barney ayant reçu un renfort de canonniers et de soldats de marine, prit l'offensive, et alla lui-même attaquer les ennemis à leur mouillage ; et quoiqu'au nombre de leurs navires se trouvassent deux fortes frégates, il leur fit tant de mal, qu'au bout de deux heures de canonnade, les Anglais coupèrent leurs câbles, et prirent le large. Le commodore ayant ainsi rendu libre l'embouchure de la rivière, reprit son ancienne station.

Dans le même temps, l'ennemi avait fait diverses incursions sur notre territoire. Deux petites villes, *Bénédict* et *Marlborough*, situées sur le *Potomac*, furent livrées au pillage, et on en tira une vaste quantité de tabac, et d'autres marchandises et denrées de toutes sortes. D'après le détail donné par les Anglais eux-mêmes de ces expéditions *flibustières*, il paraît que leur but constant était de détruire tous les navires, d'emporter toutes les marchandises qu'ils trouvaient, et d'engager les nègres à les suivre, pour ensuite les

faire vendre aux Antilles. Une multitude de particuliers dans l'aisance, riches même, furent tout-à-coup réduits à l'indigence par les spoliations d'un farouche et rapace ennemi. Plusieurs fois les généraux Taylor et Hungerford voulurent s'opposer à des dévastations si odieuses ; mais ils ne commandaient qu'à des milices levées à la hâte, et incapables de résister à des soldats aguerris que l'appât du butin animait d'une audace extrême. A *Kinsale*, le général Taylor, démonté de son cheval et grièvement blessé, ne dut qu'au hasard de ne pas être fait prisonnier. Dans ce lieu, ainsi qu'à *Tocomoco*, *Saint-Mary*, et autres villages, l'amiral Cockburn fit un considérable butin : le tabac, les nègres, les bestiaux, les meubles même des habitants, tout lui était bon, il emmenait ou emportait tout avec lui.

Vers la fin de juin, les mouvements de l'ennemi commencèrent à faire naître les plus vives inquiétudes ; tout semblait annoncer qu'il se disposait à de plus vastes entreprises, et on craignait avec raison qu'elles ne fussent dirigées contre *Washington* ou *Baltimore*. Déjà l'année précédente, ces deux cités avaient été menacées ; mais pour lors les troupes de débarquement qui se trouvaient à bord de la flotte

anglaise n'étaient pas assez nombreuses pour qu'elles pussent attaquer avec succès des villes bien peuplées et munies de moyens de défense. En 1814, la face des choses était entièrement changée; les événements si extraordinaires et si imprévus qui venaient de se passer en Europe, laissaient à l'Angleterre la libre disposition de toutes ses forces; et MM. Gallatin et Bayard firent connaître à notre gouvernement que, saisissant une occasion si favorable de satisfaire la haine qu'elle nous avait vouée, elle se disposait à envoyer de puissants renforts en Amérique.

L'Angleterre, bouffie d'orgueil à raison des revers de la France, dont elle s'attribuait hautement tout le mérite, croyait pouvoir nous amener facilement à la soumission. Elle connaissait l'état de nos affaires, elle savait que nous ne pouvions retirer nos troupes réglées des frontières du Canada, sans laisser notre territoire ouvert aux armées qu'elle avait dans cette colonie; elle savait qu'il nous avait été impossible, dans le court période qui s'était écoulé depuis la pacification de l'Europe, de créer de nouvelles forces capables de s'opposer à un débarquement nombreux. Tous nos ports, assez bien fortifiés du côté de

l'eau, ne l'étaient nullement du côté de terre. A peine avions-nous quelques centaines de soldats disséminés sur une côte de quinze cents milles de longueur; et ce n'était qu'avec des milices sans expérience, levées à la hâte au moment du danger, que nous devions résister à de vieilles troupes, aguerries par de nombreuses campagnes. Sans doute, les milices offrent tous les éléments propres à faire une bonne armée; chaque milicien individuellement est stimulé par des motifs bien plus nobles, bien plus puissants que le soldat ordinaire; mais il n'en est pas moins vrai que pour être utiles, les milices doivent avoir déjà campé, et être accoutumées aux fatigues et aux dangers de la guerre: il faut de l'ensemble entre les différents corps dont elles se composent; il faut que les hommes connaissent leurs chefs, aient confiance en eux, afin de leur obéir sans murmure, et certes, ce n'est pas le travail d'un jour. Sur le champ de bataille, la nouveauté de la scène, le manque d'union, la lenteur ou même la non-exécution des mouvements commandés par les généraux, tout tend à rendre les milices, même en nombre supérieur, peu capables de lutter contre d'anciens soldats habitués aux com-

bats, et qui, fermes et serrés dans leurs rangs, n'agissent que par l'impulsion d'une seule volonté.

Le président, sérieusement alarmé des désastres dont nous étions menacés, convoqua en conseil extraordinaire les chefs des différentes branches de l'administration publique. Il proposa de réunir toutes les troupes de ligne qui étaient dans les états environnants, de former un camp d'au moins trois mille hommes entre la branche orientale du *Potomac* et le *Patuxent*, et de rassembler dix mille miliciens à *Washington*. Cette proposition reçut l'assentiment général, et il y a en effet peu de doute que si les mesures indiquées eussent pu être mises à exécution, les cités de *Baltimore* et de *Washington* n'auraient eu rien à redouter des armes britanniques.

Aussitôt après le conseil, le président requit la mise sur pied du contingent entier de l'état de Maryland, qui devait se composer de six mille miliciens; il requit en même temps cinq mille hommes de la Pensylvanie, deux mille de la Virginie, et le contingent entier du district de *Colombia* qui montait à deux mille hommes; en tout, quinze mille soldats. Sur ce nombre, il y avait tout lieu d'espérer qu'il

s'en rendrait au moins dix mille à *Washington*. On pouvait compter avec certitude sur un millier de soldats de ligne ainsi que sur un escadron de cavalerie qui se trouvait alors en Pensylvanie, et sur quelques fantassins qu'on faisait venir de la Caroline du nord ; de plus, on devait enrégimenter les équipages de la flotille de Barney, dans le cas où les événements forceraient d'abandonner les navires qui la composaient. C'était, tout compris, une force assez respectable ; mais à l'exception des troupes de ligne, les soldats qui devaient en faire partie étaient encore chez eux, la plupart à une grande distance ; il fallait les lever, les réunir en corps, les discipliner ; et chacune de ces opérations demandait du temps et entraînait des délais aussi fâcheux qu'inévitables.

On forma un nouveau district militaire, composé du Maryland, de Colombia, et d'une partie de la Virginie ; le commandement en fut conféré le 5 juillet au général Winder, qui peu avant avait été échangé. La tâche assignée à cet officier était non moins difficile qu'importante ; l'armée avec laquelle il devait couvrir *Baltimore* et *Washington* n'avait encore d'existence que dans les ordres du gouvernement, et la réunion des hommes appelés

à la composer dépendait de mille circonstances fortuites ; il lui fallait créer cette armée, la disposer aux combats, préparer tout ce qui était nécessaire à la défense du territoire ; et pour opérer tant de choses, à peine avait-il devant lui le court espace d'un mois. Il est de toute justice de dire que dans de pareilles circonstances, il eût pu refuser sans honte le commandement qu'on lui proposait ; car certainement, tout ce qu'on peut exiger d'un général, c'est qu'il se mette à la tête de troupes déjà réunies, et non pas qu'il accepte la direction d'une armée purement nominale. Néanmoins, le général Winder, dans l'espoir de se distinguer, et plus encore par le désir ardent, et sincère de servir sa patrie en danger, accepta la commission si délicate qui lui fut donnée, et se mit de suite en route pour prendre une connaissance topographique de tous les lieux qui allaient devenir le théâtre de la guerre.

Dans le même temps, il ne négligea rien pour rassembler toutes les forces qu'il devait commander ; mais ce rassemblement fut loin de s'effectuer comme on l'avait espéré. D'abord le gouverneur du Maryland, qui avait donné des ordres pour la levée de trois mille hommes, put à peine en réunir trois cents.

Ensuite, le gouverneur de la Pensylvanie fit connaître que d'après la loi sur la milice, le pouvoir exécutif de cet état était dans l'impossibilité d'ordonner à lui seul aucune levée extraordinaire, et qu'en conséquence, il ne lui restait d'autre ressource que de faire un appel au patriotisme des citoyens. C'est ainsi que déjà sept mille hommes des quinze mille sur lesquels on avait compté manquèrent tout à fait; et quant aux huit mille restants, on devait s'attendre que, d'une manière ou d'une autre, on pourrait à peine en réunir la moitié.

Au commencement d'août, le général Winder ne se trouvait donc avoir sous ses ordres qu'un corps effectif de mille soldats de ligne et quatre mille miliciens qui pour la plupart n'étaient pas encore sous les drapeaux : avec cette force, il eût pu peut-être défendre *Washington* ou *Baltimore* ; mais il lui était évidemment impossible de protéger l'une et l'autre efficacement, et cependant, ne sachant où l'ennemi dirigerait ses premiers coups, il se trouvait dans l'obligation de couvrir également ces deux cités.

Le gouverneur du Maryland, quand il vit le peu d'effet de la levée qu'il avait ordonnée, consentit à ce qu'un corps de milice, précédemment formé à *Annapolis*, joignît l'armée

comme partie du contingent de cet état. Une autre brigade du Maryland, commandée par le général Stansbury, fut aussi placée à la disposition du général Winder ; mais les habitants de *Baltimore*, près de qui se trouvait cette brigade, mirent beaucoup d'opposition à ce qu'elle s'éloignât, attendu les dangers dont eux-mêmes étaient menacés.

Telles furent les causes réelles des désastres que nous eûmes à déplorer : nous avons cru devoir en faire le tableau exact, et nous laissons à décider par tout homme impartial si, dans de pareilles circonstances, au milieu de si graves embarras, nous pouvions repousser l'agression d'un ennemi formidable, à moins de l'un de ces coups du sort qui quelquefois viennent rétablir les affaires les plus désespérées. Ce serait le comble de l'injustice que de vouloir attribuer nos malheurs à tous ou à quelques-uns des hommes qui tenaient les rênes du gouvernement ; le blâme doit reposer en partie sur la nation, en partie sur nos institutions mêmes. Qu'on ne croie pas cependant que notre intention soit de représenter ces institutions comme mauvaises, parce qu'elles ne nous permirent pas de prendre une attitude militaire imposante ; non, non, pour obtenir la faculté de

lever sur-le-champ une puissante armée, il faudrait nous résoudre à perdre de trop grands biens. Tout ce que nous pouvons désirer, c'est que nos milices soient classées et disciplinées à l'avance, de manière à se trouver toujours prêtes à l'heure du danger.

Les renforts que les Anglais attendaient arrivèrent dans les premiers jours d'août, et l'amiral Cochrane prit le commandement de la flotte très-nombreuse qui se trouvait alors dans la *Chesapeake*. On savait que *Baltimore* et *Washington* seraient attaquées; mais on ignorait absolument contre laquelle de ces deux villes les Anglais se porteraient d'abord. Pour prolonger autant que possible la perplexité des Américains, la flotte se partagea en trois divisions. L'une d'elles, sous le capitaine Gordon, remonta le *Potomac*, pour aller bombarder le fort *Warburton*, et pousser ensuite jusqu'à *Washington*; la seconde, sous sir Peter Parker, alla menacer *Baltimore;* et la troisième, qui portait le principal corps de débarquement, remonta le *Patuxent*, avec l'intention apparente d'attaquer la flotille du commodore Barney qui avait pris refuge dans le haut de cette rivière, mais avec le dessein réel de s'emparer de *Washington*.

Cette dernière division mouilla le 19 août à *Bénédict*, et le lendemain débarqua six mille hommes sous les ordres du général Ross. Cette troupe se rendit le 21 à *Nottingham*, et le jour suivant à *Marlborough*, en suivant le bord de la rivière que remontait en même temps une flotille considérable commandée par l'amiral Cockburn. Le 22, à l'approche de l'ennemi, la flotille américaine, dont les équipages et le commandant étaient déjà allés rejoindre le général Winder, fut incendiée par quelques matelots qu'on avait laissés en arrière à cet effet.

Tandis que l'ennemi ne se trouvait plus qu'à vingt milles de la capitale, le général Winder avait à peine avec lui trois mille hommes, dont quinze cents étaient des miliciens tout récemment sortis de leurs foyers. La milice de *Baltimore*, les détachements qu'on attendait d'*Annapolis* et de la Virginie, n'étaient pas encore arrivés. Le général avait réuni sa petite troupe à *Woodyard*, et il ne savait encore si l'ennemi avait l'intention d'attaquer d'abord le fort *Warburton*, ou de marcher directement sur *Washington*. De ces deux partis, le premier était le plus prudent; et si l'ennemi ne le suivit pas, on ne peut l'attribuer qu'à la par-

faite connaissance qu'il avait du peu de résistance que *Washington* offrirait. En effet, les approches seules de cette cité pouvaient être défendues ; pour cela, il aurait fallu occuper d'avance les positions avantageuses que présentaient les terrains coupés et les bois qui bordaient la route par laquelle les Anglais devaient passer. Dans le cas même où cette précaution aurait été prise, l'ennemi était si supérieur en nombre qu'il aurait pu pousser de droite et de gauche des détachements considérables, et rendre ainsi libre le chemin de son armée. En tout, le mode le plus efficace de résister aux Anglais eût été de les forcer à de fréquents engagements, de harceler leurs flancs, de menacer leur arrière-garde ; mais il aurait fallu pour ce genre d'hostilités de nombreuses troupes légères et aguerries, et c'est ce qui nous manquait.

Dans l'après-midi du 22 août les Anglais se remirent en route et, après quelques escarmouches avec les Américains, ils s'arrêtèrent pour la nuit à cinq milles en avant de *Marlborough*. Le général Winder crut pour lors devoir abandonner *Woodyard* et se retirer dans un lieu nommé *Oldfields*, d'où il pouvait couvrir également *Bladensburgh*, les ponts

jetés sur la branche orientale du *Potomac*, et le fort *Warburton*. Le colonel Monroe, secrétaire d'état, qui depuis plusieurs jours se trouvait à l'armée, avait aidé le général de ses conseils, et avait constamment reconnu lui-même les mouvements de l'ennemi. Le président, et les chefs des départements ministériels arrivèrent au quartier général à *Oldfields* le 22, et y restèrent jusqu'au lendemain au soir. La position pénible et difficile dans laquelle se trouvait Winder, lui faisait désirer de n'agir que d'après les avis des premiers fonctionnaires du gouvernement, et ceux-ci, voyant les affaires dans un si mauvais état, se hasardèrent peut-être à donner trop librement leur opinion sur des opérations purement militaires. Dans un moment critique, où la moindre indécision peut devenir fatale, la réunion de plusieurs individus dont chacun suggère différents expédients fait plus de mal que de bien. Loin de nous cependant de vouloir jeter à ce sujet aucun blâme sur les chefs du gouvernement; leur intervention dans de si graves conjonctures était certainement bien justifiée.

Le 23, le major Peters fut détaché avec quelques pièces de campagne et les compagnies des capitaines Davidson et Stull, pour aller

harceler l'ennemi qui se trouvait toujours dans le voisinage de *Marlborough*. Cet officier fut bientôt forcé de revenir sur ses pas, et l'armée anglaise s'avança jusques auprès d'*Oldfields*, menaçant la nôtre d'une attaque générale pour la nuit même, ou au plus tard pour le lendemain matin. Le général Winder, d'après le peu de discipline qui régnait parmi ses troupes, ayant tout à craindre d'un combat nocturne, se rapprocha de *Washington*, afin de prendre entre cette cité et *Bladensburgh* une position d'où il pourrait opposer à l'ennemi toutes ses forces réunies.

La veille au soir, le général Stansbury, après une marche forcée très-fatigante, était arrivé avec sa brigade à *Bladensburgh*, et avait envoyé de suite son aide-de-camp en porter la nouvelle. Le lendemain il fut rejoint par le régiment du colonel Sterret, fort de cinq cents hommes, et par un bataillon de chasseurs, commandé par le major Pinkney qui, en dernier lieu, avait été procureur-général des États-Unis. La division de Stansbury monta ainsi à deux mille hommes. Le 23, vers minuit, le secrétaire d'état vint trouver ce général, lui annonça le mouvement rétrograde de Winder, et lui conseilla de se porter immé-

diatement sur les derrières de l'ennemi ; mais Stansbury répondit qu'il croyait devoir se conformer à l'ordre formel qu'il avait reçu de rester à *Bladensburgh*, et que d'ailleurs ses soldats, qui pour la plupart venaient seulement d'arriver, étaient trop accablés de fatigue pour qu'il leur fût possible de se remettre de suite en marche. Pendant la nuit on donna plusieurs fausses alarmes qui empêchèrent les Américains de prendre le repos qui leur était si nécessaire ; et au point du jour Stansbury, d'après les nouvelles qu'il reçut, se détermina à se rapprocher de *Washington*. En conséquence il traversa la rivière sur le pont de *Bladensburgh*, et après avoir pris des mesures pour se mettre à l'abri d'une surprise, il fit halte pendant quelques heures. Déjà il s'était remis en marche avec l'intention d'occuper quelque position susceptible de défense, quand il reçut du général Winder l'ordre de revenir à *Bladensburgh* où l'on avait décidé de risquer le sort d'une bataille. Il obéit de suite à cet ordre, et entre dix et onze heures du matin il rangea ses troupes dans un verger situé à la droite de la route qui conduit de *Bladensburgh* à *Washington*. Dans ce moment, le colonel Monroe, à la demande du général en

chef et du président, vint offrir à Stansbury de l'aider à former sa colonne, et à défendre le passage du pont ; cette offre fut cordialement acceptée. L'ennemi n'était plus pour lors qu'à trois milles de distance, et il avançait au pas de charge.

On se hâta de disposer les troupes dans le meilleur ordre possible : l'artillerie, composée de six canons de 6, commandée par les capitaines Myers et Magruder, fut placée derrière une espèce de retranchement à deux cent cinquante toises du pont ; les chasseurs du major Pinkney prirent poste à droite et à gauche de la route, de manière à protéger l'artillerie et à empêcher l'ennemi de passer la rivière à gué : le 5e régiment se rangea en bataille cinquante toises plus loin, et quelque temps après reçut l'ordre, peut-être peu judicieux, de prendre position plus en arrière ; enfin, toutes les autres troupes de Stansbury furent distribuées de manière à faire le plus de mal possible à l'ennemi, et à soutenir la batterie. Au moment où cet ordre de bataille venait d'être formé, le major Beall arriva d'*Annapolis* avec environ cinq cents hommes, et fut placé dans un petit bois situé un peu plus haut à la droite de la route.

Le général Winder avait rangé sa petite armée en arrière de la division de Stansbury et avait placé sa grosse artillerie, commandée par le commodore Barney, sur une petite éminence qui bordait la grande route. Cette seconde ligne était à peine formée quand l'action commença. Le président et les autres chefs de l'administration, qui jusqu'alors avaient suivi tous les mouvements de l'armée, se retirèrent, jugeant avec raison qu'il était convenable d'abandonner la direction du combat au général en chef.

Vers midi, l'ennemi parut sur le sommet de la colline qui domine la rivière; il jeta quelques fusées incendiaires et se disposa à forcer le passage. A cet effet, une colonne fort considérable vint jusque sur le pont, mais le feu de la batterie américaine balaya bientôt ceux qui s'étaient le plus avancés, et les autres prirent refuge derrière quelques maisons situées au bord de l'eau. Le général anglais fit de suite avancer une nouvelle colonne plus forte que la première; elle chargea sur le front de la batterie, et malgré les volées multipliées des artilleurs américains, elle continua sa marche serrant les rangs à mesure que les boulets les éclaircissaient, et vint se former en bataille sur

la route de *Washington* . où elle ne tarda pas à recevoir de puissants renforts. Pendant que l'ennemi s'approchait, une compagnie commandée par le capitaine Dongherty se mit à fuir sans qu'on pût la rallier et la ramener au combat; le corps du major Pinkney tint bon, mais il tira trop tôt et de trop loin, de sorte qu'il fit peu d'effet : cependant les Anglais avançaient de plus en plus ; déjà ils se trouvaient sur la même ligne que les canons qu'on ne pouvait plus diriger contre eux, de sorte que les artilleurs, après avoir encloué une de leurs pièces, se retirèrent avec les autres sur le 5e régiment : ce mouvement fut imité par les chasseurs de Pinkney. L'ennemi en profita pour faire de nouveaux progrès, et le colonel Sterret reçut l'ordre d'aller lui disputer le terrain ; il obéit promptement à cet ordre, mais il fut forcé presqu'aussitôt de revenir sur ses pas, par suite de la confusion que les fusées anglaises avaient mise dans les deux autres régiments qui formaient la brigade de Stansbury. Ces deux régiments se mirent à fuir sans écouter ni la voix du général ni celle de leurs officiers qui les exhortaient vivement à reprendre courage et à faire face à l'ennemi. Le régiment de Sterret, l'artillerie de Burch

et les chasseurs de Pinkney, restèrent fermes à leur poste; mais l'ennemi les ayant dépassés de beaucoup, la retraite devint nécessaire, et elle s'effectua malheureusement dans le plus grand désordre, comme il arrive toujours à des troupes non faites à la discipline: c'est ainsi que la première ligne des Américains fut rompue.

Quelque temps avant ceci, l'artillerie de *Baltimore* avait pris position plus près du sommet de la colline, et les colonels Béal et Hood, commandant la milice d'*Annapolis*, qui défendaient la droite de la route, avaient placé devant eux un fort détachement sous les ordres du colonel Kramer; ce détachement défendit sa position pendant assez long-temps, fit beau coup de mal à l'ennemi, et se retira ensuite en bon ordre sur le corps auquel il appartenait. Peu après les Anglais, suivant toujours la grande route, se trouvèrent tout-à-coup exposés au feu de l'artillerie du commodore Barney; celui-ci fit jouer sur eux une pièce de 18, qui mit le plus grand désordre dans leurs rangs; ils cherchèrent à se rallier, et à continuer leur marche, mais plusieurs fois ils furent rompus, et perdirent là un grand nombre d'hommes. Le général ennemi voyant qu'il ne pouvait réussir de ce côté, voulut tourner la position des

Américains, en traversant un champ ouvert qui se trouvait à la droite ; mais ce mouvement ayant été contrarié par le capitaine Miller, qui était sur ce point avec un détachement de matelots et trois pièces de 12, l'ennemi fila encore plus à la droite, et chargea en front la milice d'*Annapolis* ; ce corps ne put soutenir ce choc, et après une seule décharge de mousqueterie, il se mit à fuir. Dès ce moment il ne resta plus sur le champ de bataille que les troupes qui étaient sous le commandement immédiat du commodore Barney. L'ennemi les avait déjà débordées, et se trouvait presque sur leurs derrières ; dans la confusion qui régnait, les caissons de munitions étaient partis, et pour comble de malheur dans un moment si critique, le commodore fut renversé de cheval et grièvement blessé ; il eut néanmoins encore assez de force pour ordonner à ses gens de l'abandonner, et de faire retraite le mieux qu'ils pourraient ; peu d'instants après il tomba, ainsi que toute son artillerie, au pouvoir des Anglais.

La milice de *George-town* et celle de *Washington*, qui avaient été placées en réserve, n'avaient point encore donné ; mais quand la seconde ligne américaine eut été mise en dé-

route, leur position était devenue très-dangereuse, et en conséquence, le général Smith qui les commandait, reçut l'ordre de se retirer avec toute la célérité possible sur *Washington*. A quelques centaines de pas du champ de bataille, ce général fut rejoint par un régiment de la Virginie, qui n'était arrivé que la veille dans la capitale, et s'était remis de suite en route pour venir retrouver l'armée, mais qui arriva malheureusement trop tard.

Le général Winder conservait encore l'espoir de rallier les fuyards, et il avait l'intention, avec ce qu'il pourrait réunir de troupes, de tenter de nouveau le sort des armes, avant que l'ennemi fût parvenu jusqu'à *Washington*; mais il sut bienôt que les hommes sur lesquels il comptait avaient fui dans toutes les directions, sans observer aucun ordre, de sorte qu'il lui devint absolument impossible d'opposer aucun obstacle aux progrès ultérieurs des Anglais. Rien ne peut exprimer la douleur des miliciens de *George-town* et de *Washington*, quand ils virent que leurs propriétés et leurs familles allaient être exposées à la fureur du vainqueur, sans qu'ils eussent eu l'occasion de tirer un seul coup de fusil pour les défendre.

Dans une courte conférence que Winder eut à *Washington* avec le secrétaire d'état et le secrétaire de la guerre, on reconnut qu'il serait absurde de vouloir défendre la ville avec le peu d'hommes dont on pouvait encore disposer ; et en effet, *Washington*, dont l'enceinte renferme une grande étendue de terrain, ne se composait encore que de quelques groupes de maisons, très-éloignés les uns des autres, et qu'il eût été impossible de défendre simultanément. En conséquence le général opéra sa retraite, et arriva le lendemain à *Montgomery* avec le petit nombre de soldats qui étaient restés sous les drapeaux.

C'est de cette manière que nous eûmes la cruelle mortification de voir tomber notre capitale au pouvoir de l'ennemi. La blessure que reçut l'orgueil national fut bien vive. Cependant cet événement n'influa en rien sur le résultat de la guerre. Les Anglais furent dans l'obligation d'abandonner promptement leur conquête; et la prise de *Washington* ne produisit d'autre effet important que d'exaspérer la nation, et de réunir tous les partis par le besoin commun de tirer vengeance d'un ennemi qui couronnait son triomphe par l'incendie et la dévastation. D'ailleurs l'honneur

national n'avait réellement rien souffert; il était peu étonnant que des troupes aguerries par vingt campagnes, eussent défait, à nombre égal, des miliciens non disciplinés, qui jamais n'avaient vu le feu, et qui, arrivés peu d'heures seulement avant l'action, étaient déjà accablés de fatigue.

Le général Winder encourut le blâme de la nation, et cependant nous pensons et nous croyons de notre devoir de déclarer que ce fut à tort qu'on lui imputa le désastre de nos armes. Ce général avait fait tout ce qui dépendait de lui pour repousser l'invasion; mais en acceptant le commandement d'une armée dont pas un seul homme n'était encore levé, n'ayant qu'un mois pour réunir ses troupes, les enrégimenter, les former aux exercices militaires, il est évident qu'il lui eût fallu des talents plus qu'humains pour arrêter un ennemi formidable par son nombre, et plus encore par l'exacte discipline qui régnait dans ses rangs. Le président et les autres chefs du gouvernement, en quittant l'armée au moment de la bataille, étaient si bien persuadés de son insuffisance pour résister aux Anglais, qu'ils mirent de suite tous leurs soins à faire transporter hors de la capitale les archives publiques. C'est le

comble de l'injustice de juger un général seulement par les succès qu'il obtient, sans tenir compte des circonstances. Les tyrans de la Turquie se vengent souvent du malheur d'une défaite, en faisant tomber la tête de leurs meilleurs généraux : ne les imitons pas ; rien de ce qui tient ou ressemble à la tyrannie ne doit jamais trouver admission en Amérique!

La perte des Anglais à la bataille de *Bladensburgh* monta à un millier d'hommes tant tués que blessés ou manquants. Le général Ross, après la victoire, fit rafraîchir ses troupes, et poussa ensuite jusqu'à *Washington*, où il arriva le même jour, 24 août, à huit heures du soir. Après avoir fait camper son armée à un mille et demi de distance, il entra avec huit cents hommes dans cette cité, pour lors entièrement déserte.

C'est ici que nous allons avoir à retracer des faits qui mirent le comble au vandalisme déployé par les Anglais dans tout le cours de cette guerre. La métropole américaine, ou, pour nous exprimer d'une manière plus juste, l'emplacement qu'elle devait occuper, ne contenait encore qu'environ neuf cents maisons, dispersées par groupes sur une surface de trois milles carrés ; au milieu de cette ville

ébauchée, s'élevaient deux splendides édifices, chefs-d'œuvre de l'architecture dans le Nouveau Monde : l'un, le capitole, était du plus noble style ; l'autre, le palais du président, pouvait rivaliser pour le goût et le fini de ses ornements avec tout ce qu'il y a de mieux en Europe. Ces deux monuments, preuve admirable des progrès des arts chez une nation si jeune encore, et qui devaient à ce titre inspirer un intérêt puissant à tout homme, quel que fût son pays, furent livrés aux flammes par ordre du général Ross, qui flétrit ainsi en un instant tous les lauriers qu'il avait pu cueillir au champ d'honneur ! La riche bibliothèque du capitole, tous les objets précieux que contenait le palais du président, furent consumés, et bientôt il ne resta plus que des murs noircis et crevassés, déplorables débris chargés d'attester à la nation américaine les lâches fureurs des Anglais ! Le général Ross et l'amiral Cockburn, qui le secondait de tout son pouvoir, non contents de ce qu'ils avaient déjà fait, détruisirent encore le grand pont jeté sur le *Potomac*, ainsi qu'un assez grand nombre de maisons particulières. La lueur de ce vaste incendie se fit voir jusqu'à *Baltimore*, donnant aux citoyens de cette ville un utile aver-

tissement du sort qui les attendait, si, par leur courage, ils ne repoussaient pas loin de leurs foyers un ennemi aussi barbare qu'implacable !

Antérieurement à l'arrivée des Anglais à *Washington*, le président, de l'avis des autres officiers du gouvernement, avait fait mettre le feu à l'approvisionnement naval, ainsi qu'aux navires qui se trouvaient dans le port. Tout ce qui avait échappé aux flammes fut détruit par l'ennemi, qui s'attacha surtout avec un soin particulier à mutiler le monument consacré à la mémoire des braves marins morts à *Tripoli* (1). Néanmoins les maisons des habitants ne furent pas pillées autant qu'on aurait pu s'y attendre ; mais cette modération peut être attribuée avec beaucoup de vraisemblance au court séjour de l'ennemi, qui évacua précipitamment la ville le lendemain même du jour où il y était entré.

(1) Ce monument avait été élevé en l'honneur des marins américains morts devant *Tripoli*, pendant la guerre qui a régné entre cette régence et les États-Unis depuis 1801 jusqu'en 1805, et notamment dans les combats livrés les 3 et 6 août 1804 par l'escadre commandée par le commandant Prèble. (*Note du Traducteur.*)

On croyait que les Anglais allaient se porter sur *Baltimore*, et cette ville était plongée dans une profonde consternation qui fut encore augmentée par l'arrivée des miliciens défaits au combat de *Bladensburgh*. Il y eut un moment de sombre stupeur, impossible à rendre; mais bientôt les citoyens, reprenant courage, rejetèrent toute idée de capitulation et se préparèrent à recevoir bravement l'ennemi. S'il se fût présenté, tout porte à croire qu'on lui eût opposé cette résistance désespérée, qui peut souvent rendre des troupes sans expérience supérieures aux troupes les mieux aguerries. De son côté, le général Winder se rendit en toute hâte à *Baltimore* avec tous les hommes qu'il put rassembler; mais on ne tarda pas à apprendre que le danger n'était plus si pressant, et que les Anglais s'étaient rembarqués.

La partie de l'escadre anglaise commandée par le capitaine Gordon, et qui, comme nous l'avons dit, avait remonté le *Potomac*, passa devant le fort *Warburton* deux jours après l'évacuation de *Washington*. Le capitaine qui commandait ce fort l'avait déjà fait sauter, et s'était retiré dans l'intérieur. Sa conduite parut très-extraordinaire et ne peut s'expliquer que par la terreur panique que la défaite de

Bladensburgh avait repandue dans tous les environs : cet officier avait bien reçu l'ordre d'évacuer le fort dans le cas où il serait attaqué du côté de terre ; mais, sans attendre même l'approche de l'ennemi, sur une vaine rumeur, il se décida à l'abandonner et à laisser ainsi la navigation du fleuve entièrement libre ; de sorte que le capitaine Gordon arriva à *Alexandria* le 29 août, sans avoir rencontré aucun obstacle dans son chemin. Les habitants de ce petit port, n'ayant aucun moyen de résister, furent forcés, pour sauver leurs maisons de l'incendie et du pillage, d'entrer en arrangements avec l'ennemi qui, n'écoutant que son insatiable avarice, leur dicta les conditions les plus dures. Les marchandises de toutes espèces qui se trouvaient dans la ville, ou qu'on en avait enlevées depuis le 19, devaient être apportées et embarquées aux frais des habitants à bord des navires marchands qui étaient le long du quai ; tous les navires, même ceux qui avaient été coulés, devaient être relevés et livrés aux Anglais. Ces conditions, légèrement modifiées, furent remplies, et le capitaine Gordon redescendit le fleuve, suivi d'une véritable flotte, et emportant le butin le plus précieux.

Cependant les capitaines Porter et Perry, l'honneur de notre marine, avaient cherché à troubler la retraite de Gordon. Porter s'était rendu à la batterie de *White-House* avec une brigade de miliciens commandée par le général Hungerford; et Perry, soutenu par le général Stewart, s'était porté à la batterie de *Indian-Head*; mais, vu la largeur du fleuve et le mauvais état des batteries, ils ne purent produire aucun effet important: néanmoins, depuis le 3 jusqu'au 6 septembre, les vaisseaux anglais eurent beaucoup à souffrir des nombreux boulets qui leur furent lancés. Le commodore Rodgers avait dans le même temps essayé d'incendier la flotte ennemie, en lui envoyant plusieurs brûlots; mais le vent ayant changé tout-à coup, rendit tous ses efforts inutiles; et Gordon, sans avoir perdu un seul navire, eut le bonheur de prendre le large.

Sir Peter Parker, qui avait remonté la *Chesapeake*, ne fut point aussi heureux que les chefs des deux autres divisions anglaises. Il avait débarqué de nuit dans le voisinage de *Moorsfield*, croyant surprendre un corps de milice qui était campé dans ce lieu sous le commandement du colonel Reid; mais les miliciens avaient entendu les barges s'approcher,

et s'étaient préparés au combat : ils laissèrent les Anglais venir jusqu'à une quarantaine de toises, et tout-à-coup firent sur eux un feu des plus meurtriers. Sir Peter Parker, après avoir rétabli l'ordre dans sa colonne, s'élança avec impétuosité contre le centre de la ligne américaine ; mais il fut repoussé, et il échoua également dans une nouvelle charge qu'il tenta en prenant les Américains en flanc : lui-même, dans cette dernière charge, reçut une grave blessure dont il mourut peu après. Ses troupes, découragées par la perte énorme qu'elles avaient éprouvée, se retirèrent précipitamment vers leurs embarcations.

La prise de *Washington* excita les plus pénibles sensations d'un bout à l'autre de l'union : tous les membres du gouvernement furent d'abord en butte à l'animadversion des citoyens ; mais bientôt on s'accorda à jeter tout le blâme sur le secrétaire de la guerre et sur le général Winder. Nous avons déjà prouvé que nos malheurs ne pouvaient être attribués à personne en particulier ; cependant des clameurs si vives s'élevèrent contre le secrétaire de la guerre, qu'il se vit forcé de donner sa démission : le président lui-même fut traité de la manière la plus indécente dans plusieurs journaux. On lui

reprocha d'avoir abandonné la capitale : devait-il donc y rester pour tomber avec elle au pouvoir de l'ennemi? Dans les cruelles conjonctures où se trouvaient nos affaires, il fit tout ce qui dépendait de lui, et s'exposa plus sans doute qu'il ne convenait à son âge et aux hautes fonctions dont il était revêtu. Il rentra l'un des premiers dans la capitale; et, du milieu de ses ruines encore fumantes, il adressa à ses concitoyens une proclamation qui, par son style à la fois noble et ferme, était faite pour réveiller dans leurs cœurs tous les sentiments généreux.

Le général Winder, voulant détruire les imputations graves qu'on dirigeait contre lui, demanda et obtint de passer devant une cour martiale. Cette cour, présidée par le général Scott, après l'examen le plus minutieux de la conduite du général, reconnut qu'il n'y avait rien à lui reprocher, et il fut en conséquence honorablement acquitté.

Ce ne sera pas aussi aisément que l'Angleterre pourra se disculper de la conduite épouvantable qu'elle a tenue envers l'Amérique. Sans parler des excès infâmes auxquels ses agents se sont portés en dévastant, le long de nos côtes, les habitations de citoyens paisibles et sans défense, l'incendie de *Washington*,

est une violation si horrible de toutes les lois de la guerre, qu'on ne peut y penser sans frémir d'indignation; et cependant le général Ross, dans son rapport officiel, en parlait comme d'une chose toute naturelle.

Napoléon, que les Anglais ont surnommé l'Attila moderne, est entré dans les capitales des principales nations de l'Europe; mais il ne s'est jamais déshonoré par de semblables excès: excès qui, tout odieux qu'ils fussent, le devinrent encore plus par l'effronterie et les vils mensonges avec lesquels on voulut les justifier. Une lettre de l'amiral Cochrane au secrétaire d'état, lettre datée de la veille du débarquement, mais qui ne fut envoyée à son adresse qu'après la destruction de *Washington*, portait que l'amiral avait été requis par le gouverneur général du Canada, de l'aider à user de représailles envers les habitants des États-Unis, à raison de destructions commises par nos armées dans le Haut Canada; et qu'en conséquence il était de son devoir d'ordonner aux forces placées sous ses ordres de ruiner de fond en comble les villes, et de dévaster les districts dont les armes anglaises pourraient s'emparer.

Le colonel Monroe, secrétaire d'état, en

répondant à cette lettre, n'eut d'autre embarras que celui qu'un homme d'honneur devait éprouver à réfuter d'infâmes mensonges, publiés avec tant d'impudence. Il put dire, avec vérité, que jamais le gouvernement des États-Unis n'avait autorisé la moindre déviation des usages de la guerre ; qu'il s'était empressé au contraire de désavouer les excès commis, dans quelques cas bien rares, par des officiers américains, et avait fait juger et punir ces officiers ; que c'était la première fois qu'on avait accusé les Américains d'avoir brûlé à *Yorck* la salle du parlement ; que cette accusation était démentie par la lettre qu'avait écrite au général Dearborn l'un des principaux et des plus respectables magistrats de cette ville, pour le remercier de la bonne conduite de ses troupes (1) ; et que d'ailleurs, quand six mois auparavant sir George Prévost avait énuméré les

(1) Le chancelier de l'échiquier n'eut pas honte cependant de déclarer, au sein même du parlement britannique, qu'à *Yorck* les Américains « *avaient non-seulement brûlé la maison du gouverneur, mais toutes les maisons de la ville jusqu'à la moindre cabane* ». C'est à de telles faussetés que les Anglais furent forcés de recourir pour couvrir l'infamie de leur conduite à notre égard ! (*Note de l'auteur.*)

motifs d'après lesquels il croyait devoir exercer de si horribles représailles, il n'avait pas même fait mention de la destruction de la salle d'*Yorck*.

On nous accusait aussi d'avoir incendié quelques huttes et quelques hangards à *Long-Point* et à *Saint-Davids* : ce fait était vrai; mais les officiers qni s'en étaient rendus coupables, quoique pouvant alléguer pour excuse l'exemple de l'ennemi, furent renvoyés du service (1). La destruction de *Newarck*, événement désavoué de suite officiellement par notre gouvernement, était encore l'un des grands griefs qu'on élevait contre nous; mais qu'étaient donc tous ces faits en comparaison des horreurs commises sur les côtes de la *Chesapeake*, de la mise à mort de toute la garnison de *Niagara*, de la destruction de toutes les villes et bourgs de cette frontière? et quand sir George Prévost avait déclaré lui-

(1) Il s'agit ici de la destruction d'un village indien, situé sur la rivière *Thames*, appelé village des *Moraviens;* non pas ces Moraviens à la civilisation desquels notre compatriote Hackenwelder a consacré sa vie entière; mais une horde de Sauvages employés alors au service de la Grande-Bretagne. (*Note de l'auteur.*)

même que sa vengeance était pleinement assouvie, n'était-ce pas le comble de l'impudence de vouloir encore faire considérer comme représailles pour ces mêmes faits, la destruction des somptueux monuments qui ornaient la capitale des États-Unis ?

Au surplus, la conduite barbare des Anglais dans cette circonstance ne fut que la suite de celle qu'ils avaient tenue depuis le commencement de la guerre. Toutes leurs opérations furent marquées au coin de la haine et de la cruauté. Tout d'abord, tandis que les Américains refusaient les services des Indiens, les Anglais non-seulement les admirent dans leurs rangs, mais même n'opposèrent aucun obstacle à ce que ces misérables commîssent des horreurs dont le récit fait frémir. Plus tard, quand les amiraux anglais vinrent croiser sur nos côtes, ils n'avaient encore aucun motif de représailles ; et cependant ne mirent-ils pas à feu et à sang tous les lieux dont ils purent s'emparer? N'enlevèrent-ils pas à d'industrieux et paisibles agriculteurs tous les moyens de continuer leurs utiles travaux ? Ne commirent-ils pas à *Hampton* des excès auprès desquels pâlirent ceux même dont la rivière *Raisin* avait été témoin? Eh bien! un Américain,

exaspéré par de pareilles atrocités, détruit de son propre mouvement un misérable village canadien ; aussitôt le gouverneur anglais s'empare de ce premier et seul prétexte de représailles, et toute la frontière de *Niagara* devient le théâtre de ses sanglantes fureurs! Etait-ce aussi par représailles que les Anglais s'emparèrent de nos navires dans l'intérieur même des ports neutres? qu'ils refusaient de donner quartier à de braves gens que leurs blessures mettaient hors d'état de combattre? qu'ils traitaient les Américains prisonniers de guerre avec tant d'inhumanité? Non, non, c'était en vain que les Anglais voulaient couvrir de faux prétextes les atrocités qu'ils avaient commises, atrocités inouïes dans les temps modernes, et qui, nous aimons à le croire, causèrent autant d'indignation à la grande masse du peuple anglais qu'aux Américains eux-mêmes. La minorité du parlement britannique, minorité qui, comme on le sait, représente la majorité de la nation, n'a-t-elle pas reconnu et déclaré hautement que la destruction de *Washington* couvrait de honte le nom de l'Angleterre?

Quelques personnes ont pensé que les États-Unis auraient dû, dès les premières atrocités

commises par l'ennemi, recourir à de semblables mesures envers lui ; nous ne pouvons partager une semblable opinion. Laissons le méchant se charger d'iniquités, mais n'imitons jamais son exemple. Quel Américain n'éprouve pas un noble orgueil en pensant que jamais le gouvernement de son pays n'a autorisé la moindre infraction aux lois de l'humanité, et surtout en comparant les instructions barbares données par l'amiral Cochrane à celles que le général Brown mit à l'ordre de son armée en entrant dans le Canada ! — Les lois de la guerre, disait ce général, seront dans tous les cas notre unique règle. Les hommes pris les armes à la main ou employés au service des armées, seront seuls considérés comme ennemis ; ceux qui resteront dans leurs foyers, et qui continueront leurs occupations habituelles, seront traités en amis. — Les propriétés particulières sont sacrées ; personne, sous aucun prétexte, ne doit se permettre d'y toucher : celles du gouvernement seront saisies au nom des États-Unis, mais sur l'ordre seul du général en chef. — Quiconque se permettra d'enfreindre ces dispositions, quiconque exercera la moindre violence, se livrera au moindre pillage, sera immédiatement puni de mort !

CHAPITRE XVIII.

Sensations produites tant en Europe qu'en Amérique par la prise et la destruction de *Washington*. — Glorieuse défense de *Baltimore*. — Retraite des Anglais. — Sir George Prevost entre sur le territoire des États-Unis. — Le commodore M'Donough s'empare de l'escadre anglaise sur le lac *Champlain*. — Sir George Prevost est forcé de se retirer.

Le ministère britannique fit d'abord sonner bien haut la prise de *Washington*, et voulut faire considérer cette conquête comme de la plus grande importance ; mais l'Europe entière l'envisagea sous un point de vue bien différent, et les actes de barbarie, dont les Anglais s'étaient rendus coupables au moment surtout où une négociation pour la paix était entamée, excitèrent une indignation générale. En Angleterre même, au sein du parlement, la destruction sans exemple de *Washington* produisit une si vive sensation, que ceux qui l'avaient ordonnée eurent recours aux plus grossiers mensonges pour se sauver des attein-

tes de l'exécration publique, et furent forcés d'annoncer que, d'après des instructions récentes, les horreurs commises sur les rivages de l'Amérique allaient cesser.

Aux États-Unis, ce mémorable événement eut des résultats immenses : l'esprit de parti, qui avait jusques-là paralysé en quelque sorte toutes les opérations du gouvernement, disparut tout-à-coup. La même opinion, les mêmes sentiments animèrent les citoyens d'un bout à l'autre de l'union; et l'on vit une nation d'hommes libres prête à se lever dans sa force pour repousser les hordes barbares qui se disposaient à dévaster les riches campagnes, les villes florissantes de l'Amérique.

Nos dissensions intestines avaient dû nécessairement cesser à la mort politique de Napoléon; désormais ceux-mêmes qui avaient été le plus contraires à la guerre, ne pouvaient plus douter que l'Angleterre ne la continuât que dans l'espoir de tirer de nous une affreuse vengeance, ou tout au moins de satisfaire son insatiable avarice. Aussi les citoyens, voyant leur intérêt particulier dans l'intérêt général, n'hésitèrent plus à s'armer et à se préparer à défendre le sol sacré de la patrie. Chaque bourgade devint un camp; les grandes cités

se changèrent en arsenaux ; toutes les affaires furent suspendues ; partout on nomma des comités de défense ; enfin, dans les lieux les plus menacés, la population toute entière alla travailler aux fortifications qu'on construisait pour arrêter les progrès de l'ennemi.

Les états de la nouvelle Angleterre (1), qui, jusqu'alors, avaient montré tant d'opposition à la guerre, déployèrent à cette époque toute l'énergie qui les caractérise, prouvant par-là de la manière la plus honorable que malgré tout ce qu'on avait pu dire, rien n'était plus loin de leurs désirs que de se séparer de la confédération. Le gouverneur de l'état de Vermont, qui l'année précédente avait voulu rappeler les milices de cet état du service des États-Unis, et qui avait en cela été si noblement désobéi par ces milices, s'efforça de faire oublier sa conduite passée, et somma ses concitoyens, dans les termes les plus forts, de voler à la défense de la commune patrie. Les dames américaines, toujours si remarquables par leur conduite patriotique, ne parurent

(1) On désigne sous ce nom les quatre États du nord-est, savoir : Newhampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island. (*Note du traducteur.*)

jamais plus dignes d'admiration que dans ces graves conjonctures, où on les vit faire tout ce qui dépendait d'elles pour seconder les intentions généreuses de leurs époux et de leurs frères.

On pensait avec raison que *Baltimore* serait le premier point contre lequel l'ennemi dirigerait ses coups. Les Cités de *Philadelphie* et de *New-Yorck* attendaient le résultat de cette attaque avec la plus vive inquiétude. Il est certain que si, dans le premier moment de terreur qui avait suivi la prise de *Washington*, les Anglais se fussent portés de suite sur *Baltimore*, et de là sur *Philadelphie* et *New-Yorck*, ces villes, attaquées au dépourvu, n'auraient pu opposer qu'une bien faible résistance: mais quand on sut que les Anglais s'étaient rembarqués et que *Baltimore* ne serait pas immédiatement attaquée, tous les habitants de cette ville sans distinction de sexe, d'âge ou de rang, se mirent à l'ouvrage; et, sous la direction du général Smith, creusèrent un large fossé et élevèrent un retranchement pour couvrir la partie du nord-est, seul point où la ville puisse être attaquée du côté de terre.

L'arrivée d'un grand nombre de miliciens de Virginie et de Pensylvanie, et plus encore

celle du commodore Rodgers et de ses braves marins, redoublèrent l'ardeur des habitants de *Baltimore*. Rodgers occupa les batteries construites sur la colline qui domine la ville ; le général Winder eut le commandement des troupes de ligne et d'une brigade de Virginiens ; la milice et les volontaires de *Baltimore* furent placés sous les ordres du général Stricker ; enfin, on confia le commandement supérieur de toutes les forces au général Smith, officier du plus grand mérite, dont les services dataient de la guerre de la révolution.

Les approches de la ville, du côté de l'eau, étaient défendues par le fort *M'Henry*, dont le major Armistead avait le commandement. La garnison de ce fort se composait d'une soixantaine d'artilleurs et de deux compagnies de gardes-côtes, sous les ordres des capitaines Bunbury et Addison : on y ajouta trois compagnies de volontaires, dont l'une, commandée par Nicholson, chef de la justice à *Baltimore*, s'était offerte pour faire ce service pénible et dangereux. On envoya encore dans le fort un détachement de marins sous le lieutenant Redman : enfin, le général Winder détacha de sa division six cents soldats de ligne qui, sous les ordres du lieutenant colonel Stewart, cam-

pèrent en dehors des fortifications, de sorte qu'il y eut en tout un millier d'hommes chargés spécialement de la défense de ce point important.

Deux batteries furent construites sur le *Patapsco*, à la droite du fort *M'Henry*, pour empêcher l'ennemi de débarquer en arrière de la ville ; elles furent armées par des détachements de matelots : l'une d'elles, que l'on nomma fort *Covington*, fut confiée au lieutenant Newcomb, et l'autre, appelée batterie *de la Cité*, au lieutenant Webster.

Il était de la plus haute importance pour la sûreté de *Baltimore* qu'en cas où l'ennemi attaquerait en même temps par terre et par eau, il fût simultanément repoussé des deux côtés ; car, si la marine anglaise parvenait à reduire au silence le fort *M'Henry*, rien ne s'opposerait plus à ce qu'elle vînt détruire la ville de fond en comble ; et si c'était au contraire l'attaque de terre qui réussissait, dès-lors le fort ne serait d'aucun secours, et même ne serait plus tenable. C'était donc aussi bien à la défense du fort qu'à celle des retranchements qui couvraient la ville que devaient pourvoir les habitants, et ils devaient y être d'autant plus disposés qu'en outre des ordres dévasta-

teurs de l'amiral Cochrane et des horreurs commises à *Washington* et à *Alexandria*, ils savaient bien que *Baltimore* était le point sur lequel les Anglais désiraient le plus assouvir leur vengeance, à raison des nombreux et patriotiques efforts que cette ville n'avait cessé de faire pendant toute la guerre pour le soutien de la cause nationale. Il serait impossible de se former une idée juste de l'état d'anxiété dans lequel étaient plongées cinquante mille personnes de tout âge, de tout sexe, attendant la crise terrible d'où devait dépendre le salut ou la ruine de leur ville ; anxiété d'autant plus grande que, dans le cas même d'une heureuse résistance, chaque famille avait encore à trembler sur le sort, sur la vie d'un parent, d'un ami ; car, depuis l'adolescent jusqu'au vieillard, tous ceux qui pouvaient manier un fusil se trouvaient dans les rangs de l'armée. Le comité de sûreté, composé d'hommes âgés et des citoyens qui avaient le plus d'influence (parmi eux se trouvait le respectable colonel Howard, l'un des héros de la révolution), mit la plus grande activité dans les préparatifs de défense, et ne négligea rien de ce qui pouvait prévenir ou diminuer les dangers de toutes sortes qui menaçaient la ville.

Après que l'armée anglaise se fut rembarquée, l'amiral Cochrane descendit le *Patuxent* ; et ensuite, ayant remonté la *Chesapeake*, il parut dans la matinée du 11 septembre à l'embouchure du *Patapsco* qui n'est qu'à environ quatorze milles de *Baltimore*, ayant avec lui cinquante voiles, tant vaisseaux de guerre que transports. Le jour suivant, six mille hommes de troupes, l'élite de l'armée qui avait servi en Espagne sous Wellington, débarquèrent, commandés par le général Ross, et prirent de suite la route de la ville.

Le général Stricker avait réclamé pour la brigade qu'il commandait et qui se composait en entier de la milice de *Baltimore*, l'honneur d'engager l'ennemi la première ; et cette juste demande ayant été accueillie, il s'était mis en route dès le 11 septembre pour se rendre à *North-Point*, ayant avec lui trois mille hommes effectifs ; dans ce nombre étaient compris cent cinquante cavaliers, commandés par le lieutenant colonel Biais ; plus, soixante-quinze canonniers qui avaient avec eux six pièces de 4, et étaient sous les ordres du capitaine Montgomery, procureur-général de l'État de Maryland. Quelques troupes légères de la brigade de Stansbury et les volontaires de Pen-

sylvanie, allèrent prendre poste à l'embouchure du *Bearcreek*, afin de coopérer avec le général Stricker, et de s'opposer à tout débarquement que l'ennemi tenterait sur ce point.

Stricker arriva à six heures du soir à une chapelle située près de la source du *Bearcreek*, à environ sept milles de la ville. Toute la troupe s'arrêta là pour la nuit, à l'exception de la cavalerie qui poussa jusqu'à la ferme *Gorsuch*, trois milles plus loin, et des tirailleurs qui prirent poste deux milles en avant du camp.

Le lendemain, 12 septembre, à sept heures du matin, on sut, par les vedettes, que l'ennemi avait débarqué en dedans de la rivière *Patapsco*. Aussitôt le général Stricker s'avança jusqu'au chemin de *Longlog*; là il s'arrêta, et disposa ses troupes de la manière suivante : le 5e régiment fut placé à la gauche de la grande route, ayant sa droite appuyée à l'une des branches du *Bearcreek*; de l'autre côté de la grande route le 27e se rangea en bataille, de manière à former une ligne droite avec le 5e; l'artillerie prit place entre ces deux régiments. Le 30e et le 51e régiments se formèrent cent cinquante toises en arrière de la première ligne; enfin, le 6e régiment resta un demi-mille

plus loin pour servir de corps de réserve, et se porter partout où besoin serait. Le général, après cette disposition judicieuse de ses troupes, résolut d'attendre l'ennemi où il se trouvait, et il eut soin de prévenir d'avance les deux régiments qui formaient la première ligne que, dans le cas où ils seraient forcés de battre en retraite, ils devaient passer dans l'espace qui se trouvait entre le 51e et le 39e régiments, et aller se former à la droite et à la gauche du corps de réserve.

Le général ne tarda pas à apprendre que les Anglais avançaient rapidement en suivant la grande route; et au moment où il s'attendait que leur approche allait lui être annoncée par la mousqueterie des tirailleurs qu'il avait placés en avant à cet effet, ce corps revint précipitamment sur la brigade, trompé par une fausse alerte, et croyant que l'ennemi était débarqué sur *Back-River* avec l'intention de le couper. Une partie du plan du général se trouvant ainsi manquée, il plaça les tirailleurs sur la droite de sa première ligne.

Les vedettes ayant peu après apporté la nouvelle qu'un parti avancé de l'ennemi était déjà à la ferme *Gorsuch*, et ne paraissait nullement sur ses gardes, plusieurs officiers of-

frirent d'aller le déloger; et en effet les compagnies des capitaines Levering et Howard, et une soixantaine de tirailleurs, commandés par le major Heath, se mirent aussitôt en marche, soutenus par la cavalerie et par une petite pièce de canon, pour aller châtier l'insolence des maraudeurs ennemis. Cette petite troupe avait à peine fait un demi-mille, qu'elle rencontra l'armée anglaise ; un engagement assez vif commença aussitôt ; le major Heath eut son cheval abattu sous lui, et plusieurs Américains furent tués ou blessés, mais non sans vengeance ; car le commandant en chef des forces anglaises, le général Ross, reçut lui-même un coup mortel. Il paraît que cet officier s'était imprudemment avancé pour reconnaître la position des Américains, et qu'il fut tué par l'un des hommes de la compagnie Howard (1). Après la mort de Ross, le colonel Brook qui lui succéda dans le commandement, continua

---

(1) La mort du général Ross a été attribuée à un jeune apprenti, armé d'une carabine, qui s'était caché, dit-on, derrière une touffe d'arbres, et qui paya de sa vie cette action téméraire; mais ce point n'a pas encore été bien éclairci, et a donné lieu à plusieurs contestations.

(*Note de l'auteur.*)

sa marche en avant, de sorte que le détachement américain fut forcé de se replier. Quand il eut rejoint le général Stricker, celui-ci, pensant avec raison que les hommes qui le composaient étaient trop fatigués pour prendre part à l'action qui allait avoir lieu, leur donna l'ordre de se retirer sur le corps de réserve, ordre auquel le capitaine Howard, fils du brave vétéran dont nous avons parlé plus haut, demanda de ne point obéir, voulant partager tous les dangers de ses compatriotes.

A deux heures et demie l'ennemi commença à lancer des fusées incendiaires, qui heureusement produisirent très-peu d'effet. Le capitaine Montgomery fit immédiatement jouer toute son artillerie, et les Anglais lui ripostèrent avec une pièce de 6 et un obusier qu'ils dirigèrent principalement contre le centre et la gauche des Américains. Le feu devint très-vif de part et d'autre; mais Stricker fit cesser le sien, ne voulant qu'on tirât que quand l'ennemi serait à portée de mitraille; et, s'apercevant que tous les efforts de l'ennemi se dirigeaient contre son aile gauche, il fit reculer le 27e régiment jusqu'à ce qu'il fût en ligne avec le 39e, et fit avancer deux pièces de canon de ce côté. Pour rendre encore plus fort ce point

important, il ordonna au colonel Amey du 51e régiment de venir se former en angle droit sur la gauche de la ligne, en appuyant son extrême droite au 39e régiment. Ce mouvement fut mal exécuté, et occasionna quelque confusion dans cette partie ; mais néanmoins l'ordre ne tarda pas à se rétablir, grâces aux soins du major Stevenson, aide-de-camp du général, et des majors de brigade Calhoun et Fraily.

A peine ces arrangements étaient-ils terminés que l'ennemi déploya sa colonne de droite, et se porta vivement contre les 27e et 39e régiments ; et le 59e qui devait les soutenir, après avoir tiré quelques coups de fusil, saisi d'une terreur panique, se mit à fuir dans un tel désordre qu'il fut impossible de le rallier, et qu'il entraîna dans sa fuite le 2e bataillon du 39e. Néanmoins le choc des Anglais fut reçu par les troupes restantes avec la plus grande intrépidité, et elles ne perdirent pas un pouce de terrain. Le feu pour lors devint général d'un bout à l'autre de la ligne. L'artillerie américaine, servie avec la plus grande activité, foudroya la colonne de gauche de l'ennemi ; cette colonne, ayant déjà éprouvé une énorme perte, essaya de se mettre à l'abri

derrière des constructions en bois qui se trouvaient là; mais ces constructions auxquelles le capitaine Sadtler qui les avait récemment occupées avait mis le feu, ne tardèrent pas à devenir la proie des flammes. A trois heures dix minutes, les Anglais chargèrent avec impétuosité sur les 5e et 27e régiments : cette charge ne produisit aucun effet; les Américains tinrent bon quoiqu'ils eussent affaire à des forces quadruples des leurs; car il est bon de remarquer que par la fuite du 59e régiment et d'une partie du 39e, le général Stricker n'avait plus qu'environ quatorze cents hommes à opposer à toute l'armée anglaise. Le combat se prolongea jusqu'à quatre heures moins un quart sans que les Américains eussent éprouvé le moindre désavantage; mais le géneral Stricker s'apercevant que l'ennemi, au moyen de sa supériorité numérique, se disposait à tourner sa position, crut devoir se replier en bon ordre sur son corps de réserve qui n'avait point encore donné. Après sa jonction avec ce corps, il forma de nouveau sa ligne de bataille, et attendit quelque temps ce que le commandant ennemi allait faire; mais celui-ci ne paraissant pas vouloir renouveler le combat, Stricker se remit en marche, et vint prendre

poste à la gauche et à un demi-mille environ des retranchements qui couvraient *Baltimore*. Il fut rejoint peu après dans ce lieu par le général Winder, qui d'abord avait été stationné dans la partie occidentale de la ville, mais avait ensuite reçu l'ordre de venir se ranger à la gauche de Stricker avec la brigade de Virginie et une compagnie de dragons.

Toute la brigade de *Baltimore*, à l'exception du 51[e] régiment et du 2[e] bataillon du 39[e], emportés par un mouvement d'effroi si pardonnable à des troupes neuves qui n'avaient jamais vu le feu, fut digne des plus grands éloges; d'anciens soldats n'auraient pu faire mieux que ces citoyens rassemblés et armés à la hâte : leur perte monta à cent soixante-trois hommes, tant tués que blessés, le huitième environ des troupes qui donnèrent. L'adjudant James Lowry Donaldson, du 27[e], jurisconsulte très-distingué, fut tué au plus chaud de la mêlée ; les majors Heath et Moor, ainsi que plusieurs autres officiers, furent blessés. Les Anglais avouèrent une perte presque double de celle des Américains ; et dans leur rapport officiel, ils estimèrent à six mille hommes le nombre de ceux qui leur avaient été opposés, tant la résistance qu'ils éprouvèrent

fut opiniâtre et digne de citoyens combattant pour leurs intérêts les plus chers.

Le général Stricker, se plut à rendre hommage à tous les officiers qui l'avaient si bravement secondé. Il désigna par leurs noms ceux qui s'étaient particulièrement distingués, et il paya surtout un juste tribut d'éloge au capitaine Montgomery, qui, avec la faible artillerie qu'il commandait, avait su tenir constamment en échec toute l'armée anglaise (1).

---

(1) Des preuves trop nombreuses de patriotisme furent données à cette époque, pour que nous puissions les rapporter toutes ; mais nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de ne point passer sous silence la conduite du vénérable James H. M'Cullosh. Ce brave citoyen, quoique plus que septuagénaire et d'une santé très-faible, voulut absolument combattre dans les rangs de la compagnie qu'il avait commandée vingt ans auparavant. Ayant été grièvement blessé, il tomba entre les mains de l'ennemi, et fut l'objet des plaisanteries des officiers anglais, qui se moquaient d'un homme devenu soldat quand il avait déjà un pied dans la tombe; mais ces plaisanteries cessèrent, et ils conçurent la plus haute admiration pour leur prisonnier, quand ils surent que cet homme qui n'avait pas dédaigné de combattre pour sa patrie en qualité de simple soldat, était l'un des plus considérables citoyens de *Baltimore*, et qu'il y occu-

La nouvelle de la résistance que les Anglais avaient éprouvée, et de la mort du général Ross, inspira la plus vive ardeur aux troupes chargées de la défense des retranchements : elles se rendirent gaîment aux différents postes qui leur avaient été assignés, et passèrent toute la nuit sous les armes, prêtes à recevoir bravement ceux qui viendraient les attaquer.

Le lendemain matin, l'armée anglaise parut à deux milles de distance, et put prendre une vue entière des lignes américaines : elle fit dans la matinée diverses manœuvres qui semblaient indiquer qu'elle voulait commencer l'attaque sur la droite en approchant par les routes de *Harford* et de *Yorck*; mais les généraux Winder et Stricker, en suivant tous les mouvements de l'ennemi, le forcèrent à abandonner son premier dessein et à concentrer

---

pait l'une des premières places du gouvernement. De semblables traits qui prouvaient l'esprit de résistance dont les Américains de toutes les classes étaient animés, étaient plus décourageants pour l'ennemi que la perte même d'une bataille. M. N. Williams, sénateur du Maryland, fut tué dans l'action; son frère, riche négociant, fut blessé à la cuisse. Nous avons nommé ces individus, afin de faire connaître de quels éléments se composaient alors les forces américaines. (*Note de l'auteur.*)

toutes ses forces à un mille environ du milieu des retranchements. Tout paraissait indiquer que l'attaque aurait lieu le soir même, et en conséquence le général Smith donna l'ordre aux brigades Winder et Stricker de prendre position sur la droite des Anglais, pour les attaquer en queue s'ils tentaient d'escalader les lignes, ou pour les troubler dans leur retraite si le lendemain matin ils croyaient devoir adopter ce dernier parti.

Pendant que ces opérations avaient lieu, la flotte anglaise n'était pas restée inactive. Aussitôt après qu'elle eut effectué le débarquement des troupes, elle se disposa à aller bombarder le fort *M'Henry;* et le 13 septembre à la pointe du jour, seize navires se présentèrent à deux milles de ce fort. Le major Armistead distribua tous ses gens dans les différentes batteries, et l'infanterie de ligne qui avait été détachée de la brigade Winder, resta dans le fossé extérieur, afin de repousser tout débarquement qui serait tenté par l'ennemi. Cinq galiotes à bombes commencèrent à tirer à deux milles environ de distance du fort, et voyant que leurs bombes portaient, elles mouillèrent, et firent un feu continuel et d'autant plus terrible qu'attendu leur éloignement aucun canon du fort ne

pouvait leur riposter. La situation de la garnison américaine, forcée de recevoir le feu ennemi dans une complète inaction, était affreuse; un grand nombre de bombes éclatèrent sur le fort, une pièce de 24 du bastion sud-ouest fut démontée, et les éclats de son affût tuèrent le lieutenant qui commandait sur ce point et blessèrent plusieurs canonniers. Cependant, dans cette position cruelle, pas un homme ne broncha, et tous restèrent aux postes qui leur avaient été assignés. Les navires ennemis s'étant un peu rapprochés, toutes les batteries du fort firent aussitôt un feu si vif, qu'ils se hâtèrent d'aller reprendre leur première position, d'où ils continuèrent le bombardement pendant toute la journée du 13, et la nuit du 13 au 14.

Baltimore, ainsi attaquée par terre et par mer, était plongée dans un morne silence: les femmes et les infirmes, qui seuls étaient restés dans l'intérieur de la ville, dévorés d'inquiétude pour eux et plus encore pour les amis et les parents qui étaient aux mains avec l'ennemi, ne prirent, comme on peut le penser, aucun repos pendant cette nuit terrible, et vainement chercherait-on à peindre leur effroi, quand, vers minuit, ils entendirent le bruit

d'une canonnade épouvantable qui semblait venir d'un lieu plus voisin que le fort. Chacun crut que l'ennemi avait décidément la victoire et que tout espoir de résistance était perdu. Cependant on ne tarda pas à être tranquillisé, en apprenant que l'ennemi, qui avait cherché à effectuer un débarquement entre le fort et la ville, avait été repoussé avec perte par les lieutenants Webster et Newcomb, qui commandaient la batterie *de la Cité* et le fort *Covington*. Le matin suivant, les Anglais cessèrent leur feu, après avoir lancé plus de quinze cents bombes qui, pour la plupart, éclatèrent en l'air, et couvrirent le fort *M'Henry* de leurs fragments. Néanmoins notre perte en hommes ne fut pas aussi considérable qu'il y avait lieu de le craindre, nous n'eûmes que quatre hommes tués et vingt-quatre blessés; mais les bâtiments intérieurs du fort furent tous plus ou moins endommagés. Parmi les blessés se trouva le lieutenant Russel, avocat distingué de *Baltimore*: il avait reçu sa blessure au commencement de l'action; mais malgré les douleurs qu'elle lui causait, il ne voulut point quitter son poste, et y resta jusqu'à la cessation du feu, donnant ainsi le plus noble exemple à ses frères d'armes.

L'amiral Cochrane, dans la nuit du 13 au

14, avait eu une conférence avec le commandant des forces de terre, et tous deux ayant jugé impossible de s'emparer de *Baltimore*, ils se décidèrent à abandonner leur entreprise. Cependant on continua toujours le bombardement afin de tromper les Américains, et pendant ce temps les troupes anglaises commencèrent leur retraite qui fut favorisée par une nuit excessivement obscure et par une pluie battante; de sorte qu'on ne put, des lignes américaines, avoir aucune connaissance de ce mouvement rétrograde. Là, nos braves compatriotes attendaient le jour avec la plus vive impatience : dix mille hommes environ étaient rangés le long des retranchements, et il est vraisemblable que si l'attaque avait eu lieu, ils auraient fait repentir l'ennemi de son audace. Mais leur courage ne fut point mis à l'épreuve; au lever du soleil les Anglais avaient tous disparu. Le général Winder se mit immédiatement à leur poursuite, et il ramassa un bon nombre de traîneurs; mais les autres troupes américaines, qui avaient passé trois jours et trois nuits sous les armes par une pluie continuelle, étaient trop harassées de fatigue pour qu'il leur fût possible de suivre l'armée anglaise, qui, en conséquence, effectua sans

obstacle son rembarquement. Le lendemain, toute la flotte de l'amiral Cochrane descendit la *Chesapeake*, et quitta les bords qu'elle s'était proposé de dévaster.

La nouvelle de la retraite des Anglais fut reçue dans les villes voisines avec des témoignages de joie plus faciles à concevoir qu'à dépeindre. L'heureuse défense de *Baltimore* fit en quelque sorte oublier la ruine de *Washington*; au salut de cette place nos principales cités, toutes également menacées, attachaient le leur; et au morne chagrin, que naguère on voyait empreint sur toutes les physionomies, succéda la sérénité et la confiance que donne le sentiment d'une force déjà éprouvée. A *Baltimore* même, la reconnaissance publique ne se borna pas à de vaines démonstrations; on s'occupa de suite à décerner de nobles récompenses à ceux qui s'étaient distingués, et on ordonna l'érection d'un monument funèbre pour éterniser la mémoire de ceux qui avaient reçu une mort glorieuse en combattant pour la cause sacrée de la patrie.

La délivrance des rives de la *Chesapeake* était à peine connue dans toute l'union, que la nouvelle des plus brillants succès sur la frontière du nord vint porter l'allégresse publique

à son comble. Tandis que l'amiral Cochrane menaçait d'invasion et de ruine nos côtes de l'Atlantique à la requête, disait-il, du gouverneur sir George-Prevost, celui-ci, qui était entré d'un autre côté sur le territoire des Etats-Unis, tenait un langage bien différent. En mettant le pied dans l'État de New-Yorck, il fit une proclamation dans laquelle il promettait sa protection à tous les habitants, et les assurait que ni eux, ni leurs familles, ni leurs propriétés, n'avaient rien à craindre de ses troupes, ajoutant que c'était uniquement contre le gouvernement des États-Unis, à qui seul était due la guerre dont l'Amérique était désolée, qu'il prétendait agir. Il ne disait pas un mot des représailles ni des torts supposés des Américains dont l'amiral avait fait tant de bruit. Le but de sir George Prévost était de séparer la nation du gouvernement général de l'union. Il avait reçu de puissants renforts, son armée montait à quatorze mille hommes, et il y a beaucoup de raisons de croire que si son expédition avait eu le succès qu'il espérait, il aurait été rejoint devant *New-Yorck* par d'autres forces avec lesquelles il devait s'emparer de cette ville, occuper toute la ligne de l'*Hudson*, enfin, couper entièrement toute

communication entre les États de la nouvelle Angleterre et les autres Etats de la confédération, afin de favoriser le dessein que l'Angleterre prêtait à ces états de rentrer sous sa domination, ou tout au moins de rompre les liens qui les attachaient à la grande famille américaine.

Quand le général Izard s'était rendu sur la frontière du *Niagara*, il avait laissé le général M'Comb à *Plattsburgh* avec quinze cents soldats, la plupart invalides ou nouvelles recrues; la place était à peine fortifiée ; les magasins étaient vides ; on n'avait ni vivres ni munitions de guerre. Tel était l'état des choses, lorsqu'on apprit que les Anglais s'étaient emparés de *Champlain*, et que tout annonçait qu'ils allaient marcher sur *Plattsburgh*. Il n'y avait pas un instant à perdre pour se disposer à les recevoir. Le général M'Comb rétablit du mieux qu'il put les forts à demi ruinés qui défendaient *Plattsburgh*, et y distribua les troupes qu'il avait pour leur servir de garnison : en même temps, il se concerta avec le général Moers pour faire lever en masse la milice de l'état de New-Yorck, dont ce général était commandant. Tous les habitants de *Plattsburgh* se retirèrent dans l'intérieur avec leurs familles et leurs ef-

fets, à l'exception cependant de quelques hommes et de quelques jeunes garçons qui reçurent des armes, formèrent une compagnie, et rendirent les plus grands services.

Le général Moers, ayant rassemblé environ sept cents miliciens, s'avança sur la route de *Beckmantown* pour veiller aux mouvements de l'ennemi, rompre les ponts et obstruer les chemins en renversant çà et là de grands arbres. Le capitaine Sprowl, avec deux cents hommes du 13e régiment, fut envoyé pour le même objet au pont de *Deadcreek*, sur la route du lac *Champlain*; il avait reçu l'ordre de faire des retranchements et de tenir le plus longtemps possible sur ce pont, et on lui avait donné à cet effet deux pièces de campagne: enfin, le major Appling, avec une centaine de tirailleurs, s'était placé plus en avant encore pour prévenir toute surprise de la part de l'ennemi.

Le 6 septembre au matin, on eut la certitude que les Anglais approchaient en suivant les deux routes dont nous venons de parler. La colonne qui avait pris la route de *Beckmantown* marchait avec plus de rapidité que l'autre, et elle se trouva bientôt en présence du corps de Moers: deux cent cinquante soldats

de ligne, commandés par le major Wool, avaient été envoyés près de ce corps pour soutenir les miliciens et leur inspirer, par leur exemple, du courage et du dévouement; mais ce fut en vain. Les miliciens, après avoir tiré quelques coups de fusil, sourds à toutes les remontrances, se sauvèrent dans le plus grand désordre, et la troupe de ligne eut seule à soutenir le choc des Anglais, de sorte qu'elle fut bientôt forcée de céder le terrain et de se replier sur *Plattsburgh*.

Rien n'arrêtant plus l'ennemi, il arriva très-vite devant *Plattsburgh*, et le colonel Appling, qui avait reçu l'ordre d'abandonner sa position de *Deadcreek*, rencontra la tête des colonnes anglaises sous les murs même de la place. Une fusillade assez vive s'engagea entre les Anglais et les Américains, et ceux-ci ayant été rejoints par le détachement du major Wool, firent un mal considérable à l'ennemi en tirant sur lui, abrités par les maisons de *Plattsburgh*.

La petite ville, ou plutôt, le village nommé *Plattsburgh*, est situé sur la rive septentrionale de la rivière *Saranac*, près de son embouchure dans le lac *Champlain*. De l'autre côté de cette même rivière se trouvaient les fortifications au moyen desquelles les Amé-

ricains se proposaient d'arrêter la marche des Anglais. La ville n'étant plus tenable, les détachements d'Appling, de Wool et de Sprowl, reçurent l'ordre de l'abandonner, ce qu'ils firent; et lorsqu'ils furent rentrés dans le fort, on enleva tous les bordages du pont sur la *Saranac*; ces bordages, mis en pile les uns sur les autres, formèrent une espèce de retranchement au bord de l'eau, à l'abri duquel les Américains purent continuer à faire feu sur l'ennemi.

Les Anglais, maîtres de la ville, au lieu d'attaquer de suite les fortifications américaines et de s'en emparer, ce que le nombre considérable de troupes qu'ils avaient devait leur faire espérer, se bornèrent à construire des retranchements et des batteries sur la rive opposée. Ce délai fut d'autant plus heureux pour les Américains, qu'il leur donna le temps de compléter leurs travaux et de recevoir des renforts. Le 11 septembre, il arriva un corps nombreux de miliciens de New-Yorck et de Vermont; ce corps alla de suite prendre position le long de la *Saranac*, afin de s'opposer à toute tentative que l'ennemi ferait pour passer cette rivière. Un feu de mousqueterie s'engagea d'une rive à l'autre sans presque aucun inter-

valle ; mais il ne se passa rien d'important, si ce n'est cependant que le capitaine M'Glassin, profitant d'une nuit obscure traversa, la rivière, fut attaquer une batterie masquée, défendue par des forces triples des siennes, chassa l'ennemi, détruisit ses travaux sur ce point et revint triomphant sur l'autre rive.

Le motif de la lenteur que les Anglais mirent dans leur attaque, était qu'ils attendaient la flotte qu'ils avaient sur le lac *Champlain*, et qui devait coopérer avec les troupes de terre. Son arrivée fut signalée le 11 septembre au matin, par le navire que le commodore M'Donough avait mis en observation. Cette flotte se composait de la frégate la *Confiance*, portant trente-neuf canons, dont vingt-sept du calibre de 24 ; du brick le *Linnet*, de seize canons ; des corvettes le *Chub* et le *Finch*, portant chacune onze canons ; enfin de treize galères, dont les unes portaient un canon, et les autres deux. Le commodore M'Donough était pour lors mouillé dans le port de *Plattsburgh*, et il résolut d'y attendre l'ennemi : sa flotte se composait du *Saratoga*, portant vingt-six canons, dont huit de 24 ; de l'*Eagle*, de vingt canons ; du *Ticonderoga*, de dix-sept canons ; du *Preble*, de sept canons ; et de dix

galères, dont six étaient armées de deux canons chacune, les autres n'en avaient qu'un seul. En outre de l'avantage que l'ennemi avait en pouvant choisir la position la plus favorable pour attaquer, il avait encore une grande supériorité de forces; car il avait sur sa flotte quatre-vingt-quinze canons et plus d'un millier d'hommes, tandis que les Américains ne possédaient en tout que quatre-vingt-huit canons, et que leurs équipages montaient à peine à six cents hommes. Un de nos navires avait été construit avec une vitesse extraordinaire; dix-huit jours seulement avant le combat, les arbres qui avaient fourni les bois employés à sa construction étaient encore debout, et ombrageaient de leurs feuillages les rives du lac.

L'escadre américaine était mouillée en ligne ayant cinq galères sur chaque flanc. A neuf heures du matin, les Anglais jetèrent l'ancre à environ cent cinquante toises de distance; ils étaient dans l'ordre suivant: la *Confiance* et le *Linnet* par le travers du *Saratoga* et de l'*Éagle;* les galères anglaises, et l'une des corvettes étaient opposées au *Ticonderoga*, au *Preble*, et à la division de gauche des galères américaines; l'autre corvette fut char-

gée de tenir tête aux galères mouillées à l'extrême droite.

Le combat s'engagea aussitôt ; une des corvettes anglaises, ayant eu son câble coupé, tomba sur un banc de rochers d'où elle ne put se retirer ; quelques-unes des galères ennemies ayant souffert beaucoup, ne tardèrent pas à s'éloigner du feu. Jusque-là l'avantage était de notre côté ; mais il était facile de voir que le succès définitif de cette mémorable journée, où, pour la seconde fois, les deux marines rivales combattaient en escadre, dépendait entièrement du résultat de la lutte entre les deux plus grands navires des deux flottes. Le commodore américain soutint pendant plus de deux heures le combat si inégal dans lequel il était engagé. Son danger, déjà si grand par la supériorité numérique des canons de l'ennemi, fut encore augmenté par un événement qu'il n'avait pu prévoir ; l'*Eagle*, de la position où il était, ne pouvant pas diriger ses canons comme il le voulait, coupa son câble et vint mouiller entre le *Ticonderoga* et le *Saratoga*, de sorte que ce dernier, en outre des bordées qu'il recevait de la *Confiance*, fut encore exposé à tout le feu du brick le *Linnet*. Enfin, tous les canons de tribord du *Saratoga* ayant été dé-

montés, et ceux de la *Confiance* étant à-peu-près en aussi mauvais état, la victoire devait dépendre, pour l'un ou l'autre de ces navires, d'une manœuvre fort difficile qui consistait à changer de bord en restant à l'ancre, et de présenter ainsi un nouveau flanc à son antagoniste. La *Confiance* essaya cette manœuvre, mais ne put l'effectuer. Le *Saratoga* fut plus heureux ; ayant mouillé une ancre à la poupe, et coupé son câble de l'avant, il tourna sur lui-même et put tirer sur la *Confiance* avec une nouvelle batterie dont tous les canons étaient en bon état ; dès-lors il devint impossible à cette frégate de résister plus long-temps, et elle amena son pavillon ; le *Saratoga* dirigea ensuite tout son feu contre le *Linnet*, qui se rendit quinze minutes après la *Confiance* ; la corvette qui était opposée à l'*Eagle* avait déjà amené ; trois galères avaient été coulées, les autres s'échappèrent, laissant au pouvoir du commodore M'Donough tous les plus grands navires de l'escadre qui était venue l'attaquer.

Dans les deux escadres il ne restait pas un seul mât en état de porter une voile ; tous les navires coulaient bas d'eau. Le *Saratoga* avait reçu cinquante-cinq boulets dans son bois, et

la *Confiance* cent cinq. Deux fois de suite le *Saratoga* avait été en feu; il eut vingt-huit hommes tués et vingt-neuf blessés. La *Confiance* perdit son capitaine, et eut en outre quarante-neuf hommes tués et soixante blessés. La perte totale des Américains fut de cinquante-deux hommes tués et de cinquante-huit blessés. Celle des Anglais monta à quatre-vingt-quatre hommes tués et cent dix blessés ; on leur fit en outre huit cent cinquante-six prisonniers, nombre qui excédait de beaucoup celui des vainqueurs.

Ce glorieux combat se passa en vue des deux armées qui dans le même temps étaient chaudement engagées l'une contre l'autre. Les bombes, les obus, les fusées incendiaires, pleuvaient de toutes parts ; les Anglais essayèrent plusieurs fois de traverser la rivière vis-à-vis nos fortifications, mais ils furent constamment repoussés avec une perte énorme : une tentative qu'ils firent pour passer l'eau à gué trois milles plus haut ne fut pas plus heureuse ; les miliciens qui étaient sur ce point montrèrent une rare valeur, et firent un feu si vif et si meurtrier qu'à peine se sauva-t-il quelques-uns de ceux qui avaient voulu passer sur l'autre rive. Au moment où les Anglais eurent

le triste et si imprévu spectacle de la perte entière de leur flotte, l'ardeur qu'ils avaient jusque-là apportée au combat diminua sensiblement; leur feu devint moins vif; cependant ils continuèrent la canonnade jusqu'à la nuit, et alors le plus grand silence succéda à l'horrible fracas qui pendant toute la journée avait fait retentir les rives du lac.

Les Américains étant, par leur victoire navale, maîtres de la navigation du lac, tous les desseins de sir George Prevost se trouvaient renversés ; la prise même du fort de *Plattsburgh* ne pouvait plus lui être d'aucune utilité, et il avait à craindre que le glorieux succès des Américains n'amenât à leur armée de puissants renforts contre lesquels il n'aurait pu lutter : en conséquence, il se décida à lever le siége, et à se retirer promptement sur le territoire canadien. Dans la nuit même qui suivit le combat, il détruisit ses batteries et fit partir toute son artillerie et ses bagages, et le lendemain matin, il se mit en route avec toutes ses troupes, abandonnant derrière lui les malades et les blessés. Les Américains se mirent à poursuivre les Anglais, ramassèrent un grand nombre de traîneurs, et s'emparèrent d'une immense quantité de munitions de guerre et de

bouche, laissées par sir George Prevost dans son camp, ou abandonnées dans les marais que son armée fut forcée de traverser.

Tous les Anglais qui avaient péri à terre ou sur les vaisseaux furent inhumés avec les honneurs militaires. Les soins les plus généreux furent prodigués aux blessés ; tous les prisonniers furent traités avec tant d'humanité que le capitaine Pring, qui avait succédé dans le commandement de l'escadre au capitaine de la *Confiance*, en témoigna la reconnaissance la plus vive dans le rapport officiel qu'il adressa à l'amirauté.

C'est ainsi que l'effrayante invasion dont nous étions menacés fut repoussée, et qu'une autre de nos petites mers intérieures devint encore le théâtre de la gloire américaine. La bannière parsemée d'étoiles (1) flotta en triomphe sur le lac *Champlain*, comme elle l'avait déjà fait sur les lacs *Erié* et *Ontario*. Ces grands lacs, trait distinctif de notre continent, ont été témoins de si brillants faits d'armes, que désormais leurs noms seront associés aux plus chers souvenirs des Américains.

---

(1) Le pavillon américain, qui porte autant d'étoiles que la confédération embrasse d'états différents.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XIX.

Session du congrès. — *Sine qua non* de l'Angleterre. — Mouvements militaires dans les états méridionaux. — Le général Jackson s'empare de *Pensacola*. — Une flotte anglaise arrive dans les eaux de la Louisiane. — Préparatifs pour repousser l'invasion dont ce pays est menacé. — Les Anglais débarquent. — Combat du 23 décembre. — Bataille du 8 janvier. — Les Anglais sont repoussés avec une énorme perte. — Bombardement du fort *Saint-Philip*. — Proclamation de la paix.

A l'ouverture de la session du congrès, on vit régner une unanimité de sentiments dont il n'y avait point eu d'exemple depuis nombre d'années. Il restait bien encore quelques traces d'esprit de parti, mais chacun des membres était pleinement convaincu qu'il ne fallait rien moins que l'union de tous les citoyens pour mener heureusement à terme une guerre qui nous avait déjà tant coûté, et qui était devenue purement défensive. Quelle que fût la différence des opinions relativement aux hommes en pouvoir, et à la manière dont les affaires

de la nation avaient été conduites jusques-là, il n'en existait plus sur ce qui restait à faire. On ne pouvait plus reprocher au gouvernement d'agir sous l'influence de la France ; d'un autre côté, la conduite récente de l'Angleterre ne prouvait que trop qu'elle ne continuait la guerre que dans l'espoir de ruiner l'Amérique. Les causes des dissensions qui avaient agité le congrès dans les précédentes sessions n'existaient donc plus, et désormais aucun Américain ne pouvait sans rougir se déclarer l'avocat d'une ennemie barbare qui portait le fer et le feu partout où elle pouvait pénétrer.

Il était impossible de ne pas éprouver la plus vive indignation en voyant la manière dont on agissait envers les plénipotentiaires que nous avions en Europe : pendant des mois entiers on ne s'était nullement occupé de l'objet qu'ils devaient traiter ; ensuite le lieu choisi pour les négociations fut changé presque sans motif ; enfin, il était évident que l'Angleterre, avec une duplicité indigne d'une grande puissance, voulait retarder de mois en mois la conclusion d'un traité qui pouvait être l'ouvrage d'un seul jour ; car nos plénipotentiaires, depuis que, par la pacification de l'Europe, la Grande-Bretagne n'avait plus besoin de presser des

matelots sur les navires étrangers, avaient reçu l'ordre de ne point aborder ce grand point de discussion; d'un autre côté, les abus du droit de blocus avaient cessé en même temps que la puissance de Napoléon; de sorte qu'il n'existait plus aucun motif réel de guerre entre les deux nations. Peut-être notre gouvernement eut-il tort de faire d'aussi grandes concessions pour obtenir la paix; peut-être n'aurions-nous pas dû poser les armes avant que l'Angleterre eût formellement renoncé à la détestable prétention d'exercer la presse sur nos navires; mais la nation avait un besoin extrême de la paix; la lutte que nous venions de soutenir, à raison même de notre inexpérience dans l'art de la guerre dont elle avait été pour nous l'apprentissage, nous avait fait éprouver des pertes qu'il était urgent de réparer; et au bout de quelques années de repos il était probable que nous serions mieux en mesure de venger nos droits outragés. D'ailleurs l'Angleterre avait payé assez cher les excès auxquels elle s'était portée envers nous, pour qu'à l'avenir elle eût soin de se conduire d'une manière plus conforme à l'équité. C'est rarement en forçant son ennemi à avouer ses torts qu'on parvient à une paix heureuse et de longue durée; au lieu de blesser

trop vivement son orgueil, il vaut mieux lui laisser un profond souvenir des forces et de la résistance qu'on peut lui opposer.

D'après les instructions toutes pacifiques que nos plénipotentiaires avaient reçues, on devait s'attendre, comme nous l'avons dit, à ce que le traité qui devait mettre un terme à la guerre serait conclu promptement et sans difficulté. Quel fut donc l'étonnement ou plutôt l'indignation du congrès et de la nation entière en apprenant que le ministère anglais avait proposé, comme *sine quâ non*, la cession d'une immense étendue de notre territoire, et l'abandon total des rives des lacs qui nous servaient de frontières. De si extravagantes propositions étaient-elles faites par les Anglais, uniquement pour prolonger la négociation, et avec le dessein formé d'avance de rabattre beaucoup de leurs prétentions ? c'est ce que nous ignorons : mais il est certain que si de telles propositions étaient sérieuses, elles annonçaient de la part de leurs auteurs une grossière ignorance des sentiments qui animaient les Américains. Il n'y en avait pas un qui n'eût préféré une guerre éternelle à la moindre cession du territoire sacré de la patrie.

Le congrès donna une preuve manifeste de

l'union qui existait alors entre tous ceux qui, jusques-là, avaient différé d'opinions, en approuvant à l'unanimité une délibération prise par la législature de la Pensylvanie dans sa dernière session. Voici ce dont il s'agissait : les chefs du parti qui, dans les quatre états de l'est, s'étaient constamment opposés à la guerre, devenus plus emportés à mesure que leurs concitoyens s'étaient ralliés davantage au gouvernement général de l'union, convoquèrent une assemblée à *Hartford* dont le Connecticut, qui, suivant ce que les journaux annonçaient, devait délibérer sur la convenance de se séparer de la confédération. Que ce fût ou non leur dessein, ils s'aperçurent bientôt que ce projet n'avait pas l'approbation de la majorité des citoyens des quatre états dits de la nouvelle Angleterre ; quelques députés de trois de ces Etats seulement, se rendirent à *Hartford*, et les travaux de l'assemblée se bornèrent à rédiger une adresse déclamatoire sur des objets depuis long-temps oubliés, et une remontrance ou pétition au congrès, dans laquelle on cherchait à faire ressortir tous les vices qu'on avait cru découvrir dans la constitution fédérale ; cette pétition, communiquée aux différents états, fut par tout rejetée avec mépris, et la

législature de Pensylvanie l'ayant soumise à l'examen d'un comité spécial, le rapporteur de ce comité réfuta, dans un discours éloquent, tous les motifs de plainte qu'on avait allégués, prouva l'excellence de notre constitution, et censura sévèrement la conduite des pétitionnaires.

Cette tentative, pour rompre les liens des différents états, n'eut d'autre effet que de couvrir de honte ses auteurs. Puisse cette leçon servir d'exemple à ceux qui voudraient encore troubler l'heureuse confédération des fils de l'Amérique, et puisse ce noble monument, élevé par la sagesse et cimenté du sang de nos meilleurs citoyens, exister à jamais! Quel Américain ne sent pas tout le prix de cette noble union, qui a sauvé tant de sang et de malheurs? sans elle, nous eussions été, comme les républiques de la Grèce, dans des guerres continuelles; car, c'est une triste vérité: les pays voisins et indépendants les uns des autres, sont naturellement ennemis. Quelle force, d'ailleurs, notre confédération ne donne-t-elle pas à chaque état en particulier, et quelle importance n'en reçoit pas chaque citoyen qui est devenu membre d'une grande nation, au lieu de ne l'être que d'une petite peuplade!

Eternelle infamie à celui dont le cœur est assez gangrené, assez ennemi de sa patrie et de ses concitoyens, pour vouloir rompre les liens qui ont fait de nous une nation destinée à devenir l'une des plus puissantes de la terre !

On avait craint que par suite de l'incendie de *Washington*, le siége du gouvernement ne fût transporté ailleurs : cette question fut soumise au congrès qui la décida négativement, au regret de quelques citoyens, qui auraient voulu qu'il n'y eût plus de capitale de la fédération. Le respect porté à la mémoire du grand Washington fit taire toutes les autres considérations ; et la ville, honorée de son nom, resta et restera à jamais le siége du gouvernement national de l'Amérique.

Nos finances commencèrent à se rétablir, grâces aux soins et aux grands talents de M. Dallas, que le président avait nommé secrétaire du trésor. Ses plans financiers étaient de la plus grande hardiesse ; mais il savait les développer d'une manière si lumineuse qu'il produisait la conviction, et qu'il sut ramener les esprits les plus timides à son avis. La place de secrétaire de la guerre était occupée par le colonel Monroe, qui n'avait cependant pas cessé pour cela d'être secrétaire d'état : en se

chargeant d'une tâche si difficile, et qui avait procuré si peu de popularité à ses prédécesseurs, il fit preuve de courage, et de patriotisme; mais il en fut bien récompensé par le succès de toutes les opérations entreprises sous ses auspices, et il mérita et obtint l'approbation universelle de ses concitoyens (1).

Pendant que le congrès était occupé des grands intérêts nationaux, nos affaires prenaient vers le sud une tournure alarmante; mais, avant d'entrer dans le détail des opérations importantes qui eurent lieu de ce côté à la fin de l'année, il nous faut reprendre d'un peu plus haut le fil des événements.

Le général Jackson, après avoir dicté la paix aux *Creeks*, avait établi ses quartiers à *Mobile*. Vers la fin d'août 1814, il apprit que trois navires de guerre anglais étaient arrivés à *Pensacola*, y avaient débarqué des armes et des munitions pour les distribuer aux Indiens, et avaient de plus, du consentement des autorités espagnoles, mis trois cents hommes dans le

---

(1) Le colonel Monroe, dont il est ici question, est actuellement président des État-Unis.

(*Note du traducteur.*)

fort pour lui servir de garnison. Il sut un peu plus tard que la flotte de l'amiral Cochrane, après être sortie de la *Chesapeake*, avait relâché aux *Bermudes*, où elle avait trouvé de nouveaux renforts, et que, forte de treize vaisseaux de ligne, et d'un grand nombre de transports portant au moins dix mille hommes de troupes, elle devait incessamment attaquer les états méridionaux de la confédération. Il écrivit de suite au gouverneur du Tennessée, pour requérir la mise sur pied du contingent entier de la milice de cet état.

Les trois navires qui avaient mouillé à *Pensacola* vinrent, vers le milieu de septembre, croiser devant le fort *Bowyer*, qui domine et défend l'entrée de la baie de *Mobile*. Le colonel Nichols, qui se trouvait à bord de l'un d'eux, et qui prenait le titre de commandant des forces de sa majesté britannique dans les Florides, adressa une proclamation aux habitants du Kentucky, du Tennessée, et principalement à ceux de la Louisiane, pour les engager à se joindre aux Anglais, afin, disait-il, de délivrer leur territoire de l'usurpation et de l'oppression des Américains, et de le rendre à ses légitimes propriétaires. On doit avouer que si cette proclamation n'était pas une mauvaise plaisan-

terie, il fallait que celui qui l'avait rédigée, supposât les citoyens de cette partie des États-Unis bien peu au fait de leurs véritables intérêts. Quoi! on pouvait croire qu'ils renonceraient à l'heureux état d'indépendance dont ils jouissaient, pour devenir l'une des plus obscures colonies de la Grande-Bretagne, d'une puissance pour laquelle ils avaient la haine la plus invétérée! Cette misérable bouffonnerie du colonel Nichols, car c'est le seul nom qui convienne à sa proclamation, n'eut d'autre résultat que de faire rire à ses dépens, et il eut bientôt l'occasion de se convaincre par lui-même des prodigieux effets de sa persuasive éloquence.

Le 15 septembre, il vint attaquer le fort *Bowyer,* commandé par le major Lawrence, et qui avait cent vingt hommes seulement de garnison. Le feu ne tarda pas à s'engager entre les navires anglais et les batteries américaines. Dans le même temps, cent cinquante marins étaient débarqués; et soutenus par deux cents Indiens, ils attaquèrent le fort du côté de terre. Ils avaient avec eux une pièce de 12 et un obusier; mais néanmoins ils ne purent faire aucun mal au fort dont le feu les força bientôt à faire retraite. La canonnade avec les vaisseaux con-

tinuait toujours; mais au bout de trois heures d'action, les Anglais, criblés de boulets, voulurent quitter la partie. Le navire du commodore, qui portait vingt-deux caronnades de 32, en se se retirant, échoua à environ trois cents toises du fort, et il souffrit tellement dans cette position, que son équipage se vit dans la nécessité de le brûler,, et de se sauver dans les embarcations; mais de cent soixante-dix hommes dont cet équipage se composait, à peine vingt parvinrent-ils à s'échapper. Les deux autres navires avaient éprouvé des avaries majeures, et eurent quatre-vingt-cinq hommes tués ou blessés.

Si le colonel Nichols s'était rendu ridicule par ses vaines proclamations, sa conduite dans une autre circonstance le couvrit d'infamie. Une bande de gens sans aveu, de smugglers, de corsaires, ou, pour parler plus juste, de pirates (1), avait pris asile dans une petite île

---

(1) Ils prétendaient qu'ils étaient munis de lettres de marque délivrées à Carthagène; ils arboraient en effet le pavillon de cette colonie; mais ils attaquaient indistinctement les navires de toutes les nations, et condamnaient leurs prises suivant des règles qui n'étaient connues que d'eux. (*Note de l'auteur.*)

presque inabordable, située dans l'un des lacs qui communiquent avec le golfe du Mexique à l'ouest du *Mississipi*. Un nommé Lafitte, homme du caractère le plus féroce, mais cependant doué d'une sorte de magnanimité, était le chef de ces misérables, dont le nombre montait à cinq ou six cents, et qui, par la connaissance parfaite qu'ils avaient de toutes les plus petites passes du *Mississipi*, auraient pu facilement guider l'ennemi jusque sous les murs mêmes de la *Nouvelle-Orléans*, sans être aperçu. Leur établissement avait été dévasté pendant l'été par le colonel américain Ross et par quelques navires sous les ordres du commodore Patterson; mais aussitôt que ces forces s'étaient retirées, Lafitte et ses gens étaient revenus, et avaient recommencé le même train de vie. Les Anglais, à cette époque, avaient refusé de joindre leurs efforts aux nôtres pour disperser ces forbans. Ils avaient déjà sans doute l'intention de les employer, et en effet peu après, à la honte de l'Angleterre, le colonel Nichols ne rougit point de proposer à Lafitte de s'allier avec cette puissance, lui promettant d'énormes récompenses dans le cas où il accéderait à ses propositions; et, ce qui fut encore plus humiliant pour ceux qui s'étaient ainsi

avilis, c'est que leur alliance fut rejetée avec indignation ! Lafitte avait d'abord dissimulé ; il sut adroitement tirer du colonel des renseignements importants, ensuite il le chassa avec mépris, et envoya immédiatement un exprès à Clairborne, gouverneur de la Louisiane, pour lui communiquer ce qu'il avait appris, et il lui fournissait en même temps des preuves incontestables de ce qu'il avançait. Ce gouverneur, qui quelque temps auparavant avait promis cinq cents dollars à quiconque livrerait à la justice ce chef de bandits, fut vivement frappé de ce trait inattendu de générosité ; il hésita sur ce qu'il devait faire : mais le danger devenant plus pressant, il fit une proclamation dans laquelle il promettait, sur son honneur, le pardon le plus complet à tous ceux des pirates qui abandonneraient leur infâme métier, et viendraient combattre pour la défense du pays. Ces conditions furent acceptées avec joie par les *Barataríens* (c'est ainsi qu'on nommait ces gens); et dans tout le cours de la campagne ils rendirent les services les plus signalés à la cause de l'Amérique.

Le général Jackson ayant fait de vaines représentations au gouverneur espagnol de *Pensacola*, sur la conduite hostile qu'il tenait

envers les Etats-Unis, et principalement sur ce qu'il avait reçu une garnison anglaise, se décida à marcher contre cette place ; et il mit ce projet à exécution dès qu'il eut reçu un renfort de deux mille miliciens du Tennessée. Le 6 octobre il arriva dans le voisinage de *Pensacola*, et envoya immédiatement le major Peire en parlementaire, pour faire connaître le but de sa visite ; mais le major fut forcé de revenir sur ses pas sans avoir pénétré dans la ville dont les batteries tirèrent sur lui. Jackson, indigné d'un procédé si contraire aux règles de la guerre, alla reconnaître les approches du fort qui était défendu par des Anglais et des Indiens, et se disposa à lui donner l'assaut dès le lendemain. Les troupes américaines se mirent en mouvement à la pointe du jour. Elles avaient campé à l'ouest de la ville, de sorte que l'ennemi devait s'attendre à être attaqué de ce côté ; et, pour le confirmer dans cette idée, ceux des Américains qui avaient des chevaux vinrent se montrer dans cette direction, tandis que les autres troupes, en faisant un assez long détour, gagnèrent le côté opposé, sans avoir été découvertes ; de sorte que les forces de Jackson, qui se composaient de quelques soldats de ligne, d'un corps de milice

et d'un certain nombre d'Indiens *Choctaws*, se présentèrent tout-à-coup à un mille du fort, et s'avancèrent sans la moindre hésitation ; quoiqu'elles eussent en front des batteries de grosse artillerie, et sur la gauche sept navires anglais qui de leur mouillage faisaient un feu continuel. Au moment où les Américains entrèrent dans la ville, une batterie de deux canons chargés à mitraille tira sur eux presqu'à bout portant, et en même temps ils furent exposés à une très-vive fusillade qui partait des maisons et des jardins : peu de minutes leur suffirent pour se rendre maîtres de la batterie, et faire taire la mousqueterie. Ce fut alors que le gouverneur se présenta, et offrit de rendre la ville immédiatement si l'on voulait faire cesser le feu. Ces conditions furent acceptées, et de suite le général donna les ordres les plus sévères pour qu'on ne commît aucun excès ; ces ordres furent ponctuellement exécutés ; et, nous nous plaisons à le dire, pas un seul habitant n'eut à se plaindre de nos soldats. Le fort ne voulut pas capituler ; mais dans la nuit même les Anglais qui en formaient la garnison, voyant que tout était préparé pour lui donner l'assaut, l'évacuèrent, et se retirèrent à bord de leurs navires. Le général

Jackson, ayant pleinement rempli le but de son expédition, retourna avec ses troupes à *Mobile*.

Deux mois avant cet événement, c'est-à-dire dans les premiers jours de septembre, Clairborne, gouverneur de la Louisiane, ayant acquis la presque-certitude que, malgré les négociations pour la paix, les Anglais se disposaient à envahir avec des forces imposantes cette nouvelle possession des Etats-Unis, donna l'ordre aux deux divisions de milices, commandées la première, par le général Villère, et la seconde, par le général Thomas, de se tenir prêtes à marcher au premier signal. Il invita en même temps tous les habitants à se lever en masse, pour repousser les agressions d'un ennemi barbare et déloyal. Le 16 septembre, les principaux citoyens se réunirent pour aviser, de concert avec les autorités civiles, aux meilleurs moyens de défendre le pays. La présidence de cette assemblée fut conférée à M. Edward Livingston; et celui-ci, après avoir, dans un discours fort éloquent, exposé la situation des affaires, proposa d'adopter une déclaration fort énergique par laquelle on repoussait, au nom de tous les habitants de la Louisiane, le bruit calomnieusement répandu du

peu d'attachement de ceux-ci pour le gouvernement des Etats-Unis, et on annonçait leur ferme intention de combattre l'ennemi commun jusqu'à la dernière extrémité. Cette déclaration fut adoptée à l'unanimité, et produisit le meilleur effet.

Jusqu'alors la guerre ne s'était fait sentir dans cette région éloignée que par la cessation du commerce: les denrées de toutes sortes ne trouvant plus d'acheteurs, étaient tombées au plus bas prix; les banques avaient suspendu leurs payements; et au milieu même de l'abondance, on avait éprouvé des privations cruelles, et de plus d'un genre. La plupart des planteurs, d'un caractère doux, sociable et tranquille (au moins ceux d'origine française), avaient fait peu d'attention à la guerre existante; on pouvait à peine dire que la milice fût organisée, bien moins encore disciplinée et armée; et il fallait une invasion réelle pour mettre en mouvement les habitants des campagnes. Dans la ville. la *Nouvelle-Orléans*, il en était différemment. Depuis le commencement de la guerre, la population ne se dissimulant pas qu'elle ne pouvait espérer que peu de secours du gouvernement général, avait mis le plus grand zèle à se rendre capable de re-

pousser l'ennemi, dans le cas où il se présenterait. Chaque homme en état de porter les armes était devenu soldat; et dans aucune partie de l'union on ne vit des volontaires mieux disciplinés, ni revêtus de plus élégants uniformes. La vocation étonnante des Français pour le métier des armes se fit parfaitement remarquer; en outre des habitants originaires de la France, il y avait à la *Nouvelle-Orléans* un grand nombre d'individus qui avaient servi dans les armées françaises, et qui étaient les guides et les instructeurs des autres. Les nègres et mulâtres libres, la plupart réfugiés de *Saint-Domingue*, obtinrent, comme une faveur dont ils étaient fiers, de se former en compagnies et d'endosser l'uniforme: enfin, les habitants français et américains, entre lesquels il naissait souvent des contestations, s'accordaient néanmoins cordialement dans leur haine contre les Anglais, et dans l'intention bien prononcée de les recevoir chaudement, s'ils osaient se présenter sur leur territoire.

Toutefois, c'était la nature même du terrain qui devait opposer le plus d'obstacles aux projets des Anglais. La Louisiane présente une côte plate, d'un accès difficile; et la seule route ouverte aux navires pour pénétrer dans

l'intérieur, est un fleuve, défendu à son embouchure par une barre dangereuse, et qui devient ensuite étroit, rapide, tortueux, et par cela même très-susceptible de défense. A l'ouest du fleuve se trouvent d'immenses marais tout-à-fait impraticables ; à l'est, il est bordé par une espèce de lac peu profond, qu'il faut traverser pour arriver sur une rive entrecoupée de marécages et de fondrières.

Le moyen le plus efficace de défendre une telle contrée serait d'avoir un grand nombre de canonnières et autres navires tirant peu d'eau, et capables d'être aisément conduits d'un lieu à un autre. D'après les conseils du commodore Patterson, on avait mis en construction une batterie flottante ; mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût achevée. Il en était de même pour les autres préparatifs de défense ; rien n'avançait ; il n'y avait ni armes ni fortifications. Le gouvernement des Etats-Unis, dans la pénurie où il se trouvait d'hommes et d'argent, avait dû abandonner la Louisiane, comme tant d'autres parties de l'union, à ses propres ressources. La législature fut convoquée pour aviser aux moyens de résister à l'armement formidable de l'ennemi ; mais cette assemblée, au lieu de prendre des me-

sures décisives et vigoureuses, perdit un temps précieux dans de vaines discussions.

Dans les temps d'alarme et de danger, rien n'est si important que d'avoir à la tête des affaires un chef ferme et décidé, qui sache gagner la confiance universelle. Heureusement, ce fut à un tel homme que les destins de la Louisiane se trouvèrent confiés : le général Jackson, ne pouvant plus douter que ce ne fût cette partie de l'union que l'ennemi se proposait d'envahir, quitta *Mobile* et arriva à la *Nouvelle-Orléans* le 2 décembre. Sa seule présence produisit le meilleur effet ; on vit la sérénité renaître sur toutes les physionomies, et chacun s'empressa de seconder les sages dispositions d'un général justement célèbre par son activité, sa prudence, et surtout par le bonheur qui avait accompagné toutes ses expéditions.

Jackson mit en usage avec une promptitude admirable tous les moyens que son esprit fertile en ressources lui suggéra pour la défense du pays : il visita lui-même, selon sa coutume, tous les lieux où il pouvait être nécessaire de faire quelques travaux pour arrêter les progrès de l'ennemi. Toutes les petites passes ou *bayous*, comme on les appelle à la Louisiane, furent, par ses soins, rendues impraticables ;

il fit fortifier les rives du fleuve de manière à arrêter tout navire qui tenterait de le remonter, et il construisit en outre une forte batterie sur une petite île, nommée le *Chef-menteur*, qui devait fermer tout passage aux Anglais de ce côté. La législature avait mis à sa disposition tous les matériaux nécessaires aux constructions qu'il avait ordonnées, ainsi qu'un grand nombre de nègres pour servir de pionniers.

Il se trouvait dans ce moment à la *Nouvelle-Orléans* un millier de soldats de ligne, et un corps de milice commandé par les généraux Coffee et Carrol : ces forces furent distribuées sur les points les plus exposés. Le colonel Monroe, dès le moment où il était devenu secrétaire de la guerre, prévoyant ce qui allait arriver dans le Sud, avait expédié par la rivière *Ohio* une grande quantité de munitions de guerre, et avait en même temps requis les gouverneurs de Tennessée et de Kentucky de faire passer sans le moindre délai des forces considérables dans la Louisiane.

Le 5 décembre, on apprit que la flotte anglaise, forte au moins de soixante voiles, avait paru sur la côte à l'est du *Mississipi*. Le commodore Patterson détacha immédiatement cinq canonnières, sous le commandement du

lieutenant Catesby Jones, pour veiller aux mouvements des ennemis ; ceux-ci étaient déjà devant l'île du *Chat*, de sorte que le lieutenant Jones crut devoir faire voile pour les passes du lac *Pontchartrain* afin d'en défendre l'entrée. L'une des canonnières, le *Seahorse*, fut capturée après s'être bravement défendue, les quatre autres s'échappèrent ; mais le 14, se trouvant en calme plat, elles furent attaquées par une quarantaine de barges portant plus de douze cents hommes ; et après un combat d'une heure, elles furent forcées de se rendre à des forces si considérables. La perte des Américains monta à quarante hommes tués ou blessés ; celle des Anglais fut estimée à près de trois cents hommes ; mais la prise des canonnières fut pour nous bien malheureuse, car elle donna à l'ennemi la faculté d'attaquer sur tel point qu'il voudrait, et priva les Américains des moyens de surveiller ses mouvements.

Aussitôt que le commandant en chef apprit cette fâcheuse nouvelle, il envoya le bataillon d'hommes de couleur et les dragons de *Féliciana* prendre poste sur l'île du *Chef-menteur*, pour couvrir la route qui conduit du lac à la cité, et il donna en même temps l'ordre au

capitaine Newman, qui commandait à *Regolets*, de défendre cette place jusqu'à la dernière extrémité, afin d'empêcher, s'il était possible, les Anglais d'entrer dans le lac *Pontchartrain*. D'autres mesures furent encore ordonnées et promptement exécutées. Le colonel Fortier, l'un des principaux commerçants de la *Nouvelle-Orléans*, qui avait la surintendance des compagnies volontaires, formées d'hommes de couleur, composa à la hâte un second bataillon dont le major Daquin reçut le commandement. La législature ordonna la distribution d'une forte somme à tous les marins étrangers ou indigènes qui se présenteraient pour servir à bord de la goëlette *Caroline* et du brick *Louisiana*.

Le 18 décembre, le commandant en chef passa en revue le régiment de la cité, et fut très-satisfait de sa bonne tenue; l'un des bataillons de ce régiment et une compagnie d'artillerie légère furent envoyés au *bayou Saint-John*. Un assez grand nombre d'individus, détenus dans les prisons pour des causes légères, obtinrent leur liberté, à la condition d'aller combattre l'ennemi; et enfin, le commandant en chef proclama la loi martiale, jugeant avec raison que cette mesure était indispensable

dans les graves conjonctures où on se trouvait (1). Ce fut vers cette époque que Lafitte et ses *Baratariens* vinrent se joindre aux forces américaines. La cité présentait le plus intéressant spectacle ; nul effroi ne se laissait apercevoir ; tous les habitans, sans distinction aucune, se préparaient à repousser l'ennemi, et puisaient une nouvelle ardeur dans la confiance que Jackson leur inspirait. Tout était vie et mouvement, et les femmes même semblaient vouloir rivaliser de zèle avec les hommes.

Tous les passages qui conduisaient du lac au fleuve avaient été comblés ; on avait également rendu impraticable la langue de terre qui se trouve entre le *Mississipi* et les lacs. Un seul passage, nommé le *bayou Bienvenu*, qui avait son entrée dans le lac *Borgne*, et qui n'était connu et fréquenté que par des pêcheurs, etait resté libre. Le général Villère, auprès de la plantation duquel se trouvait la tête de ce *bayou*, avait envoyé son fils, le major Villère,

---

(1) Cette proclamation de la loi martiale équivaut, à peu près, à ce que nous appelons chez nous déclarer une ville, un département en état de siége.

(*Note du traducteur.*

avec quelques soldats pour le garder. Ce jeune officier logea sa petite troupe dans les cabanes de quelques pêcheurs qui se trouvaient là : ces misérables, comme on le sut plus tard, étaient d'intelligence avec les Anglais, et les guidèrent le 22 décembre jusqu'au lieu où se trouvait le détachement de Villère, qui, attaqué à l'improviste, fut fait prisonnier. La division anglaise, commandée par le général Keane, après ce premier avantage, continua sa route par eau, et le 23, à quatre heures du matin, débarqua assez près de l'habitation de Villère. Keane laissa reposer ses troupes pendant quelques heures, et s'étant ensuite remis en route, il gagna vers deux heures après midi le bord du fleuve. Il cerna de suite la maison du général Villère et celle de son voisin le colonel Laronde ; néanmoins ces deux officiers eurent le bonheur de s'échapper, et ils se rendirent en toute hâte au quartier-général pour annoncer le débarquement de l'ennemi.

Le canon d'alarme fut aussitôt tiré, et le commandant en chef, avec cette présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais, prit sans hésiter le seul parti convenable, et qui était d'aller à la rencontre de l'ennemi et de l'attaquer avant qu'il fût préparé au combat. Toutes

les troupes se mirent en mouvement avec la plus grande célérité, et dès six heures du soir elles étaient réunies sur les bords du canal *Rodrigue*, six milles au-dessous de la ville.

Le corps du général Coffee et les chasseurs du capitaine Beale prirent l'extrême gauche du côté des bois; les volontaires de la ville et les bataillons d'hommes de couleur, conduits par Planche et Daquin, sous le commandement supérieur du colonel Ross, formèrent le centre; enfin, à la droite se trouvaient les 7ᵉ et 44ᵉ régiments de ligne, ainsi que l'artillerie et les soldats de marine. Cette petite armée se composait au plus de deux mille hommes; les Anglais en avaient au moins trois mille, mais au lieu de marcher de suite contre la ville, ils avaient bivouaqué, croyant que leur tâche la plus difficile était déjà accomplie.

Le commodore Patterson, embarqué sur la *Caroline*, avait descendu le fleuve jusque par le travers des Anglais; et ce fut lui qui donna le signal du combat, en tirant sur eux plusieurs volées d'autant plus meurtrières que ceux-ci, ne s'attendant pas à être attaqués, avaient allumé des feux qui servirent de point de mire aux canonniers américains. Au même instant, la brigade de Coffee, qui se composait en

grande partie de cavaliers, s'élança avec la plus grande impétuosité sur l'ennemi, et pénétra jusqu'au milieu de son camp, tandis que le commandant en chef, s'avançant en bon ordre sur le bord du fleuve avec le reste des troupes, se disposait à mettre la dernière main à la défaite des Anglais. Ceux-ci, après être revenus de leur première surprise, avaient éteint leurs feux, et s'étaient rangés en bataille. Néanmoins tout semblait présager leur déroute complète, quand un brouillard très-épais s'élevant tout-à-coup vint déranger tous les plans de Jackson, qui, voyant que l'obscurité mettait de la confusion dans les mouvements de ses troupes, et ne voulant rien confier au hasard, donna l'ordre du ralliement général; il coucha sur le champ de bataille, et le lendemain, à la pointe du jour, il prit position de l'autre côté du canal *Rodrigue*. Les Américains eurent dans cette action vingt-quatre hommes tués et cent quinze blessés; parmi les premiers se trouva le colonel Lauderdale, brave militaire, qui fut généralement regretté. La perte des Anglais fut de quatre cents hommes tués, blessés, ou faits prisonniers; ils avaient eu d'abord l'intention de se rendre le jour suivant à la *Nouvelle-Orléans*; mais la ma-

nière dont ils avaient été traités leur fit croire que les forces américaines montaient au moins à quinze mille hommes, et ils se déterminèrent en conséquence à attendre des renforts avant de se porter plus en avant.

Le général Jackson ne perdit pas un moment pour fortifier le mieux possible sa position : il éleva un retranchement qui s'étendait depuis le fleuve jusqu'aux marécages de la gauche ; un large fossé fut creusé en avant, et pour former les embrasures de canons, on se servit de balles de coton, en guise de fascines dont on manquait.

Cependant la goëlette *Caroline* était restée au même mouillage, d'où elle continuait à faire beaucoup de mal aux ennemis. Ceux-ci, pour s'en débarrasser, élevèrent une batterie au bord de l'eau ; et le 27, s'étant mis à tirer sur elle à boulets rouges, le feu prit bientôt à bord de cette goëlette, et elle sauta une heure environ après que son équipage l'avait abandonnée. Le brick *Louisiana* vint prendre sa place; mais ce brick, se trouvant dans la situation la plus périlleuse, et formant la seule force navale dont les Américains pussent disposer, son capitaine, le lieutenant Thompson, reçut l'ordre de remonter le fleuve ; ce qu'il fit avec une

rare intrépidité, et au milieu d'obstacles qui paraissaient insurmontables. Il vint prendre position par le travers de la ligne américaine, de manière à flanquer sa droite.

Sir Edward Packenham, commandant en chef des forces britanniques, était débarqué avec son principal corps d'armée et un train considérable d'artillerie, le jour même de la destruction de la *Caroline ;* et dès le lendemain, 28 décembre, il voulut essayer de déloger Jackson de la position qu'il occupait. A cet effet, il s'avança vers les retranchements américains qui n'étaient pas encore achevés : il fit lancer sur eux une immense quantité d'obus, de fusées incendiaires et de boulets ; le brick *Louisiana* et les batteries déjà armées en dedans des fortifications se mirent à riposter, et firent de grands ravages dans les rangs ennemis. Enfin, après un combat sanglant et qui dura sept heures, le général anglais fut forcé de se retirer. Les Américains, abrités derrière leurs retranchements, n'eurent que sept hommes tués et huit blessés ; mais la perte des Anglais, qui n'a jamais été positivement connue, fut très-considérable.

Le 1er janvier 1815, à la pointe du jour, le général Packenham démasqua plusieurs batte-

ries qu'il avait fait construire à peu de distance de celles des Américains, et commença un feu terrible, auquel le général Jackson ne tarda pas à répondre. Dans le même temps, les Anglais cherchèrent à tourner la gauche des Américains ; mais ils ne purent y parvenir, et furent repoussés avec une grande perte. La canonnade dura de part et d'autre toute la journée ; mais à la nuit, les Anglais se retirèrent à leur ancienne position, abandonnant plusieurs pièces qu'ils avaient enclouées, et une grande quantité de munitions. Les Américains avaient eu en tout onze hommes tués et vingt-trois blessés.

Le 4 janvier, le général Jackson fut rejoint par deux mille cinq cents Kentuckiens, commandés par le général Adair ; et le 6, les Anglais reçurent un renfort de six mille hommes conduits par le général Lambert, ce qui porta la force totale de leur armée à quinze mille hommes, tous soldats d'élite, tandis que les Américains étaient à peine six mille, la plupart volontaires ou miliciens, mal armés et plus mal vêtus ; car, dans la promptitude qu'on avait mise à leur départ, ils n'avaient point eu le temps de se munir des hardes les plus nécessaires. On rassembla à la hâte toutes les

armes de chasse et autres qu'on put trouver chez les particuliers ; et les dames de la *Nouvelle-Orléans* se mirent toutes à faire les vêtements dont leurs braves défenseurs avaient un si pressant besoin. M. Girod, maire de la ville, déploya dans cette terrible crise un zèle et une activité qui lui firent le plus grand honneur.

Depuis l'action du 1er janvier, le général Packenham avait tout préparé pour une attaque décisive sur les ouvrages américains. Par des travaux énormes, il était parvenu à percer un canal depuis les marais qui communiquent avec le lac jusqu'au *Mississipi*, et à faire passer sur ce fleuve un nombre considérable de bateaux. Son intention était d'attaquer simultanément le principal corps américain sur la rive gauche, et les batteries qui défendaient la rive droite.

Jackson, de son côté, avait employé le temps que l'ennemi lui avait laissé à compléter ses retranchements : ils formaient une ligne droite, longue de cinq cents toises, et défendue par huit différentes batteries armées en tout de douze canons de divers calibres ; le fossé avait été rempli d'eau, et les pluies continuelles, ainsi que les saignées qu'on avait faites tant du côté du fleuve que de celui des marais,

avaient rendu le terrain en avant très-glissant et par conséquent très-difficile pour ceux qui se présenteraient à l'attaque. Trois mille hommes d'infanterie et d'artillerie avaient été placés à la garde de cet ouvrage, où le commandant en chef se trouvait de sa personne. On avait construit sur la rive droite une batterie de quinze canons; et la défense en avait été confiée au général Morgan qui avait avec lui la milice de la Louisiane et un fort détachement de celle de Kentucky. Enfin, pour prévenir toute autre attaque que celles auxquelles on s'était préparé, le colonel Reubin Kemper fut chargé de la mission difficile d'aller avec un détachement d'hommes de choix visiter toutes les petites passes ou *bayous*, et de veiller à ce que l'ennemi ne pût s'en emparer. Cet officier s'acquitta de cette mission avec un soin et une vigilance qui lui valurent les éloges du commandant en chef.

Le 8 janvier 1815, jour à jamais mémorable dans les fastes américains, jour qui décida du sort de la *Nouvelle-Orléans*, et peut-être du sort de la Louisiane, le général Packenham fit passer le colonel Thornton et des forces considérables sur la rive droite pour attaquer les ouvrages défendus par le général Morgan; et

lui-même, avec le reste de ses troupes s'avança sur la rive gauche contre les retranchements de Jackson. Cette partie de l'armée anglaise, forte de douze mille hommes, avait été formée en trois divisions sous les ordres respectifs des majors-généraux Gibbs, Keane et Lambert; ce dernier commandait le corps de réserve.

Les Anglais s'avancèrent en colonnes serrées sur la plaine unie qui se trouvait en avant des retranchements américains : chaque soldat portait outre ses armes des fascines et des échelles. Un silence solennel régna jusqu'au moment où l'armée ennemie se trouva à portée de canon ; alors, à ce silence succéda la plus épouvantable canonnade. Les Anglais continuèrent cependant d'avancer en assez bon ordre, serrant les rangs à mesure que les boulets les éclaircissaient ; mais, quand ils furent à portée de fusil, la mousqueterie, se joignant à l'artillerie, fit un tel dégât parmi eux, que le plus grand désordre se mit dans leurs colonnes. Il est vrai qu'il n'y eut jamais de feu plus nourri et plus meurtrier que celui des Américains : les hommes placés en 2e et 3e lignes, chargeaient les fusils et les passaient à ceux qui se trouvaient au premier rang, de

sorte que d'un bout à l'autre des retranchements la fusillade n'était pas interrompue un seul instant, et portait une mort certaine dans les rangs de l'ennemi.

Les généraux anglais eurent la plus grande peine à rallier leurs troupes qui fuyaient dans toutes les directions; et le général en chef, sir Edward Packenham, fut tué en cherchant à les ramener au combat. Cependant, les généraux Gibbs et Keane parvinrent à réunir un assez grand nombre d'hommes, et à les faire avancer de nouveau; mais cette seconde tentative leur devint encore plus funeste que la première, et il leur fut impossible de soutenir le feu continu des Américains: tous ceux qui le purent, cherchèrent leur salut dans la fuite, et quelques pelotons seulement parvinrent jusqu'au bord du fossé, où périrent tous les hommes qui les composaient. Les officiers anglais, avec un courage digne d'un meilleur sort et d'une cause plus juste, voulurent essayer encore de ranimer le courage de leurs soldats; mais tous leurs efforts furent vains; et peu après, les généraux Gibbs et Keane furent emportés du champ de bataille, le premier mortellement, et le second grièvement blessés. Jamais peut-être, vu le peu de durée de l'ac-

tion et le nombre des combattants, il n'y eut une perte aussi énorme : plus de deux mille morts, sans compter ceux que des blessures graves avaient empêchés de se sauver, jonchaient la plaine. Le général Lambert, seul des généraux anglais qui fût encore en état de commander, voyant l'impossibilité de rallier ses soldats, se retira en toute hâte vers la position qu'il avait quittée le matin. Dans cette action si désastreuse pour l'ennemi, les Américains, grâce aux parapets qui les couvraient, n'eurent que sept hommes tués et six blessés.

Tandis que ces choses se passaient à la gauche du fleuve, le colonel Thornton avait débarqué sur l'autre rive, et avait immédiatement attaqué les retranchements du général Morgan. Les troupes qui se trouvaient à la droite de la ligne américaine, croyant que l'ennemi les avait tournées, abandonnèrent leur position; de sorte que celles de gauche eurent à soutenir à elles seules le choc des Anglais. Ce combat, trop inégal, ne pouvait durer long-temps; et le général Morgan voyant que tous ses efforts seraient vains pour défendre ses batteries, en fit enclouer les canons, et battit en retraite avec ceux de ses soldats qui ne l'avaient pas quitté. Le colonel Thornton avait été dange-

reusement blessé, et le colonel Gobbins, qui lui succéda dans le commandement, ne jouit pas long-temps de l'avantage qu'il avait remporté ; car, aussitôt après la défaite de ses compatriotes sur l'autre rive, il reçut l'ordre de repasser le fleuve et de venir se réunir au général Lambert. Celui-ci, quand il eut un peu rétabli l'ordre dans son camp, eut une conférence avec l'amiral Cochrane, dans laquelle ils reconnurent tous deux que le but de l'expédition était manqué, et que le seul parti qui restait était de rembarquer les débris de l'armée aussi promptement que possible. On s'occupa de suite de cet objet, qui demanda du temps ; et dans la nuit du 17 au 18 janvier, les Anglais abandonnèrent leur camp, laissant derrière eux quelques blessés et quatorze pièces d'artillerie. La nature du terrain ne permit pas de les poursuivre ; néanmoins, cinq chaloupes, commandées par le trésorier Shields, parvinrent à s'emparer de plusieurs embarcations chargées de soldats.

L'amiral Cochrane avait, le 9 janvier, fait remonter le *Mississipi* par plusieurs corvettes et galiotes à bombes pour aller attaquer le fort *Saint-Philips*, construit peu loin de l'embouchure du fleuve. Cette expédition n'eut aucun

succès, car après un bombardement de plusieurs heures, auquel le major Overton, qui commandait au fort, riposta chaudement, les navires anglais, très-endommagés dans leurs gréments et leurs mâtures, furent forcés de quitter la partie et de redescendre le fleuve.

C'est ainsi que ce formidable armement, préparé à grands frais par l'Angleterre, vint échouer devant la bravoure et la persévérance d'une petite armée, composée de milices levées à la hâte, et commandée par un général dont la carrière militaire, quoique très-brillante, ne datait que de deux ans. Les ministres anglais, qui n'avaient point rougi de diriger le poignard contre l'Amérique au moment même où ils tendaient la main pour recevoir l'olivier de la paix, ne recueillirent que honte et confusion de leur scandaleuse duplicité. Il est certain que plus de cinq mille hommes périrent dans cette malencontreuse expédition, qui au surplus avait un but plus important que toutes celles entreprises jusques-là par les Anglais : on a su qu'ils avaient sur leur flotte tous les officiers civils nécessaires à l'établissement d'un gouvernement régulier dans le pays qu'ils se proposaient de conquérir ; et il y a peu de doute que s'ils fussent parvenus à se rendre

maîtres de la Louisiane, leur intention était d'exiger de l'Espagne la cession de tout ou partie des Florides, de manière à tirer un cordon autour des Etats-Unis, afin d'étouffer au berceau cet Hercule naissant. Mais tous ces vains projets, fruits de l'orgueil, furent déjoués, et il ne resta à leurs auteurs que la honte de les avoir conçus!

Ce glorieux événement, le plus mémorable de la guerre, en fut aussi le dernier. Peu après, la paix conclue à Gand fut proclamée, et d'un bout à l'autre de l'Union les mêmes réjouissances, les mêmes feux de joie, célébrèrent le triomphe de nos armes, et la cessation des hostilités.

On rapporte que le sage Franklin, entendant nommer notre première lutte contre l'Angleterre, la guerre de l'indépendance, s'écria: *dites donc la guerre de la révolution; celle de l'indépendance est encore à venir!* Elle est maintenant terminée, et elle a mis fin pour jamais à l'espoir que l'Angleterre conservait encore de nous ramener tôt ou tard sous sa domination. Notre superbe rivale a appris à ses dépens qu'il est moins coûteux de nous rendre justice que de nous forcer à nous la faire nous-mêmes. Deux mille navires capturés au détriment de son

commerce, sa marine militaire humiliée, les débouchés de ses manufactures considérablement diminués, son énorme dette accrue de plusieurs millions sterling; tels furent les fruits qu'elle recueillit d'une guerre à laquelle ses criantes injustices avaient pu seules nous porter ; mais ce n'est pas tout : durant cette guerre elle eut encore l'amer chagrin de voir que nos braves marins avaient une supériorité marquée sur les siens, et que ses projets de conquêtes, quand elle voulait les mettre à exécution, n'avaient d'autres résultats que de conduire à la mort l'élite de ses armées. En rapportant quand on le lui demandait ses ordres du conseil, en renonçant volontairement à l'odieux usage de presser nos matelots, l'Angleterre pouvait éviter tous ces malheurs ; mais son orgueil ne voulut rien céder, et il nous fallut prendre les armes pour la forcer à reconnaître nos droits et à nous traiter avec le respect dû à une grande et indépendante nation.

Quant à nous, ne perdons jamais de vue les importantes leçons que l'expérience nous a données. Ayons une politique franche, loyale, et basée sur la justice. Restons en paix tant que nous le pourrons avec honneur; mais ne souffrons aucun affront, et soyons toujours prêts à

venger ceux qu'on pourrait nous faire. Enfin, soyons bien convaincus que si nous ne devons pas encore aspirer à la gloire des conquêtes, nous sommes du moins assez puissants pour repousser toute agression étrangère.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

FIN DE LA TABLE.

TRAITÉ
DE PAIX ET D'AMITIÉ
ENTRE
SA MAJESTÉ BRITANNIQUE
ET
LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Sa Majesté britannique et les Etats-Unis d'Amérique désirant terminer la guerre qui a malheureusement existé entre les deux pays, et rétablir, sur les principes d'une parfaite réciprocité, la paix, l'amitié et la bonne intelligence entre eux, ont, à cet effet, nommé des plénipotentiaires respectifs, savoir : Sa Majesté britannique a nommé le très-honorable lord Gambier, en dernier lieu amiral de l'escadre blanche, et maintenant amiral de l'escadre rouge de la flotte de Sa Majesté; Henry Goulburn, écuyer, membre du parlement et sous-secrétaire d'Etat, et William Adams, écuyer, docteur en droit; et le président des Etats-Unis, par l'avis et avec le consentement du sénat desdits Etats-Unis, a nommé John Quincy Adams, James A. Bayard, Henry Clay, Jonathan Russel, et Albert Gallatin, tous citoyens des Etats-Unis; lesquels, après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivans :

Article premier.

Il y aura paix stable et universelle entre Sa Majesté britannique et les Etats-Unis, et entre leurs pays, territoires, cités, villes et peuples de toutes conditions, sans exception de places ou de personnes. Toutes les hostilités par terre et par mer cesseront aussitôt que le présent traité aura été ratifié par les deux parties, de la manière qui sera déterminée plus loin. Tous les territoires, places et possessions quelconques, conquis par l'une des parties sur l'autre pendant la guerre, ou qui pourront être conquis après la signature du présent traité, à l'exception des îles dont il sera fait mention plus loin, seront rendus sans délai, sans que rien y soit détruit, sans qu'il en soit emporté aucunes parties de l'artillerie ou autres propriétés publiques, capturées en même temps que lesdits forts et places, et qui y existeront encore au moment de l'échange des ratifications du présent traité, sans qu'il en soit enlevé non plus aucun esclave ni aucune propriété particulière. Tous les papiers, archives, registres et titres, soit d'une nature publique, soit appartenant à des particuliers, qui, dans le cours de la guerre, peuvent être tombés entre les mains des officiers de l'une et de l'autre parties, seront autant que possible rendus sur-le-champ et délivrés aux autorités qu'ils concernent et aux personnes auxquelles ils appartiennent. Quant aux îles dans la baye de Passamaquoddy qui sont réclamées par les deux parties, elles resteront dans la possession de la partie qui les occupera au moment de l'échange des ratifica-

tions du présent traité, jusqu'à la décision relativement à la propriété desdites îles qui devra être prise conformément au quatrième article du présent traité. Aucune disposition du présent traité, relative à la possession des îles et territoires réclamés par les deux parties, ne pourra en aucune manière affecter les droits de l'une et de l'autre.

Art. II.

Immédiatement après que le présent traité aura été ratifié par les deux parties, de la manière stipulée plus loin, des ordres seront donnés aux armées, escadres, sujets et citoyens des deux puissances de s'abstenir de toutes hostilités; et pour prévenir tous sujets de plaintes qui pourraient résulter de prises faites à la mer après la ratification du présent traité, il est réciproquement agréé qu'après le terme de douze jours, à compter de ladite ratification, tous vaisseaux et effets capturés sur toutes les parties de la côte de l'Amérique septentrionale, depuis le 23e degré de latitude nord jusqu'au 50e degré, et en s'avançant vers l'est jusqu'au 36e degré de longitude occidentale, à partir du méridien de Greenwich, seront rendus des deux côtés : que le terme sera de trente jours pour toutes les autres parties de l'Océan atlantique, au nord de l'équateur, ainsi que pour le canal d'Irlande et le canal Britannique, pour le golfe du Mexique et pour tous les points des Indes occidentales; de quarante jours pour les mers du Nord, la Baltique et toute la Méditerranée; de soixante jours pour l'Océan atlantique au sud de l'équateur, jusqu'à la latitude du Cap de Bonne-Espérance; de quatre-

vingts-dix jours pour les autres parties du monde au sud de l'équateur; et enfin de cent vingt jours pour le reste du monde sans exception.

Art. III.

Tous les prisonniers de guerre faits des deux côtés, tant sur terre qu'à la mer, seront rendus aussitôt que possible après la ratification du présent traité, à la charge par eux d'acquitter les dettes qu'ils peuvent avoir contractées pendant leur captivité. Chacune des deux parties contractantes s'engage à rembourser en espèces les avances qui peuvent avoir été faites par l'autre, pour la nourriture et l'entretien desdits prisonniers.

Art. IV.

Comme il a été stipulé, par le deuxième article du traité de paix de 1783 entre S. M. B. et les Etats-Unis d'Amérique, que les frontières desdits Etats-Unis comprendraient toutes les îles situées à la distance de vingt lieues des côtes desdits Etats-Unis, et comprises entre les lignes tirées dans une direction orientale depuis les points où les susdites frontières, entre la Nouvelle-Ecosse d'un côté, et la Floride orientale de l'autre, toucheront respectivement la baie de Fundy et l'Océan-Atlantique, à l'exception des îles qui ont été et qui sont en dedans des limites de la Nouvelle-Ecosse; et comme les différentes îles situées dans la baie de Passamaquoddy, qui fait elle-même partie de la baie de Fundy, et l'île de Grand-Menou dans ladite baie de Fundy, sont réclamées par les Etats-unis comme étant comprises dans leurs sus-

dites frontières, et que lesdites îles sont également réclamées comme appartenant à S. M. B., comme ayant été comprises, avant le traité de 1783 et à l'époque dudit traité, en dedans des limites de la province de la Nouvelle-Ecosse; il est agréé que, pour obtenir une décision sur ces différentes prétentions, elles seront soumises à l'examen de deux commissaires nommés de la manière suivante : un commissaire sera nommé par S. M. B., et un autre par le président des Etats-Unis, par l'avis et avec le consentement du sénat desdits Etats-Unis; et lesdits commissaires, ainsi nommés, feront serment d'examiner impartialement lesdites prétentions, et de rendre une décision suivant l'évidence résultant des pièces qui leur seront soumises, tant de la part de S. M. B., que de celle des Etats-Unis. Lesdits commissaires se réuniront à Saint-Andrews, dans la province de New-Brunswick, et auront le pouvoir de se transporter dans tels autres lieux qu'ils jugeront nécessaire. Lesdits commissaires, par une déclaration ou un rapport signé d'eux et revêtu de leurs sceaux, décideront à laquelle des deux parties contractantes appartiendront respectivement les différentes îles susdites, en se conformant en cela au véritable sens dudit traité de 1783; et si lesdits commissaires peuvent agréer dans leur décision, les deux parties devront considérer cette décision comme finale et conclusive. Il est de plus agréé que, dans le cas où les deux commissaires susdits différeraient d'opinion sur toutes ou quelques-unes des matières soumises à leur examen, ou, dans le cas où l'un desdits commissaires ou tous les deux refuseraient, déclineraient ou volontairement omettraient d'agir comme tels, ils devront faire, conjointement ou

séparément, un rapport ou des rapports, tant au gouvernement de S. M. B., qu'à celui des Etats-Unis, établissant en détail les points sur lesquels ils diffèrent, ainsi que les motifs sur lesquels leurs opinions respectives ont été basées, et les motifs sur lesquels ils ont, ou l'un d'eux, refusé, décliné ou omis d'agir; et S. M. B. et le gouvernement des Etats-Unis consentent, par le présent traité, de référer le rapport ou les rapports desdits commissaires à quelque souverain ou état ami, qui sera nommé à cet effet, et qui sera prié de décider sur les différences qui pourront être établies dans lesdits rapports ou ledit rapport, ou sur le rapport de l'un des commissaires, ainsi que sur les motifs d'après lesquels l'autre commissaire aura refusé, décliné ou omis d'agir, ainsi que le cas se présentera; et si le commissaire qui aurait refusé, décliné ou omis d'agir, omettait aussi volontairement d'exposer les motifs d'après lesquels il l'a fait, pour ces motifs être référés, ainsi que le rapport de l'autre commissaire, au souverain ou état ami; alors ledit souverain ou état décidera, *ex parte*, sur ledit rapport seulement; et S. M. B. et le gouvernement des Etats-Unis s'engagent à considérer la décision d'un tel souverain ou état comme finale et conclusive sur tous les points qui lui auraient été ainsi référés.

Art. V.

Comme la partie des montagnes situées droit au nord de la source de la rivière Sainte-Croix, et désignées, dans le premier traité entre les deux puissances, comme l'angle nord-ouest de la Nouvelle-Ecosse, non plus que la source nord-ouest de la rivière Connecticut, n'ont

pas encore été déterminées d'une manière certaine ; et, comme on n'a pas encore tracé la ligne frontière entre le territoire des deux puissances, qui s'étend depuis la source de la rivière Sainte-Croix directement au nord, jusqu'au susmentionné angle nord-ouest de la Nouvelle-Ecosse ; de là le long desdites montagnes, qui séparent les rivières qui vont se jeter dans le fleuve Saint-Laurent de celles qui tombent dans l'Océan-Atlantique, jusqu'à la source de la rivière Connecticut ; de là, en descendant le long du milieu de cette rivière, jusqu'au 45e degré de latitude nord ; de là, par nne ligne à l'ouest, en suivant la même latitude jusqu'à ce qu'on rencontre la rivière Iroquois ou Cataraguy. Il est convenu que, pour accomplir ces différens objets, deux commissaires seront nommés, assermentés et autorisés à agir exactement de la manière réglée par rapport aux autres commissaires mentionnés dans le précédent article. Lesdits commissaires se réuniront à Saint-Andrews, province de New-Brunswick, et auront la faculté de se transporter dans tous autres lieux qu'ils jugeront convenables. Lesdits commissaires auront le pouvoir de déterminer et de fixer les points ci-dessus mentionnés, en se conformant aux dispositions du traité de paix de 1783, et feront mesurer et marquer, suivant lesdites dispositions, la susdite frontière, depuis la source de la rivière Sainte-Croix, jusqu'à la rivière Iroquois ou Cataraguy. Lesdits commissaires dresseront un plan de ladite frontière, et y annexeront une déclaration signée d'eux et revêtue de leurs sceaux, par laquelle ils certifieront que c'est le véritable plan de ladite frontière, et désigneront la latitude et la longitude, tant de l'angle nord-ouest

de la Nouvelle-Ecosse, que de la source nord-ouest de la rivière Connecticut et de tous autres points de ladite frontière qu'il leur paraîtra convenable de choisir; et les deux parties s'engagent à considérer ledit plan et ladite déclaration comme devant fixer d'une manière finale et conclusive ladite frontière; et, dans le cas où les deux commissaires susdits différeraient d'opinion, ou que l'un d'eux ou tous les deux refuseraient, déclineraient ou volontairement omettraient d'agir, des rapports, déclarations ou mémoires, seront faits par eux ou par l'un d'eux, et il en sera référé à un souverain ou état ami, comme il est dit dans la dernière partie de l'article IV, laquelle disposition aura autant de force que si elle était répétée dans le présent article.

Art. VI.

Comme par le premier traité de paix, la partie de la frontière des Etats-Unis, depuis le point où le 45e degré de latitude nord touche la rivière des Iroquois ou Cataraguy, jusqu'au lac supérieur, a été fixée le long du milieu de ladite rivière, jusqu'à sa jonction au lac Ontario, puis au milieu dudit lac, jusqu'à la communication par eau entre ce lac et le lac Erié; de là, le long du milieu de ladite communication jusqu'au lac Erié; au milieu dudit lac, jusqu'à sa communication par eau avec le lac Huron; de là, au milieu dudit lac, jusqu'à la communication par eau entre ce lac et le lac supérieur; et, comme des doutes se sont élevés sur le juste milieu desdites rivières, lacs et communications par eau, et sur la question de savoir si certaines îles situées dans lesdites eaux sont dans les domaines de S. M. B. ou dans ceux des Etats-

Unis ; à l'effet de faire cesser ces doutes, il en sera référé à deux commissaires, qui seront nommés, assermentés et autorisés à agir exactement de la même manière qu'il a été réglé pour ceux mentionnés dans l'article précédent, sauf en ce qui pourra être spécifié autrement dans le présent article. Lesdits commissaires se réuniront d'abord à Albany, dans l'état de New-Yorck, et auront la faculté de se transporter dans tous autres lieux qu'ils jugeront convenables. Lesdits commissaires, par un rapport ou une déclaration signée d'eux et revêtue de leurs sceaux, détermineront la frontière, en suivant ladite rivière et lesdits lacs et communications par eau, et décideront à laquelle des deux parties contractantes les différentes îles situées dans ladite rivière, lesdits lacs et communications par eau, appartiendront respectivement, en se conformant au véritable sens dudit traité de 1783 ; et les deux parties s'engagent à considérer ces désignations comme finales et conclusives ; et dans le cas où les deux commissaires susdits différeraient d'opinion, ou que l'un d'eux ou tous deux refuseraient, déclineraient ou volontairement omettraient d'agir, des rapports, déclarations ou mémoires, seront faits par eux ou par l'un d'eux, et il en sera référé à un souverain ou état ami, sous tous les rapports, comme il est dit dans la dernière partie de l'article IV, laquelle disposition aura autant de force que si elle était répétée dans le présent article.

Art. VII.

Il est de plus convenu que ces deux derniers commissaires, après avoir exécuté les opérations qui leur sont

imposées, seront et sont, par le présent traité, autorisés sous serment à fixer et à déterminer impartialement, suivant le vrai sens dudit traité de paix de 1783, cette partie de la frontière entre les états des deux puissances, qui s'étend depuis la communication par eau entre le lac Huron et le lac Supérieur, jusqu'au point le plus nord-ouest du lac des Bois, et à décider à laquelle des deux parties appartiennent respectivement les différentes îles situées dans les lacs, communications par eau et rivières formant ladite frontière, en se conformant au susdit traité de paix de 1783; et ils sont autorisés de plus à faire mesurer et marquer les parties de ladite frontière qui ne l'auront pas encore été. Lesdits commissaires, par un rapport ou une déclarations signée d'eux et revêtue de leurs sceaux, désigneront la susdite frontière, donneront leur décision sur les questions qui leur sont déférées, et indiqueront la latitude et la longitude du point le plus au nord-ouest du lac des Bois et de tous autres points de ladite frontière qu'ils jugeront convenable de fixer d'une manière plus précise; et les deux parties s'engagent à considérer ces désignation et décision comme finales et conclusives; et, dans le cas où les deux commissaires susdits différeraient d'opinion, ou que l'un d'eux ou tous deux refuseraient, déclineraient ou volontairement omettraient d'agir, des rapports, déclarations ou mémoires seront faits par eux ou par l'un d'eux; et il en sera référé à un souverain ou état ami, sous tous les rapports, comme il est dit dans la dernière partie de l'article IV, laquelle disposition aura autant de force que si elle était répétée dans le présent article.

ART. VIII.

Les différentes réunions de deux commissaires, dont il est question dans les quatre articles précédens, auront respectivement le pouvoir de nommer chacune un secrétaire, et d'employer tous arpenteurs et autres personnes dont l'assistance leur sera nécessaire. Des duplicatas de tous leurs rapports, déclarations, décisions et mémoires respectifs, ainsi que des comptes et journaux de leurs opérations, seront délivrés par ces commissions aux agens de Sa Majesté britannique et aux agens des Etats-Unis qui pourront être nommés et autorisés pour arranger l'affaire dont il s'agit, de la part de leurs gouvernemens respectifs. Lesdits commissaires seront respectivement payés de la manière qui sera fixée et convenue entre les deux parties contractantes au moment de l'échange des ratifications du présent traité; et toutes les autres dépenses résultant desdites commissions seront défrayées également par les deux parties; et dans le cas de mort, maladie, démission ou absence nécessaire, la place de chaque commissaire sera respectivement remplie de la même manière que ce commissaire avait été nommé, et le nouveau commissaire prêtera le même serment, ou fera la même affirmation et remplira les mêmes devoirs. Il est de plus convenu, entre les deux parties contractantes, que dans le cas où quelques-unes des îles mentionnées dans quelques-uns des précédens articles, qui étaient dans la possession de l'une des parties avant le commencement de la présente guerre entre les deux pays, viendraient, par suite de la décision de quelqu'une des commissions susdites, ou

par la décision du souverain ou état ami auquel il en aurait été référé, ainsi qu'il est dit dans les quatre articles précédens, à tomber au pouvoir de l'autre partie, toutes concessions de terre faites antérieurement au commencement de la guerre, par la partie qui était alors en possession, seront aussi valides que si cette île ou ces îles avaient, par les décisions susdites, été adjugées à la puissance qui en avait possession.

Art. IX.

Les Etats-Unis d'Amérique s'engagent à mettre fin, immédiatement après la ratification du présent traité, aux hostilités contre toutes les tribus ou nations indiennes, avec lesquelles ils pourront être en guerre à l'époque de ladite ratification, et à rétablir respectivement ces tribus ou nations dans les possessions, droits et priviléges dont elles jouissaient ou dont elles avaient droit de jouir dans l'année 1811, avant le commencement des hostilités, pourvu toutefois que lesdites tribus ou nations consentent à renoncer à toutes hostilités contre les Etats-Unis d'Amérique, leurs citoyens et sujets, et qu'elles y renoncent en effet après la notification qui leur sera faite de la ratification du présent traité. Et Sa Majesté britannique s'engage de son côté à mettre fin, immédiatement après la ratification du présent traité, aux hostilités contre toutes les tribus ou nations indiennes, avec lesquelles elle pourra être en guerre à l'époque de ladite ratification, et à rétablir respectivement ces tribus ou nations dans les possessions, droits et priviléges dont elles jouissaient ou dont elles avaient droit de jouir dans l'année 1811, avant le com-

mencement des hostilités, pourvu, toutefois, que lesdites tribus ou nations consentent à renoncer à toutes hostilités contre Sa Majesté britannique et ses sujets, et qu'elles y renoncent en effet après la notification qui leur sera faite de la ratification du présent traité.

Art. X.

Comme le trafic des esclaves est inconciliable avec les principes de l'humanité et de la justice, et comme Sa Majesté Britannique et les Etats-Unis désirent continuer à faire tous leurs efforts pour amener son entière abolition, il est convenu, par le présent traité, que les deux parties contractantes useront de tous leurs moyens pour accomplir une chose si désirable.

Art. XI.

Le présent traité, quand il aura été ratifié des deux côtés, sans aucun changement de la part de l'une ni de l'autre des parties contractantes, et que les ratifications auront été mutuellement échangées, deviendra obligatoire pour les deux parties; et les ratifications seront échangées à Washington, dans le terme de quatre mois, à compter de ce jour, et plutôt si faire se peut.

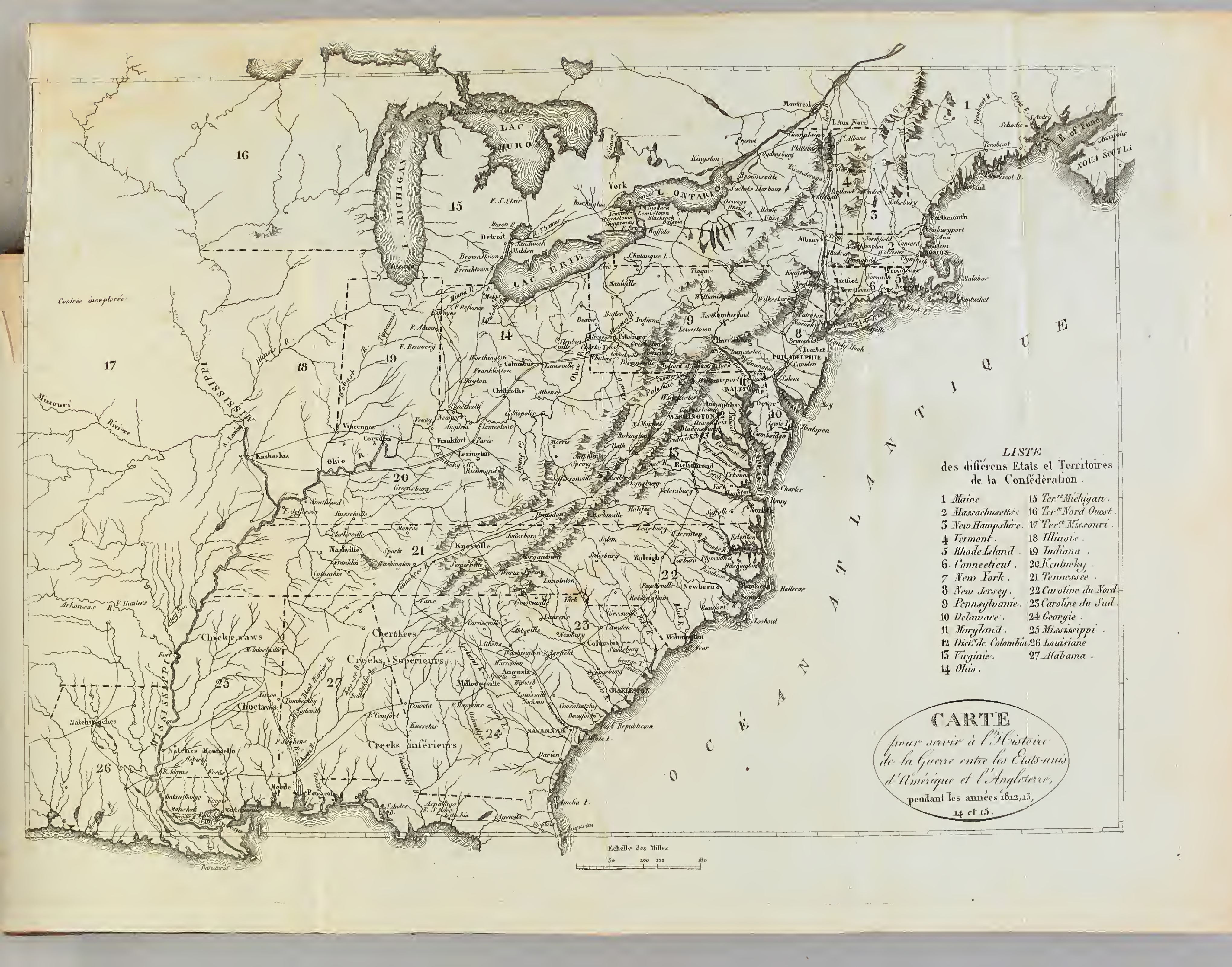
En foi de quoi, nous, les respectifs plénipotentiaires, avons signé le présent traité, et y avons apposé nos sceaux.

Fait en triplicata à Gand, le vingt-quatrième jour de décembre 1814.

Signé, Gambier, Henry Goulburn, William Adams, John Quincy Adams, J.-A. Bayard, H. Clay, Jona. Russel, Albert Gallatin.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


CARTE
pour servir à l'Histoire
de la Guerre entre les Etats-unis
d'Amérique et l'Angleterre,
pendant les années 1812, 13,
14 et 15.
LISTE
des différens Etats et Territoires
de la Confédération.
1 Maine.
2 Massachusetts.
3 New Hampshire.
4 Vermont.
5 Rhode Island.
6 Connecticut.
7 New York.
8 New Jersey.
9 Pennsylvanie.
10 Delaware.
11 Maryland.
12 Distt. de Colombia.
13 Virginie.
14 Ohio.
15 Terre. Michigan.
16 Terre. Nord Ouest.
17 Terre. Missouri.
18 Illinois.
19 Indiana.
20 Kentucky.
21 Tennessee.
22 Caroline du Nord.
23 Caroline du Sud.
24 Georgie.
25 Mississippi.
26 Louisiane.
27 Alabama.
OCÉAN ATLANTIQUE
LAC HURON
L. MICHIGAN
L. ONTARIO
LAC ERIE
MISSISSIPI
Missouri Riviere
Ohio R.
Contrée inexplorée
NOVA SCOTIA
B. of Fundy
Montreal
Kingston
York
Detroit
Albany
BOSTON
PHILADELPHIE
BALTIMORE
WASHINGTON
Richmond
Pittsburg
Lexington
Frankfort
Nashville
Knoxville
CHARLESTON
SAVANNAH
Pensacola
Mobile
Natchez
N. Orléans
Chickesaws
Cherokees
Creeks Superieurs
Creeks inférieurs
Choctaws
Echelle des Milles
50 100 120 180

Erié. — Lui donnent l'assaut. — Sortie des assiégés.
Destruction des ouvrages des Anglais et levée du siége.



